

3-9

LACEDEMONE
ANCIENNE
ET NOUVELLE,

Où l'on voit les Mœurs , & les Coû-
tumes des Grecs Modernes , des
Mahometans , & des Juifs du
Pays.

*Et quelques Particularitez du Seiour
que le Sultan Mahomet IV. a fait
dans la Thessalie.*

Avec le Plan de la Ville de Lacedemone.

Par le Sieur DE LA GUILLETIERE.

PREMIERE PARTIE.



A PARIS,

Chez JEAN RIBOU, au Palais, dans la
Salle Royale, à l'Image S. Loüis.

M. DC. LXXVI.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

1676

A CEDER A...

OBSERVATORIO DE MARINA
DE
SAN FERNANDO.

quelques particularités de son
 que le Sultan Mahomet IV. a fait
 dans la Thessalie.
 avec le Plan de la Ville de Lacedaemone.
 Par le Sieur de la GUILLETIERE.
 PREMIERE PARTIE.



A PARIS,
 chez JEAN BENOIST RIBOU, au Palais National, dans la
 Salle Royale, à l'Image de Louis.

M. DC. LXXVI.
 AVEC PRIVILEGE DU ROI.

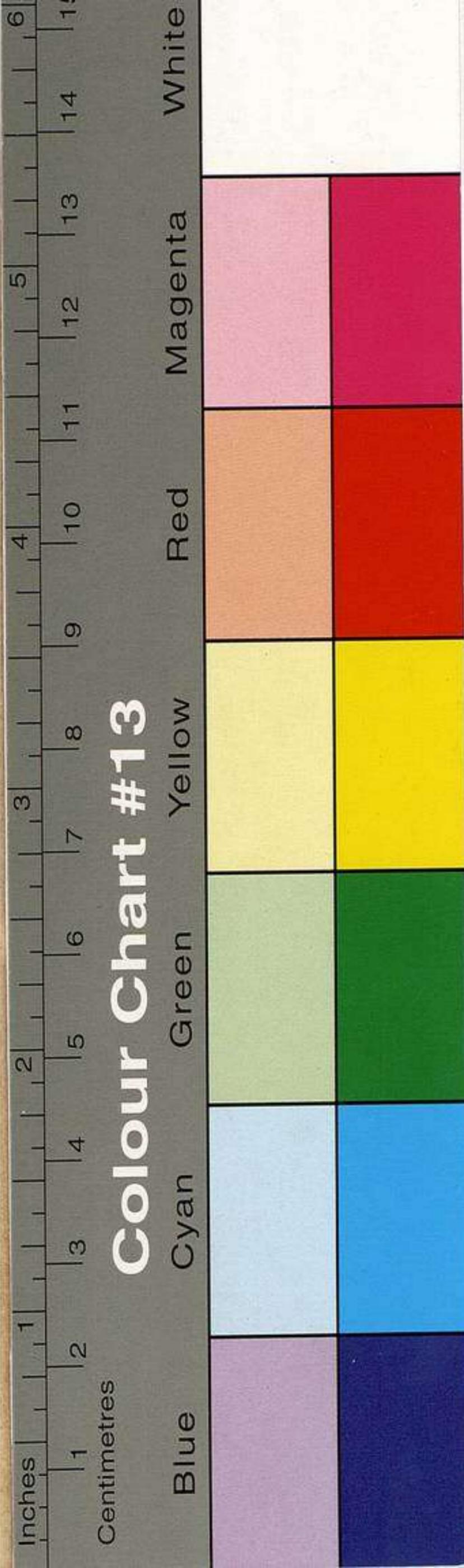


A
 MADAME
 LE
 CAMUS.



ADAME,

*Puis que les Coustumes
 de vostre Sexe ne luy lais-
 sent gueres la liberté de
 à ij*



EPISTRE.

voyager que dans le Cabinet, je vous invite d'y parcourir un des plus celebres Climats de l'Univers. La Relation que je vous offre se sert de quantité d'Historiens qui ne vous sont pas inconnus, & vous aurez quelque satisfaction à vous éclaircir de ce qui se passe aujourd'huy dans la Nouvelle Lacedemone, Vous, à qui les bons Livres ont appris que cette fameuse Ville fut autrefois toute singuliere, & que non seulement les grandes Actions

EPISTRE.

de ses Heros ont esté incomparables, mais qu'en general son Peuple s'est distingué des autres Nations par ses manieres d'agir, & ses façons de parler. C'est à ces grandes Recherches que vos heures de loisir sont heureusement employées; C'est de là que vous viennent de si belles Lumieres; & c'est enfin par là que vous persuadez depuis longtemps que la beauté de l'esprit, & la solidité du jugement ne sont pas attachées à un sexe particulier,

EPISTRE.

Et que s'il y a de la différence entre l'un et l'autre, c'est plustost un effet de l'Art que de la Nature. Vous en estes chaque jour l'Exemple, et il s'en trouve chez-vous d'illustres témoins parmi cette élite de personnes de qualité que les charmes de vostre conversation y attirent de toutes parts. Mais, MADAME, vous qui fuyez si fort la reputation de bel esprit, et qui ne vous empressez jamais à faire paroistre le vostre, ne vous

EPISTRE.

offenserez - vous point de
voir que j'en commence la
peinture ? Ne vous allar-
mez pourtant pas : Je veux
bien vous cacher un Ta-
bleau dont les beautez vous
blessent , & ne m'arresteray
pas mesme sur ce qui pour-
roit vous flatter d'avanta-
ge , je veux dire , sur vostre
bon-heur domestique , &
sur les soins que vous pre-
nez à vous conserver l'a-
mitié & les tendresses d'un
Mary qui n'est pas moins
considerable par les belles
qualitez de sa Personne ,
à iiij

ÉPISTRE.

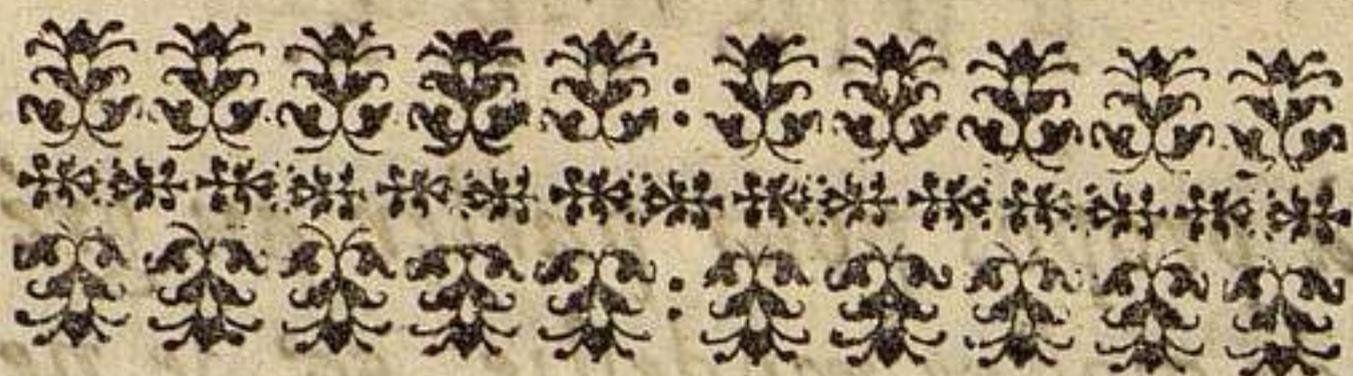
que par l'éclat des Charges
où son mérite l'a élevée.
D'autres que moy ne passe-
roient pas si légèrement sur
ce mérite, & sur le vostre;
Mais il n'y a pas d'appa-
rence que j'aïlle par ce dé-
tail contre un des princi-
paux usages de la Nation
qui est icy descrite; Et
quand je viens vous pre-
senter l'Ancienne & la
Nouvelle Lacedemone, il
est naturel que je fasse en-
trer dans mon Compliment
l'expression succinte des La-
cedemoniens: Elle me vient

EPISTRE.

à propos pour parler au gré
de vostre modestie, & je ne
puis avoir trop d'empresse-
ment de vous témoigner que
je suis,

MADAME,

Vostre tres-humble, & tres-
obeïssant Serviteur,
GUILLET.



PREFACE.



'IL y a quelque chose dans l'Antiquité qu'on puisse regarder comme un Chef-d'œuvre de la Sagesse Humaine, ce sont les Loix admirables de Lacedemone. Cette Relation feroit donc indigne du grand Nom qu'elle porte, si elle se bornoit simplement à faire connoistre une si fameuse Ville par le seul débris des Colonnes, ou tout au plus, par la beauté des Eglises &

P R E F A C E.

des Mosquées qu'on y voit encore aujourd'huy. Comme de semblables Remarques seroient plustost d'un Coureur vagabond , que d'un Voyageur raisonnable , le but de celles-cy est de faire voir la splendeur & la décadence d'un Lieu si celebre. Les plus grands Historiens ont parlé de sa Gloire ; mais jusqu'icy on n'a rien publié de sa Fortune presente , quoy qu'il s'en trouve des Memoires imparfaits dans le Cabinet de quelques personnes particulieres : Les moins defectueux sont entre les mains de Monsieur de Saint Challier Secre-

P R E F A C E.

taire de l'Ambassade de France en Piémont, homme d'un rare mérite, & qui a toujours sçeu joindre mille belles connoissances à une loüable curiosité. Il semble que tous nos Voyageurs se soient effrayez du nom de Misitra que cette Ville porte aujourd'huy, & qu'ayant sçeu que celuy de Lacedemone y est presque inconnu, ils se soient imaginez que toutes choses y seroient encore plus méconnoissables; de sorte qu'ils ne l'ont pas jugée digne de leurs regards. Cette Relation fera voir s'ils sont dans l'erreur, & si leur indifferance est bien

P R E F A C E.

fondée. On y trouvera une comparaison de Lacedemone florissante , avec l'obscure Mitra , & des Mœurs anciennes avec les Modernes. Si les Observations de la Guilletiere continuent de plaire au Public ; on pourra donner dans peu de temps le reste du Voyage de la Grece , & particulièrement la Description de Delphes , & celle du Mont Parnasse , en gardant toujours la comparaison des Siecles opposez. Ces deux Lieux remarquables ont encore dequoy soustenir leur ancienne reputation. Les *Didachæ* , ou Saintes Predications des Ca-

P R E F A C E.

logers de Delphes , peuvent estre opposées avantageusement aux Oracles qui s'y prononçoient ; Et les *Tragoudis*, ou Chanfonnettes du Grec vulgaire , qui retentissent aujourd'huy dans les Bourgades du Parnasse , & dans les Grottes de l'Helicon , ne seront peut-estre pas indignes d'estre comparées avec les Poëmes excellens de l'Antiquité. Examinera qui voudra la difference de leurs Caracteres sur les Exemples qu'on en donnera.

Parmy les fautes d'impression qui se sont glissées dans cét Ouvrage , on remarquera

P R E F A C E.

particulièrement qu'après la douzième ligne de la page 234. on a oublié ces paroles qui fervent à éclaircir la fuitte du discours. [Sur le Midy nous entraſmes dans une meſchante Maifon de Campagne où nous fiſmes repaiſtre nos chevaux. Les Grecs la nommoient *Siderourgion*, & appelloient le Maiſtre *Kalkias*. Le premier de ces mots ſignifie aujourd'huy une Forge, & le ſecond un Forgeron. A trois cens pas delà, on voit une Mine de Fer d'où l'on en tire quantité. Eufſtathius & Stephanus ont autrefois vanté le Fer de la Laconie, & aujour-

P R E F A C E.

d'huy on en transporte par toute la Morée.]

A la page 551. ligne 12. lisez
Il ne faut pas citer les Batailles
que les Turcs ont perduës sur
Mer depuis celle de Lepante.

Le Lecteur excusera le reste.



LACEDE-



LACEDEMONE
ANCIENNE
ET NOUVELLE.

LIVRE PREMIER.

Vous me ferez sçavoir à
vostre loisir si vous estes
content de ma Relation
d'Athenes. Cependant
vous allez bien voir par la suite
de ces Memoires, que moy-mes-
me je n'en suis guere préoccupé.
De nouvelles impressions effacent
les premieres, & peut-estre ne me
reconnoistrez-vous plus. Me voila
tellement plein de Sparte, ou de
A

Lacedemone ; me voila , dis-je , tellement prevenu de Mifitra , puisque c'est ainsi qu'on la nomme aujourd'huy , que je ne me sçau- rois empescher de commencer par un trait que j'ay lû dans une des Lettres de Procope , dont voicy la version Latine. *Et Spartanus planè factus sum ; ac Lycurgus mihi omnia , Solon nihil : quin & penè Doricè locutus essem , Atticæ illius lingue oblitus.* Presentement , je suis tout Lacedemonien , Lycurgue me tient lieu de toutes choses ; plus de Solon , ny d'Athenes.

Ce seroit assurément un grand coup pour vous & pour moy , si avant que de lire mon voyage de Mifitra , vous alliez prendre quelques idées de la splendeur de Lacedemone dans l'Histoire de Lycurgue , de Lyfander & de Cleomene ; Je voudrois que vous vous fissiez une Image de leur Siecle & de

leurs manieres avant que d'admirer la fortune de Misitra. Sans cela vous prendrez sans doute pour un paradoxe les veritez que je vay dire à sa gloire.

Il semble que la Nature n'ait jamais produit des Hommes, que dans cette fameuse Ville. Par tout le reste de l'Vnivers, le secours des Sciences où les lumieres de la Religion ont contribué à discerner l'Homme de la Beste. A Lacedemone on apportoit en naissant des semences de l'exacte droiture & de la veritable intrepidité. On venoit au monde avec un caractere de Philosophe & de Conquerant, & le seul air natal y faisoit des Sages & des Braves. C'est là que par une Morale purement naturelle, on voyoit des hommes assujettis à la Raison, qui par leur propre choix se rangeoient sous une austere Discipline, & qui sou-

mettant les autres Peuples à la force des Armées, se soumettoient eux-mêmes à la Vertu. Vn seul Lycurgue leur en a tracé le chemin. Tout le monde ne suit pas si exactement les differens guides qui s'offrent en foule à sa conduite. On a vû des Sectes & des Communautés particulieres qui n'ont pû seconder leurs Fondateurs que tres-imparfaitement. Icy vne Nation nombreuse a suivy pas à pas son Legislatteur l'espace de sept cens ans.

Après cela, vous jugez bien que Diogenes le Cynique avoit raison, lors que sortant de Lacedemone pour regagner Corinthe & Athenes, il répondit à ceux qui luy demandoient d'où il venoit; Je quitte des Hommes & vay retrouver des Femmes.

Vous avez peut-estre bien oüy dire, que feu Monsieur le Maré-

chal de Bassompierre, qui a passé pour un Esprit des plus brillans de la Cour, ne rencontra pas mal encore sur l'austerité & la Bravoure des Lacedemoniens. Vn jour que des Gentilshommes de sa connoissance, nouvellement reçeus dans la Compagnie des Mousquetaires du Roy, le vinrent salüer, & qu'ils le trouverent attaché à lire les Coûtumes de ce Peuple renommé, il leur dit agreablement à sa maniere; En verité, si la Religion & l'ordre des Temps ne me détrompoient, je jurerois que tous les Lacedemoniens estoient autant de Chartreux & de Mousquetaires.

Vous ne vous estonnerez donc pas de ce que depuis peu, un tres-habile homme qui a travaillé à l'Histoire de Malthe, a creu ne pouvoir faire un plus grand honneur aux Chevaliers de cet Ordre celebre, qu'en les comparant

aux Lacedemoniens par un assez long parallele.

Je vous ay dit sur la fin de ma derniere Lettre, que je partis du Camp des Turcs devant Candie le 21. May 1669. & que sur le minuit je m'embarquay à Fraskia dans une Saïque, qui appareilloit pour Napoli de Romanie; mais je ne vous ay pas dit, que comme nous allions mettre à la voile, les Turcs nous obligerent d'attendre quantité de malades & de blesez, qui vouloient passer en Terre ferme. Parmy ceux que nous reçûmes dans nostre Bord, il y avoit un Officier considerable, fils d'un Sangiac de la Bosnie, qui avoit receu un coup de mousquet à une des dernieres attaques du Poste de S. André. Les Turcs qui sont aussi médifans que nous, publioient qu'il auroit bien pû rester encore dans le service. Quelques-uns

qui estoient prests d'aller aux coups, portoient envie à sa blessure; & la regardant comme le favorable pretexte d'un congé, disoient qu'il estoit quitte à bon marché des dangers du reste de la Campagne; mais qu'il n'estoit pas feul à se contre-faire, & qu'il en laissoit bien dans le Camp qui faisoient les Braves, & qui dans leur ame auroient voulu donner la moitié de leur bien pour une égratigneure aussi heureuse que la sienne.

Ceux qui estoient estropiez, alloient jouir de leur recompense, non pas comme parmy nous, dans des Imarets ou des Hospitaux. Les Turcs qui en fondent tous les jours de tres-riches, n'y mettent pas les Invalides. Chaque Chorbaschi ou Capitaine presente les Soldats estropiez de son Oda au Visir *Azem*, c'est à dire au grand

8 LACEDEMONE

Visir, qui leur ordonne à chacun quinze ou vingt *Aspres* par iour, ce qui répond à neuf ou douze sols. Les Officiers ont le double & le triple, à proportion de leurs services, & cette pension est assignée sur la Doüane des Villes qu'il leur plaist de choisir. Ils appellent leurs Invalides, tantost *Sakat*, tantost *Cholak*.

On me montra dans le Port une Saïque qui se tenoit presté depuis quinze iours pour faire un voyage, dont le motif me parut assez particulier. Les Turcs croyoient la Place assiegée si proche de sa Reduction, que quantité d'entr'eux n'attendoient que ce moment pour en porter promptement les nouvelles en Turquie. Et dans l'avidité des recompenses destinées pour cet heureux avis, les Hadems, ou Eunuques de Fateima Kadun, mere du grand Visir,

faisoient tenir cette Saïque sous voile pour estre les premiers à faire la course de Lariffa, qui apparemment leur devoit valoir un riche present du Sultan.

Sur le soir du 22. May, nostre Saïque partit de conserve, avec deux autres. Nous estions portez du Sud-Est, la route Nord-nord-est. I'estois sans doute le plus heureux de tous les Passagers, non seulement à cause que ie ne laissois pas comme les autres un bras ou une jambe en Candie; mais parce que j'avois fait une assez bonne affaire dans le Camp, sur une pensée la plus favorable du monde, qui me tomba dans l'esprit, dès que j'eus appris qu'Osman Chelebi me renvoyoit en Turquie. I'employay Amurat Aga à s'informer dans le quartier du Visir *Azem*, des Officiers qui avoient envie d'écrire dans la Morée & sur la

route de Lariffa , & le priay de leur dire qu'il y envoyoit un Mef- fager vigilant & fidelle, pour les inviter à fe fervir de moy , & à me confier leurs dépesches. Ses foins reüffirēt : On me chargea de quantité de Lettres , ce qui fut un moyen de m'ouvrier un accez par tout , & de m'acquérir des amis fur la route. La feule fufcription des Lettres m'aprenoit la Carte du Pais , & m'inftruifoit du nom des Familles les plus confiderables. Jugez fi c'eftoit là de quoy m'autorifer dans le voyage.

Entre nos Paffagers, il y avoit deux *Timar-spahis* , ou Cavaliers de la Milice Othomane , qui estoient de Zaconie , & qui avoient eu congé d'y faire un tour. Je vous ay dit autrefois, que les Grecs modernes donnent le nom de Zaconie à l'ancienne Laconie ou pais de Lacedemone , & vous voyez

que ce nom ancien n'est pas beaucoup alteré. Ce n'est pas que beaucoup de gens du País n'écrivent & ne prononcent *Tzaconia*, à l'imitation des Grecs de Candie, qui commencent ou finissent la plupart de leurs mots par *Tz*.

Ces deux *Timar-Spahis* firent dás nostre Saïque un *Traité d'Evlemmek*, c'est ainsi qu'ils apellent le Mariage. Apres avoir bien pris du Tabac & du *Raki*, ou de l'Eau de vie, ils se dirent l'un à l'autre qu'ils avoiēt chacun une Sœur. Là-dessus l'amour se mit de la partie. L'un des deux dit à son Compagnõ qu'il ne luy demandoit pas si sa Sœur estoit belle, parce qu'il n'auroit garde de dire autrement? L'autre luy repliqua, Tu vois que ie ne suis pas trop mal-fait, elle me ressemble. Ayme-t'elle les gens qui ont du cœur, reprit le premier? L'autre fit un signe de la teste pour

dire oüy. Alors son Compagnon se mettant le bras nud jusqu'au coude, & prenant un couteau de l'autre main, il se le planta tout à coup dans le bras, & s'estant fait une playe d'où il sortit beaucoup de sang; Dis à ta Sœur, continuait-il, que voila pour luy témoigner mon respect, & que c'est une des moindres choses que ie voudrois faire pour elle. Cette bizarre declaration d'amour est assez ordinaire parmy les jeunes hommes de Turquie. Cependant l'autre se dépouilla de la ceinture en haut, & tirant le couteau de la playe de son camarade; Est-ce là tout ce que vous sçavez faire, luy dit-il, & vostre amour en demeure-t'il là? Alors se dechiquetant les chairs à l'entour du teton gauche; Dites à vostre Sœur, ajouta-t'il, que son tres-humble Esclave se fait ces impressions sur le cœur pour l'amour

d'elle. En nos Quartiers un homme seroit abandonné des Medecins pour de moindres blessures. Ensuite ils s'embrasserent & se remirent à fumer. Mais un vieil Officier Turc, de ceux qui ont des galanteries plus regulieres, se mit à gronder, & leur dit en colere, Qu'il jureroit bien que pas un d'eux n'avoit eule cœur de verser autant de sang que cela en Candie pour le service du Sultan. Les deux nouveaux beau-freres se moquerent de luy, & luy repliquerent une chose qui est dans la bouche de tous les Iannissaires, quand ils veulent accuser leurs Officiers de poltronnerie, & leur reprocher qu'ils n'ont aucune cicatrice d'honneur, ny aucune des marques d'un glorieux service. Est-ce à vous à parler, luy dirent-ils, vous qui n'avez iamais esté blessé qu'à la ceremonie sanglante du *Zuret*?

Ils appellent leur Circoncision
Zunet.

Ces discours de Soldat débauché ne déplurent pas à ceux qui estoient estropiez, & ce fut une carrière ouverte à des plaintes & à des paroles licentieuses; un d'entr'eux qui estoit borgne, se mit à raconter que depuis un mois les Iannissaires ayant esté repoussez à deux assauts qu'ils avoient donnez en mesme iour, leur *Chorbachi* les avoit voulu obliger à un troisiéme; & pour les piquer d'honneur, leur representoit que ce dernier effort alloit acquerir la Place au Grand Seigneur. Le murmure estoit grand parmy les Iannissaires de cet Oda; & sur cette belle harangue, un mutin prenant la parole; Et qu'importe à un simple Iannissaire, que cette Roche inaccessible demeure aux Chrestiens ou aux Mussulmans?

Je me foucierois bien de me battre pour cet interest, si ie n'avois besoin de trente pipes de Tabac par iour. En effet, ajoûta celuy qui raconta la chose, les principaux Officiers qui travaillent pour une fortune éclatante s'imaginent-ils qu'un miserable Iannissaire marche au Combat pour un motif de Religion, ou par un zele pour son Prince? Il y va pour gagner le pain de munition qu'on luy donne, & il n'aprofondit pas davantage les choses.

Ils passerent toute la nuit à fumer, contre les judicieux Reglemens de la Marine, qui ne souffrent point que l'on prenne du Tabac dans un Vaisseau apres le Soleil couché, de peur des accidens du feu. Par intervalle ils se remettoient à parler du mariage des deux *Timar-Spahis*, & je me priay de la Nopce en riant. Tu

ſçais bien au moins , diſoit l'un des deux à ſon Compagnon , de quelle façon j'entens marier ma Sœur. Je pretens que de ſon vivant tu n'épouſes point d'autres femmes : Ma Sœur a trop de mérite , & ie ſerois fâché qu'elle eût a ſouffrir les bizarreries de deux ou trois Compagnes , & que ſes enfans euſſent à partager avec ceux d'un autre liêt.

Il faut que vous ſouffriez ce petit détail de ces deux Zaconiens , & que ie commence par là a comparer les vſages anciens , & les modernes de la Nation. Aujourdhuy le mariage des Filles Grecques & des Mahometanes de Zaconie eſt touſjours conclu avant qu'on ait conſulté leur cœur , & elles ne choiſiſſent jamais de Mary que par les yeux de leurs parens. Athenée remarque qu'en pareille occaſion , les Lacedemoniens enfermoient

enfermoient dans un lieu obscur les ieunes personnes de l'un & de l'autre sexe qui estoient d'âge à se marier, & que le garçon épousoit la premiere fille qui luy tomboit sous la main. Ils disoient qu'il est plus honneste & plus pudique de se marier en aveugle, que d'en croire les œillades lascives des Amans, & qu'en cette occasion les autres Peuples qui pensent faire les fins, ne laissent pas de donner beaucoup au hazard. Plutarque s'éloignant du témoignage d'Athenée, dit qu'il falloit que le garçon enlevât par force la fille qu'il devoit épouser. Je croy qu'ils le faisoient afin que la pudeur presté à succomber, trouvast du moins une excuse delicate dans la violence du Ravisseur. Il ajouste que quand le mariage se consommait, la femme estoit vestuë de l'habit d'un hom-

B

me. Ne croyez-vous pas que c'estoit-là comme le simbole du pouvoir égal qui doit estre entre le mary & la femme ? Puisque les Autheurs n'en disent point de raison, ie ne m'en sçaurois figurer de plus modeste que celle-là, ny de plus apparente ; Car il est certain qu'il n'y a iamais eu de Nation où les Femmes ayent esté plus absoluës qu'à Lacedemone. Vous sçavez peut-estre ce que répondit Gorgone femme de Leonidas Roy de Sparte, à une Dame estrangere, qui luy disoit : Il n'y a que vous autres femmes de Lacedemone, qui commandiez à vos Maris. Cela est vray, repliqua la Reyne ; mais aussi il n'y a que nous qui mettions des hommes au monde.

Avant que de passer outre, ie veux vous avertir d'une chose, & vous dire le secret & l'œconomie

de ma Relation; Je pretens vous montrer le raport & la difference des mœurs anciennes du Pays, & des manieres d'aujourd'huy. Faites vofre compte là-deffus. Si ie ne vous avertiffois de ma conduite, vous m'accuferiez d'estre tombé dans des digreffions infuportables. Je vous decouvre mon but. Je passe en effet d'un fiecle à l'autre, mais ie change d'exemples fans changer de matiere; & c'est touûjours le mefme objet, bien que ie vous le montre de prés & de loin. Souvenez-vous que c'est un deffein que nous avons conçu enfemble. Je vais employer les Observations des anciens Autheurs que nous recûeilifmes quand ie vous communiquay la premiere penfée de mes voyages, & que ie vous vantay ces Remarques comme les plus importants apprêts que ie pouvois

faire, & la meilleure compagnie que ie pouvois choisir. Vous y meslerez quelque supplément avec le plus de prudence qu'il vous sera possible. Je prens le dessein de mes Memoires sur le terrain de la Zaconie en general, ou de Mifitra en particulier, selon qu'il s'est offert à mes yeux lors que ie l'ay parcouru, ou selon la rencontre des gens du Pays avec qui i'ay eu du commerce. Je n'ay point d'ordre plus naturel à garder que celuy-là; & sans doute vous aimerez mieux cette naïveté qu'un Tableau où l'Art auroit brillé davantage, si ie l'avois voulu. Comme selon mon sens le recit des Antiquitez les plus curieuses est une matiere seche & sauvage, ie l'adouciray par le mélange de ce que i'ay pû apprendre de plus curieux des gens du Pays. Chrestiens ou Turcs, ce

sont toujours des Lacedemoniens; Mais ie m'attacheray beaucoup plus aux Mahometans. Outre que vous avez pû voir ailleurs un Tableau des Grecs, ils portent comme nous le sacré nom de Chrestiens, il vaut mieux déplorer leurs disgraces que les étaler, & qui les pourroit soulager feroit encore mieux.

Mais j'ay encore une chose à vous declarer. Imaginez-vous, s'il vous plaist, dés que vous trouverez icy quelques circonstances de la vie d'un Zaconien, que je ne les raporte que parce qu'elles ont quelque chose de singulier. Ce sont des exemples choisis parmi ceux qu'on m'a racontez, pour vous donner le tableau des manieres du Pays, & ne me venez pas dire que ce sont des tableaux bien particuliers: Cela est vray, & je ne vous les raconte-

rois pas fans cela.

Le vingt-troisième May sur les huit heures du matin nostre Saïque se trouvant Nord-est, Sud-ouïest avec le Cap de Meleka, à la distance de trente Milles, nous vîmes par prouë une autre Saïque qui vint à bord de la nostre, & nous avertit que des Vaisseaux Chrestiens croisoient vers les Isles Dragonieres, ajoûtant que pour nostre seureté nous ne ferions pas mal de venir relâcher avec elle dans le Port de la Canée. Nous la crûmes, & vinmes mouïller sous le Canon de cette Forteresse, où nous trouvâmes nos deux Saïques de Fraskia, qui estant beaucoup meilleures voillieres que la nostre, & profitant du mesme avis avoient déjà donné fonds entre quatre Galeres Mahometanes, & sept ou huit Vaisseaux de haut bord. De ces quatre Ga-

leres il y en avoit deux Beyglie-
res ; c'est à dire , deux Galeres
des Beys ou Capitaines de l'Eu-
rope, & deux de la Coste de Bar-
barie. L'une des Beyglieres estoit
celle de Misitra, & l'autre celle de
Sancta-Maura ; Et des deux Bar-
baresques l'une estoit de Tripoly,
& l'autre de Bizerte. Elles ve-
noient d'escorter un grand Con-
voy depuis Napoli de Romanie
jusqu'au Camp du Visir, qu'elles
avoientourny pour plus de trois
mois de Ris, & d'Oignon. N'en
déplaïse aux Espagnols, trois de
leurs hommes ne mangeront pas
tant d'Oignon que fera un seul
Iannissaire.

On attendoit ce mesme iour à
la Canée le *Dins-Beglerbey*, ou
Captan Bacha, qu'on appelle le Ba-
cha de la Mer, c'est à dire, l'Ad-
miral de Turquie; Et à peine no-
stre Saique estoit sur le Fer, que

les décharges du canon de la Place, nous annoncerent qu'il arrivoit. Ce grand feu fut suivy des Salves de tous les Vaisseaux.

Quand ie vous manday que Fateima Kadun estoit malade en Candie, ie vous appris que ce Bacha avoit épousé la fille de cette Heroïque femme, & qu'il estoit beau-frere du Vizir *Azem*. Mais ce n'est pas tant par l'éclat de cette Alliance, ou par l'autorité de sa Charge qu'il est considéré en Turquie, que par sa valeur & sa prudence qui sont extraordinaires. C'est un homme de trente-cinq ans, d'une taille moyenne, la barbe longue, les yeux noirs & étincelans, le regard fier, & l'air superbe, à la Turque. Il venoit par terre de Rhetymo, & visitoit les Postes fortifiez que les Turcs occupent dans l'Isle, à dessein de reconnoistre particulièrement
l'estar

l'Estat de la Candée sur le bruit qui couroit que la Flotte de la Ligue des Princes Chrestiens la menaçoit d'un Siege.

Ce Bacha qui aime la Gloire, est assez fâché de ne pouvoir faire sa charge de *Dins-Beglerbey* avec éclat : car les forces Navales des Turcs sont si peu considerables cette année qu'il est contraint de laisser les Chrestiens maistres de la Mer, & d'aller servir dans l'Armée de Terre. Ce mesme iour il vint voir l'état des Vaisseaux qui estoient au Port. L'intelligence qu'il a dans la Marine passe de bien loin le genie des Turcs, qui n'y excellent pas; Il en donna alors des marques parlant aux Officiers qui l'accompagnoient, particulièrement à ceux des Vaisseaux. Peut-estre qu'il le fit avec un esprit d'ostentation pour les piquer d'honneur, & leur faire

C

aymer le mestier. Il se mit à con-
 siderer le corps de tous les Basti-
 mens qui estoient à l'Ancre, &
 tomba sur une question de Ma-
 rine tres-curieuse & souvent agi-
 tée, mais toujours mal resoluë.
 C'est de sçavoir combien les Vaif-
 seaux de different calibre & de
 plus ou de moins de port doivent
 tirer d'eau pour estre à flot, & pou-
 voir voguer. Il marqua par detail
 cōbien il en faloit de brasses à cha-
 cun des Bastimens qu'il voyoit là.
 Vous sçavez qu'une brasse vaut
 cinq pieds & quatre pouces; mais le
 Bacha s'expliqua par le mot de *Pik*,
 qui est la mesure Turque, propor-
 tionnée à deux de nos pieds. Il dit
 avec beaucoup de jugement, que
 cette connoissance dépendoit de
 deux choses; De la hauteur du
 mast, & de la forme ou structure
 de la Quille, ou Carene. Car
 le Vaisseau masté plus haut tire

moins d'eau, parce que les Voiles se remplissent avec plus de force; & de la maniere dont elles prennent le vent, elles tiennent le Vaisseau comme suspendu. Ainsi masté plus haut, il luy faut plus de fonds, & il en faut plus aussi pour les Vaisseaux ronds, tels que sont ceux de la Mediterranée, & moins pour ceux qui ont la Carene longue & platte, tels que ceux de l'Océan. Il disoit donc qu'il estoit mal-aisé d'en donner une Regle generale, & il se contenta d'avancer qu'un Vaisseau rond, du port de cinquante Tonneaux, prenoit sept à huit pieds d'eau, sans qu'il y ait pourtant de la proportion du double de l'un au double de l'autre; car un Bastiment de cent Tonneaux ne tirera que neuf à dix pieds; Vn de cent cinquante en prendra environ dix; Vn de deux cens à peu pres onze; Et

il ne faudra que treize à quatorze pieds d'eau pour un bastiment de trois cens Tonneaux, que quatorze à quinze pieds pour un de quatre cens : La mesme chose pour un de cinq cens ; Quinze à seize pieds pour un de huit cens Tonneaux : Enfin il dit qu'il n'y avoit point de Vaisseaux qui ne fut toujours à flot en assurance sur vingt-quatre pieds, de quelque capacité qu'il fut. Il demeura d'accord qu'une Galere de 24 à 28 bancs peut hardiment passer par tout sur douze pieds d'eau, & qu'il n'en falloit que cinq à six pieds pour une Galiotte. Il ajoûta qu'un Vaisseau tire plus d'eau sur une Riviere que sur la Mer, celle-cy ayant plus de consistance que l'autre. Apres cela, il parla de la charpente & de la construction des Vaisseaux, & sur ce que ses Officiers luy en avoient attesté ; il dit

que les meilleurs Voiliers se font en Angleterre.

Sur le soir il receut un Courrier du Visir *Azem* son beau-frere, qui luy mandoit que depuis deux jours il y avoit un notable amendement en la maladie de *Fateima Kadun*, & que les Medecins Juifs qui la traittoient ayant esté d'avis qu'elle changeast d'air, pour mieux restablir sa santé, il avoit resolu de la faire passer dans la Terre ferme de la Morée, & prioit le Bacha de luy preparer une escorte de trois ou quatre bons Vaisseaux; Il ajoûtoit que ce nombre suffiroit, parce qu'il estoit averty que l'Armée Navale des Chrestiens ne tiendrait la Mer de plus d'un mois.

Le *Dins-Beglerbey* ayant communiqué le projet du voyage de *Fateima* à tous les Officiers de Marine qui l'estoient venus sa-

liër , chacun d'eux brigua l'honneur de la passer dans son bord ; & comme il s'agissoit de faire ce trajet en diligence , ce fut à qui vanteroit le cours & le fillage de son Vaisseau.

De toutes les Rades de la Morée , celle du Cap Sant-Angelo est la plus proche de la Canée. La Course de la Canée à ce Cap est Nord-ouëst , la distance de 70 milles. Le vent estoit alors Sud-sud-est ; & supposant qu'il se put maintenir , il y eut des Officiers de Vaisseaux qui ne demandoient que 9 à 10 heures pour ce trajet ; d'autres se reduisoient encore à moins.

Pour peu que vous entendiés la Marine , vous ne sçauriez nier que ce ne soit là bien de l'effort , ou plustost bien de la vanité pour des équippages Turcs ; car outre qu'ils n'entendent pas la manoeuvre

comme nous, leurs Vaisseaux ne sont pas si fins de voile.

Mais leurs Galeres ne croyoient pas employer 10 heures à ce passage, supposant qu'elles fussent portées de bon vent; & leur Chiorne n'en vouloit que 20 ou 24 en cas de bonnace.

Vous aurez peut-estre des Amis à Paris, qui n'ayant jamais fait de Navigation que sur l'Ocean, seront bien-aises d'apprendre que l'effet d'un vent frais est incomparablement plus favorable à la Galere, que le service d'une excellente Chiorne, & qu'ainsi elle va beaucoup plus viste à la Voile qu'à la Rame. A plus forte raison, un Vaisseau qui porte toutes ses voiles ira plus viste, faisant vent arriere, que ne fera une Galere en bonnace, quand mesme elle changeroit toutes les heures de Chiorne. Mais si la Galere & le Vaisseau

C iiij

font tous deux force de voiles, la Galere ira plus viste, supposant que chacun soit porté d'un vent proportionné à la pesanteur particuliere de son Bastiment.

Cependant l'émulation des Officiers de Marine s'estant redoublée en presence de leur Admiral, il y eut un défy de faire courre tous les Bastimens du Port; de sorte qu'insensiblement à force de se piquer d'honneur, on fit des gageures à qui seroit plus viste de Galere à Galere, & de Vaisseau à Vaisseau, selon que le temps seroit favorable à la Navigation des uns ou des autres. Le Bacha prenant plaisir à leur zele, proposa un Prix pour la vitesse du Cours, & en remit la decision au lendemain. Tellement que le matin du 24. May la Garde du Golfe de la Canée, qui avoit esté à la découverte, ayant asseuré le Bacha qu'il ne paroïssoit

point de Vaisseaux Chrestiens, il mit en dépost dans une Saïque deux *Birkersec*, c'est à dire deux Bourses de cinq cens écus chacune, car les Turcs ont accoûtumé de conter par Bourses ou *Birkersec*, chaque Bourse valant cinq cens écus; Il envoya cette Saïque mouïller à l'Oüest du Cap de Meleka, qui est sur la coste Septentrionale de la Candie, à neuf Milles de la Canée, destinant une des Bourses pour le prix de la Galere, & l'autre pour le prix du Vaisseau, qui tomberoient les premiers sur la Saïque.

Dans cette concurrence il n'y eut point d'Officiers qui se piquassent plus de jalousie que le Bey ou Capitaine de la Galere de Tripoli, & le Bey de celle de Misitra. Les Officiers Barbaresques quittent si souvent le nom de Bey pour prendre celuy de Rais, que ie ne don-

neray ce titre de Bey qu'à celuy de Misitra. Ce dernier qui est un homme bien fait, brave, & fort aymé du Bacha, se fioit extrêmement à sa Chiorme qui est excellente; car d'ailleurs sa Galere est bien plus pesante que celles de Barbarie: Le corps des Beyglieres est ordinairement d'un plus grand calibre, & la sienne est à vingt-six bancs & montée de dix pieces d'Artillerie. Elle porte deux arbres, celuy de Mestre & le Trinquet, au lieu que les Barbaresques n'ont point de Trinquet, & ne sont ordinairement montées que du canon de Course. Aussi comme la Pyraterie & le brigandage sont leur seul objet, elles ne tiennent la Mer que pour enlever des Vaisseaux Marchands; & dès qu'elles sont à veuë des Galeres Chrétiennes, on ne manque jamais de leur donner chasse. Elles sont

bien plus , elles mettent Poupes bas quand elles sont en course, pour estre plus legeres. Il est vray que le Rais de Tripoli dit par fierté, qu'en cette occasion il ne vouloit point se servir de cet avantage ; & comme c'estoit un homme vain, il ajoûta que ne s'agissant point alors d'aller chercher les Chrestiens , mais seulement d'un défy de Matelot à Matelot, & de Forçat à Forçat, il ne s'y vouloit pas trouver en personne. Ainsi par mépris il laissa le soin de commander sa Galere à son *Hielkenti*, c'est ainsi que les Turcs appellent un Comite. A la verité celuy-là estoit habile-homme , & il y avoit peu de Turcs qui entendissent mieux à mettre une Galere en estive, mieux à la lever de Poste, & à l'y mettre.

Le Bey de Misitra fut sensiblement irrité de la fierté du Rais,

mais la presence du Bacha retint sa colere. Il se contenta de dire, qu'il ne demandoit pas mieux que de chercher l'Ennemy, & de voir des Chrestiens, mais que pour le service de Fateima, ils devoient souhaiter tous deux que la fortune leur en fit voir ailleurs, & qu'en son particulier il estoit bien malheureux qu'il falut que sa gloire & son avantage dépendissent alors des faveurs du vent ou du secours de la Chiorme. Cependant ayant déclaré aux gens de sa Galere que le prix des bourses estoit pour eux, & qu'il ne se reservoit que la gloire de la Course, il se resolut de les animer par sa presence; & pour encourager encor mieux sa Chiorme, il luy fit distribuer la double portion du *Raki*, de l'huile, du fromage & du vinaige, dont on la regale quand elle travaille.

Le Bacha qui aymoît ce Bey, &

qui avoit envie que l'avantage de la Course luy demeurast, dit à tous les Officiers des Galeres, que si leur Chiorne estoit tant soit peu défectueuse, il leur permettoit de prendre des *Bonavoglies* dans toutes les Saiques qui estoient venuës de Fraskia, & pour cela on nous avoit deffendu de mettre à la voile. Son dessein estoit de luy donner les plus vigoureux. Les *Bonavoglies* sont des hommes qu'on leve pour de l'argent, & qui se mettent pour un temps à la Rame. Les Turcs les appellent *Leventis*. On me vint avertir que j'en serois un. Je vous laisse imaginer mon déplaisir. Mais ce n'est pas en Turquie qu'il faut resister aux ordres d'un homme de ce Rang. Le Rebelle qui voudroit sauver ses bras de la Rame, les livreroit aux coups de Sabre. Se console qui voudra par l'exemple de ces fortes de mal-

heurs où les Turcs reduisent tous les jours quantité de Chrestiens de tres-bonne maison. On a beau dire que la condition de Forçat est honteuse seulement pour ceux que le crime y condamne, & digne de pitié pour ceux que la barbarie des Mahometans y attache. Honteuse ou non, elle est toûjours rude; & loin de me consoler par l'exemple, je tiens que les maux d'autruy ne me guerissent point.

Le Bacha fit luy-mesme le choix des plus robustes d'entre nous, & ie fus distribué dans la Galere du Rais de Tripoli, & honoré d'une place d'Espalier sur l'arriere de la Galere, justement dans le Poste où les bras ont matiere à se mieux dégourdir, & où la fatigue est plus grande, & la gloire aussi, pour ceux qui la voudront briguer.

Le Bacha accompagné de quan-

tité d'Officiers Turcs, sortit de la Ville, & monta sur une hauteur de la Coste pour jouïr du divertissement de ce Spectacle. Nous avions tous arboré nos pieces de Paremens, Etendars, Bannieres, & Flames; mais outre cela les Beyglieres se faisoient distinguer par le *Touk*, c'est à dire, par un Eten-dart à queuë de Cheval: car les Beys les portent ainsi par une prerogative qui leur est commune avec les Visirs, & les Bachas. Il est vray que le *Touk* des Beys n'a qu'une queuë.

Les Galeres ayant donc serpé, & cette petite Escadre s'estant mise sur une mesme ligne, elles firent force de Rames: car le vent qui portoit au Nord-nord Oüest estoit si foible qu'il menaçoit de tomber, & de faire place à un calme. De sorte que les Vaisseaux qui avoient appareillé, furent con-

trains de demeurer sous voile dans le Port.

Cependant le Bacha estoit à écouter le Rais de Tripoli, qui avoit grand soin de luy faire remarquer la vitesse de sa Galere, & l'intelligence de son *Hielkentgi*. Les Officiers Turcs s'entretinrent tout le soir des paroles méprisantes que la jalousie luy avoit fait dire contre le Bey de Misitra, ne s'estant pas apperçeu que le Bacha avoit du penchant pour ce Bey. Il est pourtant certain, qu'en peu de temps ces deux Galeres eurent l'honneur d'estre de l'avant, & de voir les autres par Pouppe, & durant plus de deux Milles elles firent un cours assez égal.

Dans la chaleur de cette dispute ie faisois des Vœux, que sans doute vous allez faire aussi. Je priois Dieu qu'un Vaisseau Chrétien,

tien,

tien vint enlever la Saïque où estoient les Bourses, & que le prix fut pour ceux qui ne l'avoient pas disputé. Voicy qui vous étonnera. Comme nostre Galere & la Beygliere voguoient sans aucun avantage à distance égale de la Saïque, nostre *Hielkentgi* fit faire Pavillon rouge, signal ordinaire des Vaisseaux qui vont de conserve quand l'un d'entre eux apperçoit l'Ennemy, & qu'il veut avertir les autres de se tenir en *Ioly*, c'est à dire sous les armes. En cas de nostre dispute, l'importance n'étoit pas d'avoir découvert l'Ennemy, mais d'avoir assez pris le large pour le pouvoir découvrir le premier. Et le *Hielkentgi* affectoit de justifier par là que sa Galere estoit plus legere, & qu'il remportoit le prix de la gageure. Il ne se contenta pas de ce signal, il fit fumée, tant il avoit peur qu'on

D

n'eut pas apperceu son Pavillon rouge, & qu'on ne demeurât pas d'accord de son avantage. Le Bey de Misitra, à ce que nous sceûmes le soir, prit la chose d'un autre biais, & dit qu'il avoit découvert l'Ennemy plûtost que n'avoit fait le *Hielkentgi*; mais que n'estant plus question d'une dispute du cours, mais d'une concurrence de valeur, il n'avoit pas pris l'alarme comme le *Hielkentgi*, qui n'avoit fait Pavillon rouge que pour demander honteusement du secours au Bey; & qu'en effet, le Bey avoit couru à sa deffense. Tandis que chacun d'eux donnoit un double sens au signal, on vit paroistre six ou sept Galioites Chrestiennes qui venoient bord sur bord, c'est à dire à la file, rangeant la Coste Occidentale du Cap de Meleka, au deffous des Falaises appellées la Grotta. Bien-tost apres deux Ga-

leres Chrestiennes sortirēt de derriere ce Cap à la suite des Galiottes. Alors nostre Galere & la Beygliere firent gouverner bien differemment. La nostre s'arresta tout à coup, se couvrant d'un pretexte de respect pour la presence du Bacha, comme voulant dire qu'elle n'osoit à ses yeux & sans ses ordres, ny entreprendre le combat, ny refoudre la retraitte. Mais le Bey de Misitra passant par dessus ces formes, porta la Prouë sur l'Ennemy, & fut à luy sans marchander. Tous les Officiers Turcs qui estoient alentour du Bacha jetterent alors les yeux sur luy, pour voir de quelle façon il expliqueroit ces deux differens mouvemens, & s'il ne trouveroit pas la Politique du *Hielkentgi* trop molle pour des Turcs qui combattoient devant leur Admiral. Mais le Bacha qui est tres-circonspect,

& qui se possede extremement, ne disoit mot. Le Rais de Tripoli qui estoit à costé de luy, ne l'imitoit pas; Il luy faisoit valoir tour à tour l'effort & la moderation respectueuse de son *Hielkentgi*, & tâchoit de luy faire comprendre avec combien de gloire sa Galere avoit eu l'avantage d'estre la premiere à veuë de l'Ennemy; puis luy voulant noircir la bravoure du Bey de Misitra; Prenez garde au Bey, disoit-il au Bacha, & voyez que vaincu dans une gageure, il s'avise d'aller faire le temeraire contre les Chrestiens. Pourquoi cherche-t'il à estre vaincu deux fois, & que n'attend-t'il l'ordre du Combat? Le Bacha ne répondit encòre rien, le Rais expliqua ce silence à son avantage, & crût que le Bacha condamnoit la hardiesse du Bey, & qu'il estoit bien aise qu'on l'avilit. Dans ce temps-

là le Bey tâchoit d'arriver sur une Galere Chrestienne , & faisoit grand feu de ses Cavaliettis & de ses Escarpines qui envoyoit de loin une pluye de bales ramées sur les Chrestiens, en attendant qu'on fut à la portée des Grenades & des feux d'artifices. Le Rais de Tripoli voyoit bien le merite de l'action , mais il en obscurcissoit la beauté. Il disoit au Bacha que veritablement le Bey pouffoit les Chrestiens , mais que cela luy estoit facile contre de semblables ennemis. Le Bacha ne disoit encore mot , & ie ne sçay ce que vous direz de son flegme : Mais à ces traits d'une vanité à contre-temps , & d'une si basse jalousie , ne vous prend-il pas un mortel dépit contre le Rais ? Ne vous est-il iamais arrivé d'entendre parler en public quelque Orateur effronté , qui soustient contre sa

D iij

conscience une mauvaise cause, & dont l'ambitieuse Eloquence vous aigrit mortellement contre luy? Telle estoit alors l'assiette de l'ame du Bacha, luy qui a du cœur & du discernement se vit pressé d'une indignation sans pareille; mais il garda la gravité Turque, & se contraignit d'autant plus facilement qu'il voyoit en effet le defavantage des Chrestiens, & qu'il y avoit tout à esperer d'une Escadre aussi nombreuse que celle des Mahometans. Cependant comme la Beygliere de Misitra ne pouvoit pas conserver long-temps l'avantage du Combat, & que les autres Galeres gouvernoient pour aller la soutenir, la nostre en eut honte, & ne put s'empescher de faire le mesme cours.

La Saïque qui avoit les Bourfes en dépost, venoit de renverser le bord à la veuë des Chrestiens,

taschant de regagner la Canée. Nostre Galere essaya d'arriver sur elle, comme voulant s'asseurer du Prix. Le Bey de Misitra ne fit pas la mesme Navigation que nous, il s'attacha à une Galiotte Chrétienne qui couroit sur la Saique; & l'on remarqua bien que par fierté il negligeoit les Bourses, & que le veritable prix qu'il cherchoit estoit la gloire de battre les Chrestiens. Mais le Rais de Tripoli voulut encore rabaisser le merite de cette action, & regardant le Bacha; Le Bey a peut-estre gagé qu'il seroit battu par les Chrestiens, luy dit-il; & cela luy reüssira, si mon *Hielkentgi* ne le va tirer d'affaires. Ce fut là que la patience échappa au Bacha, qui le regardant aussi, mais avec fureur, luy dit ces paroles d'une dureté Mahometane; En consideration du service de ton *Hielkentgi*,

j'ordonne qu'il recevra cent coups de nerfs sous le Gibet de la Canée, par les gens mesmes de ton Equipage, & ie t'en promets deux cens au premier chagrin que tu me donneras.

Ce grand Discoureur fut alors terriblement mortifié, mais un moment apres tous les Turcs ne le furent gueres moins. Le vent s'estant raffraichy, l'on vit encore paroître trois Vaisseaux de Guerre Chrestiens qui faisoient voile de la Standia à Cerigo. Comme ils s'estoient heureusement trouvez par le travers du Golphe de la Canée, avec une si belle occasion de nous insulter, ils porterent le Cap sur nous, & gouvernerent autant que le vent le pouvoit permettre pour courir sur nos Galeres.

Ce fut là que le Rais de Tripoli reconnut la faute qu'il avoit
faite

faite de s'estre absenté de la sien-
 ne : Aussi tâchant en quelque
 façon à reparer sa honte , il des-
 cendit de la Coste avec quantité
 d'Officiers Turcs pour monter sur
 les Felouques qui estoient dans le
 Port , & aller chercher l'Ennemy.
 On eut toutes les peines du mon-
 de à retenir le Bacha , qui vou-
 loit aussi absolument aller à bord
 de l'une des Beyglieres pour char-
 ger les Chrestiens. Et les Offi-
 ciers qui l'accompagnoient ne l'en
 empescherent , qu'à force de luy
 representer que le Visir Azem, ou
 plûtoft tout l'Empire Othoman,
 avoit les yeux sur luy , & le re-
 servoit pour la grande Occasion
 que l'Armée Navale des Chre-
 stiens luyourniroit dans peu.

Les Vaisseaux Turcs avoient
 commencé à se faire remorquer
 par des Chalouppes , pour aller
 prendre le vent loin des abris de

E

la Coste. Ce qui leur donna moyen de venir dégager la Beygliere de Santa-Maura , & celle de Bizerte que deux Galeres Chrestiennes avoient déjà enferrées par les Esperons. La nostre n'estoit pas en trop bon estat. Vne Fregatte Chrestienne nous avoit présenté le costé ; & apres nous avoir envoyé sa bordée, reviroit & venoit vent arriere nous donner encore le flanc, lors que la Beygliere de Misitra courut sur la Fregatte, & nous donna le temps de nous mettre hors de portée.

Mais ce fut là le dernier effort de nostre Escadre ; nostre Chior-me commença à molir & nostre Equipage ne fit plus qu'une meschante manoeuvre. La grossiere Navigation des Turcs ne se connoît point aux chicanes Navales, & n'entend rien à ferrer le vent, à courir des bordées pour mettre

l'Ennemy sous vent, ny à gouverner pour partager du moins le vent quand on ne le peut gagner. De sorte que l'Escadre Chrestienne nous fit plier. Ainsi apres que nous eusmes soustenu plus de trois Milles de chasse, nous nous sauvâmes en desordre sous le canon des deux Chasteaux de l'Isle de *Tourlourou*, qui gist avec la Canée Oüest-sud-Oüest, Est-Nord-est, à la distance de quatre Milles. Les Chrestiens se retirerent vers le Port de la Suda, à l'Est du Cap de Meleka avec une de nos Saïques, ayant coulé à fonds celle où estoient les *Berketsec*.

Apres cet accident, il ne se parla plus de hazarder Fateima Kadun, au passage de la Morée. Aussi n'en fut-il pas besoin : Elle mourut quelques iours apres en Candie, d'où son corps a esté porté à Constantinople. Pour moy, ie revins

à bord de nostre Saïque, qui prit sur le champ une resolution que les autres Bastimens Turcs ne voulurent point imiter. Elle fit voile deux heures apres le Combat, l'ayant affecté de la sorte sur une maxime de beaucoup de voyageurs, qui se persuadent qu'il n'y a iamais tant de seureté sur les chemins dangereux, qu'un moment apres qu'on y a volé; parce que c'est effectivement le temps que les Brigands prennent pour aller mettre en seureté leurs personnes & leur butin.

Cependant cette regle n'est pas toujours vraye, & nous y fûmes trompez. Le lendemain matin, nous découvriâmes trois Fregattes Chrestiennes qui nous poursuivirent d'une maniere à nous oster l'esperance d'en échapper. Quand nous fûmes au delà du Canal qui separe l'Isle de Cerigo de cel-

le de Cerui ; c'est à dire à leur Oüest, les Fregattes renverserent le bord vers Porto-Rapani sur la Coste de Zaconie, dans la pensée que nous nous y allions sauver. Et comme le vent qu'il faisoit pouffoit à la coste, elles gouvernerent pour nous couper par le travers de Porto-Rapani, mais nous fîmes nostre route à l'Oüest pour relâcher à Colokina ; car bien que nous fussions plus proches du Port de Tfily, elles nous couperent encore, & nous donnerent chasse de si prés, que pour ne pas tomber entre leurs mains nous resolûmes d'aller échoüer sur les bancs qui sont auprès de la Coste.

Les Turcs estropiez qui estoient dans nostre Saique, & particulièrement les boiteux, maudissoient cette resolution qui les livroit à la mercy des Chrestiens ; car il n'y avoit pas d'apparence, que

quand la Saïque auroit une fois donné à travers les bancs, ils pussent gagner les Terres à pied. Ce n'estoit que cris, & que desespoir; peu de devotion & de prieres, excepté celles de deux ou trois Marchands. Il y en avoit un qu'ils surnommoient *Hadgi*; c'est à dire, Pelerin, parce qu'il avoit fait le voyage de la Meque deux ou trois fois. Celuy-là se tuoit d'invoquer le Prophete le nommant à leur maniere *Resoul*, ou l'Envoyé de Dieu. Sa ferveur ou sa crainte luy firent faire des vœux à la Turque; c'est à dire, les plus interefsez de tous ceux qui se forment: car il n'y a guere de vœux que l'interest & l'amour propre n'arrachent du cœur. Mais les Turcs marchandent avec le Ciel, & traittent à condition de ne rien accomplir de ce qu'ils luy promettent, qu'il ne leur ait accordé ce qu'ils

luy demandent. Point de grace, point de retribution. Si j'échappe de ce peril, disoit le *Hadgi*, je fais vœu de nourrir leur vie durant quatre des plus vieux Chameaux qui ayent fait le sacré Voyage. Vous ne croiriez pas que c'est là un des principaux effets de la charité Mahometane; & sur ce mesme esprit de pieté, un autre Turc promit de faire conduire à ses dépens une fontaine publique, sur le chemin qui mene de Salonique à Larissa pour la commodité des pauvres voyageurs. Vn de nos Officiers Turcs que ce zele fatiguoit, ne pût s'empescher de railer une devotion si forcée. Va, va, luy cria-t'il, fay plûtoft vœu d'aller prendre Malthe, & moy ie fay vœu de la laisser aux Chrestiens.

Autrefois en pareille extremité on n'auroit pas porté les vœux jusqu'à la Meque; L'écuëil de Pech-

nos qui est sur la Coste mesme où nous voulions aborder, les auroit reçeus à aussi bon titre, comme ayant esté la terre natale des Dieux qui presidoient à la Navigation, à sçavoir Castor & Pollux, objets continuels de la superstition des anciens Pilotes qui leur adressoient la *Tutele*, & le *Dieu-Conduit* des Navires, & mettoient leurs Images au *Miroir*, vers l'arriere du Vaisseau. Voyez le 28. Chapitre des Actes des Apôtres, vous trouverez que le Vaisseau d'Alexandrie qui passa Saint Paul de Malthe à Syracuse, portoit les Images de ces deux Gemeaux; & si vous voulez lire Euripide sur la fin de la Tragedie d'Oreste, vous verrez que leur Soeur Helene, cette fameuse Lacedemonienne, avoit aussi part au culte des Matelots. C'est Apollon mesme qui le dit. Ainsi vous

avoüerez que ces trois Divinitez de Sparte, valoient bien un Prophete comme Mahomet, & que l'Ecüeil de Pechnos meritoit aussi bien des Vœux que la Mecque.

A la fin nostre Saïque donna sur un banc à deux Mousquetades de la Coste. Les plus habiles d'entre nous se jetterent dans les sables. Quelques autres s'embourberent dans de la vase. Les Armateurs Chrestiens estant descendus dans leurs Caics, se jetterent aussi dans l'eau, & coururent apres les plus paresseux ou les plus incommodez de nostre Troupe. Je ne fus pas de ce nombre, & me sauvay avec mon paquet sous le bras, accõpagné de soixante ou de quatre-vingt Turcs. Le reste fut pris dans l'eau, ou dans la Saïque.

Le Pyrgo, ou la Tour du Phanal, qui sert à faire sentinelle sur la Coste, donna l'allarme dans le

Pays, mais un peu trop tard pour cinq ou six pauvres familles Grecques qui se rencontrèrent dans quelques cabanes où ces Corsaires les vinrent surprendre. Je n'oserois vous dire les inhumanitez qui suivirent le pillage. Ils fouloient aux pieds les enfans qu'ils arrachèrent du sein de leurs Meres ; & quelques Maris s'estant presentez, on ne se contenta pas de les maltraiter en particulier, on leur fit sentir la douleur de voir outrager leurs femmes en leur presence. Un vieux Caloger, d'une mine venerable, qui gouvernoit une Chapelle à trente pas de là, voyant que ces Corsaires avoient mis le feu à deux de ces cabanes, accourut à eux les mains jointes. Nous sommes Chrestiens comme vous, leur cria-t'il en langage Franc, pourquoy nous traitez-vous si cruellement ? Le Baptesme vous

inspire-t'il cette rage contre vos Freres? Voila des Turcs sur la hauteur de la Coste, qui vous regardent avec scandale. Voulez-vous que nous nous abandonnions au desespoir, & que la misere où vous nous reduisez nous contraignent d'aller renoncer à nostre Dieu? Ohonte éternelle du nom Chrestien! Les Turcs s'ont des Chrétiens pour nous, & e'est vous qui estes nos veritables Turcs. Impies, ayez du respect pour nos saintes Coûtumes, & souvenez-vous que nos enfans que vous égorgez sont déjà sanctifiez, & qu'ils ont cet avantage sur ceux de vostre Creance, d'avoir participé dès le berceau à la Cōmunion des Fidelles. Louiez Dieu, d'estre nez dans un pays où vous n'avez à craindre que vos propres violences, où vous n'avez pas des voisins & des maistres comme nous en avons, &

ne venez pas de si loin' augmenter les malheurs de nostre déplorable Patrie.

Mais il parloit à des Armateurs; c'est tout dire. On luy arracha des mains le baston qui luy aidoit à marcher, peu s'en falut qu'on ne le rompit sur ses épaules, bien plus courbées de l'austerité de sa vie que de la foiblesse de ses vieux ans. On le paya de force juremens, & le mot d'Hipocrite ne luy fut pas épargné. Cependant c'estoit un Prestre : mais il estoit Grec, & voila son crime.

Prenez-vous apres cela qu'on aime les Latins du costé de Mistras ? En quel pays nous souffriroit-on avec ces violences ? La plupart des Francs qui viennent sur la Coste de la Grece n'y viennent que pour la ravager. Je ne sçay pas s'il est mesme permis de piller les Infidelles, & ce n'est pas à moy

de prononcer là dessus. Mais que n'ont pas tenté les miserables Grecs de l'Archipel pour se mettre à couvert des hostilitéz de nos Armateurs Catholiques? Ils ont envoyé jusqu'à Rome demander des Sauvegardes, & obtenu des Brefs du Pape, adressez à ces Corsaires qui s'en sont mocquez.

Je croy que les Pyrates de ce temps-cy n'ont point de meilleure raison à dire en leur deffence, que celle dont se servit autrefois un Corsaire qui pilloit la mesme Coste de Laconie, que ie vis ravager. Plutarque dit, que les Lacedemoniens ayant pris ce Brigand, & luy demandant la raison de ses violences. Je n'ay pas de quoy nourrir mes gens, leur dit-il, je viens de m'adresser à ceux qui en ont pour leur en prendre par force: car ie sçay bien qu'ils ne m'en donneroient pas de bon gré.

Les Turcs & moy , aussi effrayez que vous pouvez vous le figurer, voulûmes gagner Colokina, dont nous n'estions gueres éloignez : mais des Païsans qui fuyoient comme nous , nous dirent qu'on ne nous y laisseroit pas entrer , & que l'allarme y estoit si forte sur l'opinion que c'estoit un Debarquement de l'Armée Navale des Chrestiens, que les Turcs en barricadoient les avenuës , & faisoient feu sans distinction sur tout ce qui se presentoit , de peur que l'Ennemy n'entrât dans Colokina, pesse-messe avec les fuyarts. Cependant les Armateurs estoient rentrez dans leurs Fregattes, apres avoir mis le feu à nostre Saïque qu'ils ne daignerent emmener , se contentant des Prisonniers , & du butin qu'ils avoient faits. Nous allasmes un peu plus avant dans les terres, & passâmes la nuit dans

des cabanes de Chrestiens , où l'alarme ne s'estoit pas encore répandue. Nous y mangeasmes de ces excellens fromages de Colokina, ou de Gytheon ; car il me semble vous avoir mandé que l'ancienne ville de Gytheon , autrefois l'Arsenal de la Marine des Lacedemoniens, s'appelle aujourd'huy Colokina. Les Matelots Grecs & Turcs font grande provision de ces Fromages , qui sont d'une fort grande masse , comme Lucien le remarquoit de son temps. Si vous lisez le Dialogue de Dorion & de Myrtalé, vous trouverez qu'il en parle trois fois , mais pour cela il le faut lire dans l'Original Grec, ou dans les Traductions Latines.

Nous bûmes aussi du petit lait du Pays , qui est frais & délicieux. C'estoit une des Liqueurs ordinaires que les Anciens Spartiates beuvoient dans leurs Festins , ou *Phi-*

dities, & c'est ce petit lait qu'Hesychius dit, qu'ils appelloient *Cyrrhos*. Aujourd'huy ils le nomment *Orrios*.

Tout le monde ne bût pas du petit lait. Le vin du Pays est trop excellent, & nos Turcs auroient crû faire un crime d'estre des Beuveurs à la Mussulmane, & de ne s'en pas donner à la Franque. Les Grecs qui nous en fournirent se mirent avec nous, & nous montrèrent l'exemple de bien boire. Ce ne sont plus ces Anciens Lacedemoniens, qui au dire de Plutarque beuvoient sobrement, qui au rapport de Xenophon ne beuvoient qu'à leur soif, & qui selon Athenée, ne beuvoient jamais l'un à l'autre, comme faisoient les autres Grecs pour se mieux exciter à la débauche. Le verbe de *Pergreacari*, forgé autrefois par les Romains, pour reprocher

procher aux Grecs leurs crapules & leur humeur Bachique, pourroit convenir aux Lacedemoniens d'aujourd'huy, quoy que selon l'opinion du Docte Cragius, ce mot n'ait esté inventé que pour faire honte aux Grecs établis en Italie & en Asie. Il ne faudroit pas faire aux Grecs de Misitra la mesme question qu'on fit autrefois à leur Compatriotte Leotychidas, ny attendre une aussi sage réponce que celle qu'il fit, quand on luy demanda pourquoy les Lacedemoniens estoient les seuls de tous les Grecs qui aimoient si peu à boire. Afin, dit-il, que nous disposions toujourns de nous comme nous voudrons, & que les autres n'en disposent iamais comme il leur plaira.

C'estoit un vñ blanc delicieux, qui a toutes les qualitez du Muscadet d'Italie, & que nous beu-

F

vions dans des verres de Venise: car on n'y parle plus de la Tasse de terre, que les Spartiates appelloient *Cothon*, ny de celle qu'ils nommoient *Epidipnis*, non plus que de la Couppe *Lacena*, dont Aristophane a fait mention, aussi bien qu'Hesichius & Athenée.

Nous fîmes donc courir le verre à la ronde suivant la coûtume des Grecs modernes, & ie n'ay jamais oüy prononcer de si bon cœur le compliment ordinaire qu'ils se font aujourd'huy, quand ils boivent à la santé l'un de l'autre, *Peino stim geian sas*, ny veu repliquer de meilleur courage la réponse ordinaire *Kai kara sas*; Mais ce sont des beuveurs à razades, & ils ne manquent jamais de dire: *Piè to gemato*, beuvez-le tout plein.

Comme ie m'estois chargé dans le Camp de Candie d'une Lettre pour rendre à la Mere de deux Of-

ficiers, qui demeueroit à six lieües de la Cabane où ie couchay , & que j'avois une grande impatience de voir Mifitra , je ne me souciay gueres d'entrer dans Colokina , sur tout pendant l'allarme qui y duroit encore. Bien loin d'aller chercher dans l'enceinte de ses murailles le debris des anciens Edifices , dont Pausanias a parlé, je ne songeay pas seulement a demesler sur ses avenues cette Pierre celebre que les Habitans de *Gytheon* appellerent en leur Langue Dorique *Iupiter Capotes* , en memoire de ce que le furieux Oreste s'estant assis dessus , revint de son trouble d'esprit.

Le Sçavant Meursius a fait une erreur remarquable en parlant de la situation de *Gytheon*. Il dit dans la page 267. de ses *Miscellanea Laconica*, que *Gytheon* n'est éloigné de la Ville de Lacedemone

que de trente stades , qui selon l'évaluation de nos mesures Françaises , reviennent à peu près à 2830. toises , c'est à dire environ cinq quarts de lieuës de France.

Pour prouver cette distance, Meursius rapporte ce Passage du cinquième Livre de Polybe , où il est parlé de la marche des Troupes de Philippe Roy de Macedoine. *Iter instituit ad Lacedemoniorum navale quod Gythium vocant : habet verò portum tutum , abestque ab urbe Stadijs triginta.* Pourquoi est-ce que Meursius entend la Ville de Sparte par ces mots *Ab urbe* ? Polybe veut dire la ville de Gytheon mesme , qui estoit à trente stades de son Port. En effet, le mouillage des Vaisseaux est encore aujourd'huy à cinq quarts de lieuës de Colokina ; & quand ie ne l'aurois pas observé de mes propres yeux, je ne croy pas que ie me fusse

trompé à l'explication de ce passage ; Dailleurs, il est constant que Misitra¹ ou Lacedemone est à huit grandes lieuës de la Mer, & il falloit que Meursius n'eût jamais jetté les yeux sur la Carte du Pays.

Mais puisque me voila dans la Grece, il faut dire en deux mots qu'aujourd'huy tous les Grecs de l'Europe sont appellés *Orlums* par les Turcs, & ils se nomment eux-mesmes *Romei*, qui veut dire Romains. Ils prirent ce nom du temps du grand Constantin, en consideration de ce qu'ayant quitté le sejour de Rome, il transféra le Siege de l'Empire à Byfance, qui fut appellée la nouvelle Rome, & la Grece Romelie, ou Romanie. Elle conserve encore ce Nom, quoy que subdivisée & distinguée par des noms particuliers. Avant Constantin, les Grecs ap-

pelloient leur Pays *Hellas*, du nom d'Hellen, qui estoit fils de Deucalion, & qui vivoit environ quinze cens ans avant IESUS-CHRIST; & ce fut apres la mort d'Hellen que la Grece fut divisée en trois Nations primitives, & en trois Langues principales, l'*Æolique*, la *Dorique*, & l'*Ionique*. Les deux premieres prirent leur nom d'Æolus, & de Dorus, fils d'Hellen; & la troisieme d'Ioné fils de Xuthus, qui estoit frere d'Æolus, & de Dorus. Les Lacedemoniens estoient Doriens d'origine.

Pour la Morée, elle est à peu près comprise entre le trente-cinquième degré de Latitude, & le trente-septième & trēte minutes. Elle seroit une Isle sans une petite Langue de terre, qui du costé du Nord l'attache au reste de la Grece. Strabon dit qu'ancienne-

ment on l'appelloit *Argos*, d'un nom qui fut apres cela dōné à une de ses Villes. Sous le regne d'Apis, le troisieme Roy de la ville d'Argos, la Morée fut appellée *Apia*, environ 1747 ans avant la Naissance de IESUS-CHRIST. Au bout de 420 années, elle prit le nom de Pelopponese du Phrygien Pelops, celebre, non seulement par les miracles de son épaule d'ivoire don Pline vous entretiendra; mais encore par les incestes & les parricides de ses fils Atrée & Thyeste, dont toute l'Antiquité vous peut instruire.

Le nom de Morée luy a esté donné sous les derniers Empe-reurs de Constantinople; parce que sa figure Topographique ressemble à une feuille de Meurier, que les Grecs appellent *Morea*. Strabon, & beaucoup d'autres, ont écrit qu'elle ressembloit à une

feuille de Platane, qui ne differe guere de la feuille de Meurier.

Son circuit est de plus de trois cens lieuës, non pas à doubler tous les Caps qu'elle pousse dans la Mer, mais à parcourir l'enfoncement des Ances ou Golphes qui se courbent dans les Terres.

Pour la Laconie ou Zaconie, qui est la partie Meridionale de la Morée, elle est comprise entre le trente-cinq & le trente-sixième degré de Latitude. Son premier nom fut *Lelegia*, qui luy fut donné par Lelex, premier Roy du Pays. Oebalus, un de ses Successeurs la nomma *Oebalia*. Virgile, & beaucoup d'autres Poëtes Latins l'appellent ainsi. Elle fut encore appelée *Argos*, comme le témoignent Strabon & Eustathius. A la fin elle a gardé long-temps le nom de Laconie, qui luy a esté changé en Zaconie.

La

La Morée est aujourd'huy l'appanage de la Sultane *Validé*. C'est le titre qu'on donne à la Mere de de Mahomet IV. qui est presentement Empereur des Turcs. Cette Princesse en a fait donner le Sangiacat ou Gouvernement, à un homme qui est de ses creatures, & qui a esté au *Reskeytak*, ou premier Secretaire de l'Empire Othoman. Auparavant ce choix, le Sangiac de la Morée avoit tous les jours des démeslez de Jurisdiction avec le *Kiaïa*, ou Oeconomc, que la *Validé* entretient dans la Morée. De sorte que ce Sangiacat est le plus épineux de tous ceux de la Turquie : car il y a encore tous les iours des discussions à faire avec le *Dins-Beglerbey*, ou Bacha de la Mer, qui par une Jurisdiction affectée à sa dignité connoist de tous les crimes qui se font sur le rivage de la Mer, & prend un droit sur

G

les Marchandises qu'on charge, & décharge dans la pluspart des Ports du Pays. Les contestations ne sont pas moins fréquentes avec le Bey de Misitra, qui a aussi ses droits particuliers dans la Zaconie.

Le Sangiac de la Morée relève du Beglerbey de Sophia, & reside ordinairement à Patras, contre l'opinion de beaucoup de gens qui ont dit qu'il faisoit son séjour à Napoli de Romanie. Tout au contraire, il ne peut jamais demeurer à Napoli que trois iours de suite. Pendant ces trois iours, la Ville le traite splendidement luy & son train; Mais ce temps expiré, il faut necessairement qu'il en sorte par un privilege qu'elle a obtenu des Sultans. Le dernier Sangiac fut obligé à vuider la Ville par un temps d'orage, & de pluye, qui arriva le quatriéme

jour d'après son entrée, & les habitans le forcerent de camper sous des Tentes hors des Murailles, tant ils sont jaloux de leurs privilèges. Par ce mot d'habitans, vous concevrez bien que ie veux parler des Mahometans : car les Chrestiens n'auroient pas cette delicateffe. Ce Sangiac se fait appeller Bacha de la Morée.

Nous marchâmes à pied par un Pays fort rude, où il y a quantité de colines qui sont creuses, & jamais il ne s'est tant veu de cavernes, ce qui de tout temps a rendu la Zaconie sujette à de grands tremblemens de terre. Plus on approche de Misitra, plus on trouve de ces concavitez, particulièrement du costé du Mont Taygetus, qui prend aujourd'huy des noms differens selon les diverses branches qu'il forme : car en allant de la Marine vers Mi-

fitra, ils l'appellent *Vouni tis Por-tais*, & auprès de Mifitra, ils le nomment *Vouni tis Mifitras*. Il n'y a pas quinze ans que le vent renfermé dans ces Cavernes en bouleversa quantité. Autrefois un Coupeau du Taygetus fut emporté par un effroyable tremblement de terre, qui a esté un des plus grands dont l'Histoire ait jamais parlé. Thucydide, Diodore, Plutarque, Pausanias, Ælian, Ciceron, & Pline, en ont fait mention. Il tua vingt mille Habitans de Lacedemone, & ruina la ville toute entiere, selon quelques uns de ces Autheurs, & selon quelques autres à cinq maisons près. Ce qui arriva la quatrième année de la 77. Olimpiade, c'est à dire 469. ans avant IESUS-CHRIST.

Nous vîmes entrer un Caloger dans une de ces concavitez, & nous fûmes à luy pour l'obliger à

nous faire trouver des chevaux. Ce que nous avions pris pour une simple caverne estoit une Eglise. Les Grecs qu'on accuse de tant de stupidité, n'ont pas si peu d'esprit qu'ils ne songent à éluder un iour la severe Ordonnance des Othomans, qui leur deffend de bastir de nouvelles Eglises, & leur souffre simplement les menuës reparations de ces sacrez Edifices. Ils ne peuvent pas hautement resister à ce decret, mais par adresse au lieu d'élever le bastiment d'une Eglise sur le rez de Chaussée, ils se preparent contre l'iniure du temps qui la peut ruiner, & pretendent faire le service divin dans ces concavitez sans contrevénir aux ordres du Sultan; de sorte qu'à l'avenir ils auront autant de nouvelles Eglises qu'ils voudront pratiquer de nouvelles ouvertures dans les entrailles de la terre,

lors qu'ils n'en trouveront pas de toutes faites par la nature. L'Exemple en est déjà receu dans quelques Isles de l'Archipel. Cette sorte de fabrique ramenera l'usage de l'Eglise primitive, dont les saints Ministres voulant éviter la profanation, & la persecution des Tyrans, choisissoient des Antres obscurs pour la celebration de nos sacrez Mysteres. J'avois entretenu un de nos Timar-Spahis de cette Loy des Othomans, & là dessus un des deux vint demander au Caloger, en quel endroit les Grecs du quartier iroient faire leurs exercices de pieté, s'il arrivoit qu'un tremblement de terre ruinaist cette Eglise. Le Caloger qui estoit d'une humeur Lacedemonienne, c'est à dire ferme & hardie, luy fit une réponce plus vigoureuse que ie n'aurois crû. Toutes choses ont leur temps, luy dit-

il, & chacun de nous peut avoir son tour. Vostre Empire ne pourra-t'il pas changer de face, & ce que vous avez fait de nos Eglises pour vostre vsage, ne le pourrons-nous pas faire quelque iour de vos Mosquées pour nos Actes de Religion? Toute cruë qu'estoit cette réponse, nostre Turc biaisa. Il connoissoit l'humeur de la Nation. Elle est du sang des Magnotes, dont le Canton commence à deux lieuës de là; les uns & les autres estant également Zaconiens. Quand un Turc offence un Grec de ce quartier, il faut bien qu'il soit sur ses gardes pour éviter la force ouverte, ou l'embuscade. Aussi ne les traite-t'on pas comme les Grecs qui sont plus avant dans la Morée. Le Caloger poussa mesme la question: car nous estans mis à l'entretenir, en gens qui cherchions du repos & qui ne voulions que la paix,

G iij

il nous fit souvenir, sans changer d'entretien, que les Turcs avec toute leur fierté, n'ont point encore osé faire de Mosquées dans la pluspart des Isles de l'Archipel. Ce qui est vray, & c'est par un principe delicat de Religion; parce que leur Loy les oblige à mourir pour empescher la profanation de leurs Mosquées; & comme les Armateurs Chrestiens font souvent des ravages dans ces Isles, si on y avoit une fois commencé des Mosquées, elles seroient exposées aux desordres de ces Corsaires, ce qui est toute l'apprehension des Turcs. De sorte que quand les Mahometans s'y rencontrent, ils vont ordinairement faire leurs Prieres dans des Jardins.

Ce jour là estoit le Dimanche 26. May. Ils appellent le Dimanche *Imera Kyriaki*. Comme ils ont accoustumé de le solemniser avec

beaucoup de devotion, il survint dans l'Eglise quantité de *Koriatis* des environs. *Koriatis* est le mot vulgaire qui signifie des Païsans. Il y en avoit d'Arnautes & de Magnottes, Gens à mine fiere, & qui regarderent les Turcs & moy d'un air méprisant. On les appelloit à la priere par le bruit du *Simadiri*, qui leur tient lieu de cloches, & les Grecs n'ont point d'autres cloches en Turquie. Le *Simadiri* est une planche longue de trois à quatre pieds, & large de cinq à six poulces, taillée en talus. Le Caloger ou le Papas la tient d'une main à la porte de l'Eglise, & de l'autre il frappe dessus à coups de maillet, & fait un bruit qui retentit assez loin. C'est un plaisir aux jours de Feste, de voir les enfans des Papas battre le *Simadiri* en Musique.

Les Grecs n'ont point d'Eau-

benîte à la porte de leurs Eglises; ils la conservent dans leurs maisons contre les orages de l'air. Dès qu'ils sont entrez dans une Eglise, ils vont baiser avec respect un Tableau sacré de la *Pan-agia*, ou la Toute-sainte; c'est ainsi qu'ils appellent la Vierge. Ils ne se mettent iamais à genoux, non pas même quand ils reçoivent la Communion, & ils sont assis quand le Prestre les confesse. Ils se tiennent donc debout en faisant leurs prieres, & s'appuyent sur des *Decanikia*, c'est ainsi qu'ils appellent des bâtons qui sont faits comme les potences de nos Boiteux. Ils croyent que la posture de se tenir droit est plus respectueuse que celle d'estre à genoux, & ils ne se servent iamais de genuflexions dans leurs Eglises, que le iour de la Feste du Saint Esprit. Ils le font alors par

Politique, pour se faire souvenir les uns les autres, qu'ils condamnent l'opinion que nous tenons de la *Procession* du Saint Esprit, & que ce iour-là ils se conforment à nos Ceremonies exterieures, pour detester nostre doctrine. A leur dire, ils ne peuvent mieux persuader la distinction qu'ils mettent entre la seconde & la troisieme Personne de la Trinite, qu'en rendant à chacune des honneurs contraires, & ils veulent que cette Ceremonie singuliere soit une leçon éternelle pour le peuple de cet article de leur Creance. Ils demeurent ce iour-là plus de six heures à genoux: mais de peur d'y estre incommodés, c'est sur des carreaux que les riches y font porter, ou sur des bottes d'herbes que les pauvres mettent à terre. Ils appellent la genuflexion *Gonatyfis*.

Leur grande marque de veneration est d'incliner le corps en faisant le signe de la Croix. Ils ne forment pas le signe de la Croix comme nous; ils le commencent en portant la main droite du costé droit au costé gauche, puis l'ayant mise à la poitrine, ils la portent iusqu'à terre, panchant le corps fort bas, comme quand nous salüons une personne de Qualité, & ils reïterent trois fois le signe de la Croix avec trois profondes reverences. Ils tiennent ces fortes d'inclinations tellement necessaires au devoir du Chrestien, qu'ils les appellent *Metanoea*, d'un nom qui signifie Penitence. Aussi leurs Confesseurs leur en ordonnent le plus souvent un nombre arbitraire, quand ils leur donnent l'absolution: mais ils ont des *Metanoea* de deux façons, *Megalé* & *Micra*,

le grand & le petit. Le grand consiste à se pancher fort bas, & à mettre la main contre terre; le petit à s'incliner à demy. Ils appellent la reverence, *Proskynisis*, c'est à dire, Adoration.

Les petites gens d'entre les Grecs reprochent les genuflections aux Latins, comme des marques essentielles d'heresie, & disent que nous sommes excommuniés, de n'estre pas debout, quand il faut adorer Dieu. Lors qu'il m'est arrivé de rencontrer en Barbarie des Grecs qui me venoient faire de ces reproches, ie les faisois taire tout court avec le bon mot d'un ancien Lacedemonien. Vn Estranger qui estoit venu pour voir la Ville de Sparte, s'estant tenu fort long-temps sur un pied, comme pour vanter sa patience, & montrer qu'il estoit infatigable dans les exerci-

ces du corps, dit à un Lacedemonien, Tu ne te tiendrois pas si long-temps sur un pied; Non pas moy, repliqua celuy-cy, mais il n'y a point d'oyson qui n'en fist autant. Voila comment Plutarque raporte ce trait que ie paraphraisois un peu, pour l'accommoder à ma pensée, & repousser le mot d'excommunié.

Les femmes Greques sont assises à terre dans l'Eglise, car on n'y voit point d'autres sieges que ceux qui sont dans le Chœur: point de genuflexion, ni de *Deknikia*, ou bastons à s'appuyer comme les hommes. Elles se placent toutes dans une Enceinte particuliere, où elles entrent aussi par une porte particuliere. Ce lieu détaché s'appelle *Ginekiti*. Elles regardent l'Autel par une grille appelée *Caphasia*, semblable à celle de nos Religieuses. C'est ainsi que les

anciens Grecs avoient dans toutes leurs maisons des appartemens separez appelez *Gynæceon*, où leurs femmes estoient logées.

Cette sage & modeste coutume des Eglises Greques nous empescha de voir deux des plus belles Filles de Misitra, que leur mere avoit amenées à la priere, s'estant rencontrée en ces quartiers-là pour des affaires de famille. J'eus seulement l'avantage d'en admirer la taille quand elles sortirent, & j'y trouvay un air si noble, & qui promettoit tant d'autres merveilles, qu'avec le portrait qu'on m'en avoit fait, ie commençay à me persuader ce que les Grecs m'avoient toujours dit, que le Thrône du beau Sexe est à Misitra. Les gens du Pais sçavent bien publier cet avantage, & voicy un Proverbe qu'ils ne manquent jamais de dire aux

Estangers; *Vne Fille & un Chien de Misitra surpassent tout le reste de la Grece.* Je m' imagine que vous estes desia bien en peine de sçavoir ce que ie puis avoir tant à dire sur une Ville qui n'est plus recommandable que par ses Filles & ses Chiens.

Je vous parleray une autre fois de l'excellence de leurs Chiens: mais pour la beauté des Filles d'aujourd'huy, le Serrail du Sultan & celuy des Bassas en publient les merveilles. Je ne pretens pas vous exagerer les attraits des Lacedemoniennes des siecles passez; la voix mesme d'un Oracle rapporté par Eusebe, prononce qu'elles estoient les plus belles de l'Univers. En voicy la traduction Latine.

*Terra universe Argos Pelasgicum
prestat,*

Eque Thracia, mulieres verò Lacedemonie

dæmonie

Viri autem qui bibunt aquam pulchre Arethuse.

Homere sur la fin de l'Odyssée appelle la Ville de Lacedemone, *Calligynaika* ; c'est à dire, *qui a de belles femmes*. Presque tous les Auteurs Grecs en parlent de la sorte, & ie vous aurois persuadé tout d'un coup cette verité, en vous repetant ce que i'ay desia dit, qu'Helene estoit de Lacedemone. Pour l'amour d'elle, Thesée y vint d'Athenes, & Pâris de Troye, assurez d'y trouver quelque chose de plus charmant que dans leur Pais.

Penelope estoit aussi de Sparte, & presque dans le mesme temps que les charmes d'Helene y faisoient naistre des desirs criminels dans l'ame de deux Amans, les chastes regards de Penelope y allumoient un grand nombre d'in-

H

nocentes flammes dans le cœur des Rivaux qui y vinrent en foule la disputer à Vlyffe.

Ce Caloger à qui nous avions parlé, fit tant de diligence en nostre faveur, qu'on nous amena un *Agogiatis*, ce mot signifie un homme qui louë & qui conduit des chevaux. Les Turcs l'appellent *Keragi*. Il nous amena trois méchans chevaux, qui passoient pour excellens dans le pais, où ils ne valent pas mieux qu'autrefois. Le foin & l'avoine y sont rares, & la nourriture d'un cheval y estoit autrefois si chere, que quand un Lacedemonien vouloit du mal à un autre, il fouhaitoit qu'il fust contraint de faire la dépense d'un cheval, & c'estoit une des quatre imprecations qu'ils avoient ordinairement à la bouche. Il faut que ie vous les specifie toutes quatre sur la foy de Sui-

das, dont voicy la traduction. *Ædificatio te capiat, te agger, & equus: & Vxor tua mæchum habeat.* Ce qui veut dire; Je souhaite qu'il te prenne envie de bastir, d'élever une chaussée, de nourrir un cheval, & que ta femme ait un Galand.

Quoy que l'occasion s'en presente, vous me dispenserez de souiller le papier de leurs imprecations d'aujourd'huy. Par tout pais, les Chrestiens n'y sont que trop suiets. Les Turcs sont là-dessus les plus sages que ie connoisse. A Misitra, comme ailleurs, ils n'ont pour tout jurement que le mot de *Vallak*, & quand la fureur leur en arrache de plus odieux, ils prononcent ceux des Grecs. Je connus l'espee la moins criminelle du ferment des Lacedemoniens d'aujourd'huy en demandant à nostre *Agogiatis* si ses

chevaux estoient bons, il me répondit affirmativement *Ma ton Theon*; & parce que ie branlois la teste, comme ne voulant pas le croire, il redoubla, *Ma tin Panagian*.

Leurs Ayeux juroient par les Dioscures, c'est à dire par Castor & Pollux, les Heros du Pays, ce qu'ils énonçoient ainsi, *Na to fio*. Ils juroient aussi par Hercule, qui estoit dans une veneration particuliere à Lacedemone.

Ie ne voulus pas monter à cheval sans faire bien des amitez au Caloger, non pas tant pour l'estime que ie faisois de son esprit qui estoit vif & penetrant, que parce qu'il m'avoit dit qu'il feroit dans peu de iours à Misitra, où ie me faisois par avance une joye de le voir, & de m'en servir dans mes promenades curieuses; cependant il n'y vint pas durant le sejour que

j'y fis, & les affaires de son Monastere le retinrent à la campagne. Je connus bien qu'il me prenoit dans son ame pour un Renegat, & ie ne me crus pas obligé de le tirer de cette erreur, que j'estois contraint de souffrir par tout pour la seureté de mes affaires; Mais sur quelques paroles que ie luy dis exprés tout bas à l'avantage de la vie Monastique, il se mit en teste que ie voulois me reconnoistre, & renoncer à l'Alcoran: & comme ie montois à cheval, il me dit aussi à l'oreille que ie profitasse de mes remords, & qu'il esperoit me donner un bon Confesseur dans le Monastere d'*Agios Iannis tou Mesi-gri*, ou bien dans celuy de la Sainte Trinité, qu'ils appellent *Monasteri tis agias Triados*. Ils sont tous deux à trois quarts de lieues de Misitra.

Le Caloger ajouta qu'apres ma Conversion il faciliteroit ma re-

traitte en Italie, en cas que j'y vou-
lusse chercher un azile, ou bien
qu'il m'accompagneroit au mar-
tyre, & m'exhorteroit à mourir
constamment si j'avois assez de
zele pour me retracter de mon
Apostasie devant le *Mula* de Mi-
sitra. Je vous diray cy-apres ce que
c'est que le *Mula*. L'embrassay le
Caloger, & ne luy répondis que
par un sourire.

Nous prîmes nostre chemin au
Nord-Oüest, tirant vers la petite
ville de Cumastra que l'on croit
bastie sur les ruines de Thurion.
Ptolemée a parlé de cette derniere
ville. Vne demy heure après nous
nous trouvasmes sur le bord de la
riviere d'Eurotas, appelée aujour-
d'huy *Vasilipotamos*, qui passe à
Misitra. Je ne sçay sur quelle vi-
sion Niger a dit que l'Eurotas s'ap-
pelle aujourd'huy *Iris*.

Le nom d'Eurotas si celebre par-

my les Anciens luy fut donné par Eurotas, troisiéme Roy de Lacedemone ; soit à cause que ce Prince fit faire le Canal de ce fleuve pour assembler toutes les eaux qui inondoient le plat-pays , comme dit Pausanias , ou bien comme le rapporte Plutarque , parce que ce mesme Roy ayant perdu une bataille qu'il avoit donnée avant la Pleine-Lune , contre la superstitieuse coûtume des Lacedemoniens, il se jetta par desespoir dans cette Riviere , qui auparavant s'appelloit Himere , & qui en memoire de cet accident fut appelée Eurotas.

Les Grecs modernes prononcent Evrotas, au lieu d'Eurotas ; c'est la mesme chose du mot d'Euripide , & qui voudroit prononcer le nom de ce Poëte comme nous le prononçons , se feroit moquer hautement. Ils font son-

ner ce mot comme si nous prononcions *Efripides*, & celuy d'Eurotas, comme si nous disions *Efrotas*.

Quant au nom moderne de *Vasilipotamos*, les Intelligens du pays m'asseurerent que chez eux il signifioit Riviere Imperiale, & non pas Riviere Royale, comme les Francs le traduisent, trompez par le mot de *Vasilicos*. Ils me dirent que sous les derniers Empereurs de Constantinople, la Morée fut donnée en appanage aux Princes du Sang Imperial qui la gouvernoient sous le titre de *Despotes*, & que comme la pluspart d'entr'eux faisoient leur residence à Misitra, & qu'ils prenoient souvent le plaisir de la chasse sur les delicieux rivages de l'Eurotas, les Lacedemoniens l'appellerent la Riviere Imperiale, comme pour faire honneur & donner plus d'éclat

clar aux divertissemens de leurs *Despotes*, & de leurs *Despænes*. Le mot de *Despæne*, revient à nostre mot de *Princesse*, & c'estoit le titre que prenoient les Epouses des *Despotes*. Elles chassoient souvent en ce quartier là, suivant la tradition du Pays.

Nous vîmes toute la surface de la riviere couverte de Cygnes. Je ne me souviens pas d'avoir veu nulle part une plus grande quantité de ces oyseaux, si ce n'est dans le Canal de Smyrne, & à la rade de Tunis, où il y en a assez pour peupler & embellir les Canaux de toutes les maisons de plaisance de l'Univers. Ceux du Vasilipotamos sont d'une beauté & d'une blancheur extraordinaire. C'est ce qui a obligé les Poëtes Latins à donner l'epithete d'*Olorifer* à la riviere d'Eurotas. Voyez *Statius*.

*Taygetique Phalanx, & Olori-
feri Eurota,*

Duramans.

Ils disoient que le Char de Venus estoit tiré par des Cygnes de Lacedemone, & vous n'ignorez pas que Leda femme de Tyndare Roy du Pays, ne souffrit les amourettes de Iupiter que quand il eut emprunté la figure d'un Cygne, & que des œufs de cet oyseau naquirent Pollux, Castor, Helene, & Clytemnestre. D'où vous tirez du moins cette conjecture, que les Dames de Lacedemone ay-
moient extrêmement à folatrer avec les Cygnes. Martial remarque que les Romains garnissoient leurs lits de la plume des Cygnes d'Amycles, petite ville dont on voit encore les ruines sur le Vasilipotamos, à une lieüe de Misitra, tirant vers le Sud.

A un quart de lieüe du Vasilip-

potamos , nous montâmes sur le *Vouni tis Portais* , ou Mont Taygetus , & découvriâmes les trois chaînes de Montagnes qu'il forme , une à l'Oüest vers Calamata & Cardamylé , une autre au Nord vers Neocastro en Arcadie , & l'autre au Nord-est , du costé de Misitra.

Nostre Agogiatis nous fit égarer à la descente du *Vouni tis Portais* , & au lieu de prendre le chemin de Neocastro qui est à la main droite , il nous mit dans celuy de Zarnatha qui tourne sur la gauche vers l'Oüest. De sorte qu'il nous mena à des maisons de campagne qui estoient du Canton des Magnotes. Nous y fîmes repâître nos chevaux sans sçavoir chez qui nous estions logez : car le bruit ordinaire de leurs brigandages nous auroit bien empeschés de chercher de semblables hostes.

Quand le Vaisseau de Gennes qui me passa en Grece mouilla à la rade de Maina, je n'eus pas la curiosité d'entrer dans les maisons de ces gens là. Presentement ie vous diray comment elles sont basties. Qui voit l'Architecture d'une seule les voit toutes. A dix ou douze pas de chacune il y a une petite muraille bastie à sec, où ils se mettent en embuscade quand il faut attaquer les passans, & se retranchent quand il faut s'en deffendre. Chaque maison n'a qu'un étage. On y monte par un degré de trois ou quatre pierres posées à sec l'une sur l'autre. Il n'y a point d'autres fenestres que la porte. Au milieu de la chambre ils élevēt un échaffaut de bois qui leur sert de lit. Ils y couchent tout habillez, & les voluptueux ou les malades y ajoutent quelque paillasse. On descend de cet échaffaut à droit & à

gauche par deux échelles, dont l'une vient répondre à une cheminée où ils font la cuisine, & l'autre à l'étable de leurs Chevres. Comme ils ont une haine couverte l'un pour l'autre, & que d'ordinaire leur plus proche voisin est leur plus grand ennemy, il y a toutes les nuits quelqu'un de la famille qui fait sentinelle vers le toit du logis. Sans cela le voisin vient adroitement lever quelque thuille, & faire un passage pour tirer un coup de fuzil aux gens qui dorment sur l'échaffaut. Il s'en est trouvé qui ont pris leur temps pour faire un trou sous la maison de leur ennemy, & qui l'ayant chargé de poudre, comme un fourneau, ont fait sauter en l'air toute une famille. Ils portent toujours un poignard couché tout plat sur la poitrine, & fourré par le bout dans la ceinture des chausses. Leur

coëffure est un bonnet de fer, ou un pot en teste pour se garantir des coups de sabre que le voisin leur prepare au détour d'une ruë, ou au coin d'une haye; La pluspart ne font pas mistere de porter publiquement ce bonnet de fer; Quelques-uns le cachent de leur Calpa, ou bonnet d'étoffe, à la Grecque. Leurs grandes querelles arrivent au mois d'Avril: car ils recüeillent en ce temps-là des pois chiches qu'ils trouvent si excellens que c'est leur mets ordinaire. C'est à qui pillera le premier le champ de son voisin; & si quelqu'un se preparant à faire sa recolte trouve son champ déjà dépoüillé, il va froidement dépoüiller celuy d'un autre, ou bien sans s'étonner ny se plaindre, il tasche à découvrir celuy qui a fait le coup, & à son tour va secretement dans le grenier du voleur, &

enleve avec son propre bien toutes les provisions qu'il y trouve.

Proche de la Mer ils appellent ces pois *Vinthos*, & ceux qui parlent plus grossierement disent *Vi-thos*; mais plus avant, dans les Terres ils prononcent *Erevinthos*. C'est ainsi que sur la Coste & dans les villes le commerce des Francs & des Turcs corrompt la Langue Grecque, d'où vient que les Payfans Grecs qui sont détachés de cette fréquentation, parlent un langage beaucoup plus conforme au Grec litteral, que ne font les personnes considerables. En voyageant de Mifitra vers l'Arcadie, on s'apperçoit sensiblement de cette corruption. Car dans les *Korions*, ou Bourgades qui sont à trois ou quatre lieuës de la ville, on commence à se mocquer de la prononciation des Spartiates, à cause qu'ils employent force mots

Turcs, & les arrachent du gozier à la maniere des Arabes. Au contraire, les Grecs du plat pays mignardent leurs voix en parlant, & on diroit qu'ils begayent pour faire les agreables. A dix lieuës de Mifitra, les Koriatis ou Payfans se font expliquer la plus grande partie des mots Grecs des Spartiates; & un peu plus avant, ces Rustiques parlent presque l'ancien Grec litteral; Mais afin que vous ne vous y trompiez pas, ce n'est pas en Grammairiens; & l'on pourroit bien leur appliquer le bon mot de Quintilien: *Aliud Latinè loqui, aliud Grammaticè.*

Les Magnottes preferent leurs *Vinthos*, à leurs Cailles salées, qui sont tres-exquises, comme ie vous ay dit autresfois; mais ie vous avouë que pour cette preference il faut avoir le goust des anciens Spartiates. Je croy qu'il est de

leurs *Vinthos*, comme du broüet noir de leurs ayeux, dont les Auteurs Grecs & Latins ont parlé tant de fois, & que le docte Meursius, par des conjectures tirées d'Athenée, croit avoir esté composé de chair de Porc, de vinaigre, & de sel. Vous avez peut-estre bien veu dans les Questions Tusculanes, ce que Cicéron rapporte agreablement de Denys, Tyran de Sicile, qui avoit esté si fort tenté de gouster du broüet noir, qu'il fit venir exprés un Cuifinier de Lacedemone pour le mieux apprester. Au premier essay le Tyran s'en rebuta, & s'en plaignit au Cuifinier, qui luy dit qu'il avoit raison, & qu'il y manquoit une sauce. Denys ayant demandé ce qu'il y falloit encore. C'est le travail de la chasse, poursuivit le Cuifinier, ce sont les courses sur le rivage de l'Eurotas,

& la faim & la soif des Lacedemoniens.

Les plus riches ont encore un certain mets, qu'ils appellent *Caviaris*. Ce sont des œufs de poisson assaisonnez d'une sauce noire, que ie trouvoy fort dégoûtante. Enfin ie ne voudrois pas une plus forte conviction pour me persuader que les Magnottes sont la véritable posterité des anciens Lacedemoniens, que la frugalité, ou plûtoft la misere des repas de ceux qui ne vont point en Course. A l'exemple de leurs Devanciers, ils ne mangent que pour ne pas mourir de faim. Vous sçavez le bon mot de ce Sybarite, dont parle Plutarque. On luy vantoit la valeur extraordinaire des Lacedemoniens, & leur hardiesse à affronter la mort dans les perils de la Guerre. Le Sybarite qui estoit d'une Nation dissoluë & peu cou-

rageuse , répondit qu'il ne falloit pas s'étonner que ces gens là cherchassent toujourns dans les Combats une mort qui les pust délivrer d'une vie si miserable.

Mais ce qu'il y a de bon , c'est que les Magnotes disent tout haut que les *Vinthos* ne leur touchent point au cœur , à moins qu'ils ne les ayent volez , & s'ils ont tant soit peu d'habitude avec l'homme qu'ils ont pillé , ils se font une joye de l'inviter à manger ; & dés qu'il pense leur rendre graces de la chere qu'ils luy ont faite , ils ont l'effronterie de luy découvrir que c'est à ses dépens , & l'impudence de l'en remercier luy-mesme. A voir cela, ne vous remettez-vous pas dans l'esprit l'education des jeunes hommes de Sparte, que leurs Gouverneurs élevoient si soigneusement dans le larcin, que s'ils vouloient boire & manger,

il falloit qu'ils eussent l'industrie de le dérober. La pensée du Législateur estoit de donner par ce moyen de l'activité aux plus stupides de la Nation, & de leur tenir le corps & l'esprit également en haleine. Xenophon dit, qu'il n'y avoit rien qui les rendit plus belliqueux, & qui leur donnaft de meilleures leçons pour la guerre; parce que le voleur aussi bien que le soldat doit faire le guet, doit aller en party, doit reconnoître le terrain, songer à des surprises, & dresser à propos une embuscade: voicy le Latin de son Traducteur, *Nimirum patet eum qui aliquid furto sit ablaturus, necesse habere ut noctu vigilet, interdum fallat, insidias locet, atque etiam exploratores paret.* Quelle discipline Militaire!

Clement Alexandrin ajouste, que la coustume de dérober, ser-

voit à rendre chaque Lacedemonien plus soigneux de garder son bien. Et ils avoient accoûtumé de dire que le stupide qui faute de vigilance se laissoit voler, estoit luy-mesme le coupable, & le véritable Auteur du vol.

Ne croyez pourtant pas que j'y veuille donner des couleurs, je fais une Relation, & non pas une Apologie. Vous remarquerez seulement, suivant l'idée que ie me suis faite, de comparer les deux Lacedemones, que c'est particulièrement par l'impunité du vol, qu'il y a de grands rapports entre la Nation ancienne, & ce Canton de la Moderne. Quand on avoit surpris un Spartiate en volant, il n'estoit pas châtié pour le vol, mais pour la sottise de s'estre laissé attraper. *Non quòd furati, sed quod deprehensi essent.* Alors selon Isocrate, il y avoit

double peine pour le voleur , à sçavoir des coups de verges , & l'amende d'une somme d'argent. A l'égard des Magnottes; Qui seroit celuy qui s'aviferoit de les aller saisir ? Il n'y a pas un homme dans le Canton qui ne soit le complice & le protecteur des brigandages qui s'y commettent.

Dés que nous eufmes apperceu la faute de nostre Agogiatis , & que nous entrions dans le Canton de ces voleurs , nous délogeâmes au plus viste. L'Agogiatis saisi d'effroy fut le premier à nous le conseiller , me disant en sa Langue *Agomen kirie* , allons-nous-en , Seigneur ; & de peur que ie ne l'eusse pas entendu , il repetoit la mesme chose en d'autres termes , *Aspamen Aphendi*.

A quoy bon dissimuler , & se picquer de bravoure ? Nous n'étions pas en estat , ma compagnie

ny moy de leur disputer la bourse, ny de leur pouvoir dire ce que Plutarque nous apprend que répondirent autrefois quelques-uns de leurs ayeux, apres un vol qui venoit d'estre fait sur le grand chemin. Des passans qui rencontrèrent alors des Lacedemoniens, leur dirent, Vous estes bien-heureux d'estre arrivez à cette heure, car les voleurs ne font que de partir d'icy. Nous n'en sommes pas plus heureux pour cela, répondirent-ils ; mais les voleurs le font de n'estre pas tombez entre nos mains.

Nous payâmes nostre hoste, contre la coûtume des Turcs. Lors qu'ils voyagent dans les autres parties de la Grece, ils ne donnent iamais rien aux Chrestiens pour la nourriture ny pour le giste. Pour les Chrestiens du Pays qui voyagent d'une ville à l'autre, ils

font presque aussi bien receus dans toutes les maisons de la route que dans les leurs propres. L'hospitalité, & la courtoisie y font pratiquer aujourd'huy ce que la Loy permettoit autrefois, quand elle y mit tous les biens en commun. Plutarque assure que quand un Lacedemonien se trouvoit à la campagne, & qu'il avoit besoin de quelque chose, il alloit ouvrir la premiere porte qu'il rencontroit, fouilloit librement dans les coffres, & s'estant fourny de ce qui luy estoit necessaire, refermoit la porte sans autre ceremonie, & s'en alloit.

A quatre lieuës de là, mon Ago-giatis me montra le *Spiti ton korion*; c'est à dire la maison de campagne où ie me faisois conduire. Comme elle n'estoit qu'à cinq cens pas du grand chemin, ie resolu d'y aller à pied, de forte que

ie payay l'Agogiatis, & me sepa-
ray de mes deux *Timar Spahis*, qu'il
mena du costé de Neocastro.

La maison où ie fus apparte-
tenoit à une *Aphendina*, ou Da-
me Mahometane pour qui j'avois
des Lettres que j'avois apportées
du Camp de Candie. Elle s'ap-
pelloit *Gadissa Aphendina*. Le mot
d'*Aphendina*, répond à nostre
mot de *Madame*, & les Turcs l'ont
emprunté des Grecs, aussi bien
que le mot d'*Aphendi*, qui a la
force du mot de *Monsieur*. La
plupart des Francs alterent ce
dernier mot, prononçant & écri-
vant *Effendi*. Peut-estre en fe-
ront-ils ce qu'ils ont déjà fait du
mot de *Muhamed*, qu'ils pronon-
cent, & écrivent de quatre ou
cinq façons *Mecmet*, *Mahomet*,
Mamut, & *Mehemet*. Le mot de
Mosquée, qu'ils ont tiré de celuy
de *Meskit*, celuy de Turban qu'ils

K

ont forgé sur *Tulban*, & quantité de semblables, se sont ainsi naturalisez chez nous.

Je fus long-temps à attendre que ie pusse parler à Gadiffa Aphendina. Vne femme Mahometane qui estoit à elle, & qui venoit d'accoucher, la retenoit aux ceremonies que font les Turcs aux couches de leurs femmes. Les ceremonies consistent à invoquer le nom d'*Askik Pascha*, qui est un Saint des Mahometans qu'ils reclament dans le travail des femmes grosses. Apres ces invocations on donne le nom à l'enfant, ce qui se fait de la sorte. Ils écrivent dans sept ou huit billets autant de noms differens, excepté le nom du pere, si c'est pour un garçon, & le nom de la mere, si c'est pour une fille, afin que par cette exception il y ait moins de noms conformes dans une famille,

& que chacun se distingue mieux dans chaque maison. Ils mettent ces billets dans un Turban, & les ayant meslez ensemble ils prennent le plus considerable des parens, & quelquefois le premier passant qu'ils trouvent dans la rue, qui vient tirer un de ces billets au hazard, & donne à l'enfant le nom qui s'y trouve écrit. Le festin suit l'imposition du nom. Tous les Turcs en general n'ont point d'autres ceremonies aux couches de leurs femmes: car cela n'est pas particulier à ceux de la Zaconie. Ce qui n'approche gueres de ce qui se pratiquoit aux couches des Lacedemoniennes. Prevenuës d'un sentiment de gloire, & animées du genie de la Nation, qui ne respiroit que la guerre, elles ne songeoient dans ces occasions qu'à inspirer une ardeur Martiale dans

l'ame de leurs enfans. Dès qu'elles estoient dans le travail, on apportoit un Javelot & un Bouclier, & on les mettoit elles-mêmes sur le Bouclier, afin que ces peuples belliqueux en tiraissent du moins un presage de la naissance d'un petit soldat. Que si en effet elles se déliyroient d'un garçon, leurs parens élevoient l'enfant sur le Bouclier, poussant au Ciel ces acclamations Heroïques, *I tan, I epi tan*, ce qui signifie en Latin *Aut hunc, aut in hoc*, comme si elles eussent voulu dire à l'enfant, ou conservez ce bouclier, ou ne l'abandonnez qu'avec la vie. Il n'y a jamais eu de Nation au monde qui ait voulu faire un soldat de si bonne heure. Et de peur que les jeunes hommes n'oubliaissent ces premières leçons, leurs meres les leur venoient repeter quand ils alloient à la Guerre, en leur met-

tant le Bouclier à la main. Voicy ce qu'Aufone en a dit apres cinq ou six Autheurs Grecs.

*Mater Lacena clypeo obarmans
filium,*

Cum hoc, inquit, aut in hoc, redi.

Aristote écrit, que Gorgone femme du Roy Leonidas, fut la premiere qui employa ces paroles, voulant animer son fils qui partoit pour aller à l'armée, ce que les autres meres imiterent depuis. Il n'y a iamais eu de Pays où la grandeur d'ame ait esté plus commune parmy le beau sexe. Lisez ce que Plutarque rapporte de Demetria, & de tant d'autres illustres Lacedemoniennes. Il s'en est trouvé, qui voyant leurs fils s'estre honteusement sauvez d'une Bataille, les alloient percer de coups d'épée, & leurs disoient avec fureur, que le sang indigne qu'elles verssoient n'estoit

pas le fang de leurs meres. Voyez là deffus des vers de l'Anthologie.

A ces exemples de magnanimité, j'en oppoferay un contraire de l'Aphendina que ie fus voir. Toute Lacedemonienne qu'elle estoit, elle n'avoit pas eu de si grands sentimens, ou du moins elle avoit tâché d'accorder dans son cœur la tendresse du fang, & l'amour de la gloire. Le caractere general d'une Nation ne s'imprime pas universellement dans l'ame de chaque particulier, & la Nature varie ses effets par tous les Climats du monde. L'Aphendina estoit veuve d'un Aga de Misitra, qui l'avoit laissée mere de trois fils. Elle les avoit aymez tous trois avec une passion qui ne se peut imaginer. Le Grand Visir les emmena en Candie l'année 1667. quand il passa par la Morée. Le

bruit des dangers de cette Campagne allarmoît toute la Turquie. Cette mere ayant veu partir ses trois fils de Misitra, en partit aussi avec une douleur incroyable, & se retira dans la maison de campagne où ie la fus trouver. Curieuse de son repos, elle se mit en teste de combattre fortement les foibleffes du sexe & les sentimens de la nature. Et pour se signaler par un grand effort, elle ne resolut pas seulement de ne demander aucunes nouvelles de ses fils, elle commanda mesme à ses gens qu'on luy cachast celles qu'on luy pourroit apporter. Pour se fortifier dans cette indifferance, elle protesta qu'elle sacrifioit de bon cœur ses fils à l'interest de la Religion Mussulmane, & au service du Sultan. Mais cette insensibilité contrefaite ne dura pas long-temps, & la force du sang

n'avoïia pas sa Politique. La douceur de sa solitude, & la tranquillité de son ame, furent bien-toft troublées par les impatiences de sçavoir ce que ses fils estoient devenus. Elle avoit beau se reprocher cette curiosité comme une insigne bassesse de courage; chaque songe qu'elle faisoit luy representoit ses fils morts ou blessez. Elle estoit continuellement agitée, & le silence qu'elle avoit affecté, comme un remede à ses inquietudes les portoit à leur excez. Elle ne voyoit iamais revenir quelqu'un de ses gens de Mifitra, qu'avant que de le laisser parler elle n'en étudiast le visage pour voir s'il n'avoit rien à luy apprendre de funeste. Je vous dis le détail de ses inquietudes comme elle me les raconta elle-mesme.

Enfin, il vint une nouvelle que l'un des trois estoit blesé à mort.

L'avis

L'avis ne marqua point lequel c'estoit : voila l'effroy qui prend à l'Aphendina , tantost elle croit que c'est celuy-cy qu'elle vient de perdre , tantost que c'est celuy-là. Ils mouroient dans son ame l'un apres l'autre ; & comme elle les aymoît également , elle ne s'estoit pas si-tost preparée à la mort de l'un , que celuy-là mesme luy paroïssoit alors le plus cher & le plus regrettable. Dans son ame pour le conserver seul elle luy sacrifioit les deux autres. Un moment apres ce n'estoit plus cela ; Jamais on n'a eu le cœur plus déchiré.

A la fin on luy vint dire un iour que ses fils estoient arrivez sur quelques ordres pressans du Visir , & qu'ils s'avanzoient pour la salüer ; Elle n'eust pas la force ny le temps de demander lequel manquoit des trois : Elle en vit

L

paroisire un , & celuy-là sembla le moins digne de ses pleurs , à cause seulement qu'il n'en avoit pas besoin. Les plus heureux estoient les moins aymables , & toute sa douleur estoit pour l'infortuné. Incontinent le second vint à paroistre , & alors son imagination luy faisant le portrait de celuy qui estoit mort , elle tomba évanouïe , & montra bien que la tristesse est plus touchante que la joye. Vn moment apres qu'elle fût revenue elle se fit une espece de consolation qui fut pire que sa douleur. Je vous revoy , leur dit-elle ; mais vous voila encore tout prests à me quitter , & ce n'est plus pour la perte de vostre frere que je pleure , c'est pour le pressentiment de la vostre qui me paroist inevitable.

Dans ce temps-là , un Aga de la garnison de Colokina , la fit

demander en mariage. Ses fils furent les premiers à l'y vouloir disposer, pour mettre eux-mêmes un temperament à l'excessive amitié qu'elle avoit pour eux. Mais la tendresse qu'elle leur conservoit, ne laissoit plus de place dans son cœur pour une nouvelle amitié. Elle leur témoigna qu'elle aimeroit encor mieux pleurer leur mort dans un long veuvage, que de s'en consoler entre les bras d'un mary. Je me marieray, leur dit-elle, pourveu que vous me trouviez un mary qui aille à l'armée en vostre place.

Ainsi le mariage ne se fit point, & ses deux fils retournerent incontinent en Candie : car depuis deux ans les Turcs n'ont point eu de Quartier d'hyver, & durant le premier Siege ils firent une Campagne de six ans sans aucun Quartier de rafraîchissement. Les deux

fils de l'Aphendina avoient esté bleffez au poste de Saint André quelques iours avant mon départ, comme pour justifier les terreurs de leur mere. Mais pour luy épargner la douleur de cet accident, ils firent un effort, & luy écrivirent sans parler de leur bleffeur, que j'eus aussi ordre de luy cacher.

Voilà ce que ie vous ay promis, c'est à dire des oppositions entre les manieres anciennes & modernes du País, quand ie ne trouve-rais pas des conformités à vous raconter. Il n'estoit pas permis aux Dames de l'ancienne Lacedemone, de pleurer en public la mort de leurs parens, quoy que ce fut la coûtume des autres Nations, & la Loy ne leur ordonnoit qu'onze iours de deuil. Je ne rapporteray pas ce que l'histoire dit de la mere de Brasidas, & de tant d'autres

femmes Heroïques du Pais; mais pour faire le procez à Gadiffa Aphendina, je mettray icy la Traduction d'un passage d'Ælian:

Aussi-tost que les Dames Lacedemoniennes avoient appris que leurs enfans estoient morts à la guerre, elles couroient visiter les corps, examinant si leurs blesseures avoient esté receües le visage ou le dos tourné contrel'ennemy; Si c'estoit en faisant face, elles en témoignoient de la joye, & d'un visage grave les alloient inhumer dans le sepulchre de leurs peres. Mais s'ils avoient esté blessez autrement, elles se retiroient en se cachant, saisies de honte & de douleur, & abandonnoient les Cadavres à une sepulture commune; Quelquefois elles les enlevoient à la dérobee pour les mettre dans ie tombeau de leurs Ancestres.

Gadiffa Aphendina ne se voulut point fier à un Eunuche, qu'elle

avoit d'abord commis pour me parler, & le visage voilé elle me vint entretenir elle-mesme. Il falut que ie demeurasse deux iours chez elle, & veritablement ils ne me furent point inutiles. Elle me donna des Lettres de faveur pour faciliter les affaires d'Osman Cheleby; ce qu'il m'avoit prié de ménager, & j'eus encor de quoy contenter ma curiosité ordinaire, en tirant de sa conversation quantité d'agréables lumieres de l'estat du Pays.

Quoy qu'on vescu dans sa maison avec toute la regularité de l'Alcoran, elle commanda à ses domestiques de me faire boire du vin par un privilege de Ianniffaire : car on m'appelloit ainsi par flatterie. Je n'en voulus point, & cette abstinence m'establit une reputation de bon Musulman. En échange on me donna d'excellent Café; & il n'y eut pas jusqu'aux

Esclaves du logis qui ne se piquassent deme faire bonne chere.

Ce n'est plus ce mesme Pays, où les Anciens disoient que les personnes libres estoient plus libres, & les Esclaves plus esclaves qu'en aucun autre lieu du monde. Avez-vous iamais oüy parler d'une misere semblable à celle de ces Esclaves, que les Lacedemoniens appelloient *Helotes*? Car Hesy chius, Athenée, & Suidas remarquent qu'ils en avoient encore d'une autre espece qu'ils appelloient *Mothones*; mais pour les Helotes, Athenée rapporte qu'on les employoit aux fonctions les plus honteuses, qu'en de certains iours de l'année on les battoit à coups de verges de sang froid, & sans qu'ils eussent failly, seulement pour leur raffraîchir la memoire de leur servitude. Que s'il s'en trouvoit quelqu'un d'une

trop bonne constitution , ou qui eut trop d'embonpoint , il falloit qu'il fut mis à mort , & que son Patron payast l'amande pour l'avoir trop bien nourry. Plutarque, qui rapporte deux passages considerables , l'un de Thucydide , & l'autre d'Aristote , touchant la misere de ces Esclaves, dit aussi qu'en de certains tēps les jeunes Spartiates de condition libre alloient de nuit se mettre en embuscade dans la campagne pour tuer le premier Helote qu'ils pouvoient rencontrer , tant on s'étudioit à les opprimer , & à prevenir leurs rebellions. Et ce qui estoit un comble de misere , Strabon assure qu'ils ne pouvoient iamais estre affranchis ny vendus hors du pays. Mais ce que dit Strabon n'a pas toujours duré. Il y a eu des temps qu'on affranchissoit les Helotes, vous verrez les noms de ces Af-

franchis dans Athenée. Quoy qu'il en soit, les Helotes souffroient de grandes barbaries, & apres ces inhumanitez ie ne sçau-rois comprendre dans quel sens Julius Pollux a dit que la condition des Helotes estoit un milieu entre la seruitude & la liberté.

Pour excuser toutes ces barbaries, les Lacedemoniens leur reprochoient l'insigne revolte de la ville d'Helos, d'où ces Esclaves estoient originaires; & outre cela une ligue qu'ils firent avec les Messeniens, ennemis jurez de Sparte; cette ligue ayant esté ménagée pendant l'effroyable tremblement de terre, qui comme je vous ay dit, ruina la ville de Lacedemone. Voyez-en le détail dans la vie de Cimon. Mais si vous avez leu celle de Demetrius, vous vous souviendrez bien qu'en certains jours de feste, les Lacedemoniens

faisoient enyvrer ces miserables, & qu'ils les amenoient dans ce honteux état devant la jeunefse de la Ville pour luy faire abhorrer l'yvroguerie, & luy enseigner la vertu par les deffauts qui y sont opposez, comme qui voudroit faire admirer les beautez de la lumiere en montrant les horreurs de la nuit.

Quoy que les Esclaves soyent traittez beaucoup plus rudement dans la Grece, qu'ils ne le sont dans l'Asie, je ne vis point de ces cruautez chez Gadiffa Aphendina, & elle estoit aussi bonne Patrone que bonne mere. Il y avoit entre les Domestiques un vieux Italien, qui depuis deux mois estoit revenu de sa Patrie, où il avoit fait un voyage apres avoir passé six années d'esclavage à Misitra. Je luy demanday quelle raison le ramenoit dans la Grece, il me sur-

prit en me repliquant qu'il y revenoit se soumettre à l'esclavage, & que pour son malheur ayant esté affranchy par l'Aphendina, il avoit esté assez mal-avisé pour vouloir jouir de ce privilege; mais qu'ayant regagné sa Patrie il en avoit esté chassé par les amertumes de la liberté. Je crûs qu'il avoit esté contraint de quitter son pays par quelque grand crime; mais ce n'estoit point cela, & vous allez juger s'il avoit raison de rentrer dans les chaînes de l'Aphendina. Elle avoit une admirable methode pour se faire obeïr par la douceur. Elle piquoit d'honneur le plus paresseux de ses Esclaves; & quand elle avoit commandé quelque chose de difficile au moins agissant d'entre eux; Laissez-le faire, disoit-elle, ie connoy son zele; ie ne seray pas éveillée demain matin qu'il aura fait ce que

i'ay prescrit. On se vouloit quelquefois excuser , & luy montrer l'impossibilité de la satisfaire. Elle regardoit d'un œil de bonté l'Esclave qui s'excusoit. Vous avez plus de force que vous ne pensez, luy disoit-elle , vous ne cherchez des excuses que pour faire mieux valoir vos services ; allez , ie m'en repose bien sur vous. L'Esclave enrageoit de luy voir un si bon sentiment de luy. Cependant malgré qu'on en eut , on taschoit à soustenir cette bonne opinion ; & quand on y manquoit par la difficulté des affaires , voicy où paroissoit la bonté de l'Aphendina. Elle cherchoit à iustifier l'Esclave qui n'avoit pû répondre à ses intentions. Voila la premiere fois qu'il m'a fait mentir , disoit-elle , il fera mieux une autre fois , & c'estoit touûjours animer les gens par un interest de gloire. Cela

estoit plus pressant que des menaces & des chastimens ; & quoy qu'on enrageast de se voir excité de la sorte ; le plus lâche eut bien plus enragé de ne pas venir à bout de ce qu'elle demandoit. C'estoit par de semblables douceurs , que l'Italien de retour en son pays, avoit esté convié de se soustraire aux necessitez de sa famille , & de revenir à Misitra.

Je ne vous dis pas que tous les Patrons ayent une humanité pareille à celle de l'Aphendina , & vous pouvez bien croire que ie ne songe pas à vous inspirer l'envie de venir prendre des fers en Turquie ; mais il est certain qu'il s'y trouve souvent de si bons Maistres, que l'Esclave y gouverne tout : & sans m'esloigner des exemples de Misitra , & du reste de la Grece, ils n'y portent iamais de chaînes ny de marques exterieures de leur mi-

serable condition. Cela est bon parmy les Barbaresques ; au contraire dans Constantinople , & par toute la Grece , l'Esclave d'un homme de qualité est souvent mieux vestu que son Maistre : car un Patron se veut toûjours faire honneur d'une suite magnifique. Cela est encore bien opposé à l'habit des Helotes qui estoit de peau à ce que dit Athenée , & leur bonnet de celle d'un chien pour le distinguer. Au-iourd'huy si un Esclave de la Grece est capable d'un Mestier qui puisse contribuer à la subsistance de son Patron , on a autant de soin de sa santé que de celle des enfans de la maison.

Il est vray que les Esclaves qui appartiennent en propre au Grand Seigneur , sont suiets à la dure condition de ne pouvoir iamais estre rachetez ; la Loy en est formelle, mais voicy comment elle est élu-

dée. L'Officier Turc qui gouverne l'Esclave qu'on veut r'avoir, estant une fois gagné par argent, ou par amis, fait courir le bruit que ce miserable est infirme, & publie qu'il est à charge au Grand Seigneur. Sur ce pretexte il en fait échange contre un Esclave de Barbarie, & l'envoye en quelque Port de ce pays-là, où il est facile apres cela de traiter de sa rançon.

Je vous diray en passant, que quand un Turc de qualité est Esclave des Chrestiens, le Grand Seigneur n'employe iamais son Authorité pour le retirer; parce que les biens des Turcs qui meurent Captifs luy appartiennent. Mais il y a une autre raison: Le Grand Seigneur ne garde cette rigueur, & ne fait cette Loy que pour rendre les Turcs plus soigneux de deffendre leur liberté.

Défaites-vous d'une vieille erreur , qui vous persuade que les Turcs sont toujours bien aises de faire abjurer le Christianisme à leurs Esclaves , & d'en faire des Mahometans. Les Turcs qui sont fort avares , craindroient de perdre par ce moyen la rançon qu'ils en esperent. Mais ce sont les femmes Turques qui souhaitent qu'ils se fassent Renegats , non pas par un motif de Religion , mais pour les épouser , en se défaisant de leurs maris , jusqu'à y employer le poison. A moy indigne cela est bien arrivé en Barbarie. Vne jeune Femme qui me trouvoit de meilleure mine que ie ne suis , me montrait souvent ses Bijoux , & ses richesses , me disant d'un air amoureux, que le premier Esclave qui seroit d'humeur à l'épouser , pourroit conter sur ces thresors s'il avoit du cœur & de l'esprit.

La

La premiere chose que les femmes Turques commandent aux Esclaves qu'on achepete pour elles, c'est d'ouvrir la bouche pour voir s'ils ont les dents belles. Quand cela est, & que l'haleine est douce, l'Esclave n'est pas malheureux. Avec toute la pudeur qu'elles affectent aupres de leurs peres, & de leurs maris, elles ne se cachent pas fort scrupuleusement des Esclaves Chrestiens de la maison; & quand un Turc pense les blasmer du peu de modestie qu'elles gardent devant ces Esclaves; C'est un Chrestien, disent-elles froide-ment, il ne voit goutte.

Mais enfin la plus grande Poli-
tique que doit avoir un Esclave
quand il vient d'estre pris, c'est
de peser ses paroles; Car si dans
ce moment la frayeur ou la va-
nité l'obligent de promettre sotte-
ment une bonne rançon à son Pa-

M

tron , dans l'esperance d'en estre mieux traité ; c'est alors que l'avarice & l'interest faisoient le Patron. Dans cette avidité il enrageroit s'il prenoit envie à l'Esclave de se faire Turc.

Voicy comment les femmes Chrestiennes de la Zaconie se font servir aujourd'huy ; elles prennent chez de pauvres gens de jeunes filles de sept ou huit ans , qui les servent jusqu'à l'âge de vingt. En les prenant elles leur achettent un coffre que peu à peu elles remplissent de linge. C'est à peu près ce que nous appellons le *Trousséan* d'une Mariée : car au bout de vingt ans elles les marient , & ajoutent à la gratification du linge une somme de quarante ou de cinquante écus. Il arrive souvent que les fils du logis les épousent. Athenée dit que les filles Esclaves de Lacedemone s'appelloient *Chalcides*. Les

Grecs de Mifitra , nomment au-
iourd'huy une Servante , *Doulen-
tria* , & les Turcs l'appellent *Besle-
men*.

Le Mardy 28. May 1669. les gens
de Gadiffa Aphendina me mirent
d'une partie de chasse pour l'apres-
dînée, avec une extrême ioye pour
moy , qui sçachant que les anciens
Spartiates ont eu la reputation
d'estre les meilleurs Chasseurs du
monde , avois une forte envie de
connoistre si ceux d'aujourd'huy
en approchent. La partie fut pour-
tant remise , parce qu'il vint com-
pagnie chez Gadiffa. C'estoient
des Turcs de consideration d'au-
pres de Colokina , qui avoient esté
grands amis de son mary , & qui
arrivoient de Lariffa , par la route
de Volo. Ils avoient pris terre à
Napoli de Romanie , & passé par
Mifitra apres un voyage d'un
mois ; car ils estoient partis de

M ij

Lariffa sur la fin de la Lune de *Dulkaadah*. Ce mois Lunaire des Turcs s'est rencontré cette année dans nostre mois d'Avril, & le cours de l'un n'a differé que de deux jours du cours de l'autre.

Gadiffa ne voulut jamais souffrir que ces voyageurs couchassent ailleurs que dans son logis, & se prepara à leur faire grand'chere. L'envie qu'ils avoient d'apprendre des nouvelles de Candie me fit appeller dans leur conversation, qui malgré la politique du pais fut aussi libre qu'elle le devoit estre dans une maison d'amy, où ma presence ne pouvoit estre suspecte, estant là sous l'aveu de Gadiffa, & presenté mesme de sa main. Pour les engager à parler, ie ne m'ouvris qu'à mesure que je les voyois s'ouvrir; ainsi par un enchainement de curiosité, on passa des nouvelles de

l'armée, à celles de la Porte.

Pour nouvelles de la Cour Othomane, ils parlerent des inquietudes qu'y donnoit le siege de Candie, des efforts qu'on faisoit pour y envoyer des hommes & de l'argent. On tomba sur la passion du Sultan pour la Chasse, sur le grand credit de Koulogli Moussaïp, sur l'union qui estoit entre ce nouveau Favory & la Sultane *Assaki*. Le mot d'*Assaki* est le titre que prend la Sultane Favorite, ou premiere Maistresse du Sultan. On s'entretint des chaleurs excessives qui regnoient à Larissa, & de la resolution que cette incommodité avoit fait prendre au Sultan de quitter le sejour de cette Ville aussitost qu'il y auroit solemnisé le petit Bayram. Tout cela fut meslé de quelques plaintes contre le Gouvernement d'aujourd'huy, & contre

les injustices qu'on faisoit aux personnes de merite. Outre que c'est la coûtume, il se trouva quelques-uns de ces voyageurs dont les affaires n'avoient pas bien reüssi à Larissa, & qui en revenoient mécontents. Les plaintes des Turcs ne sont pas outrées, mais froides, graves, & courtes, & c'est ce qui en fait la malignité. Le grand art des mécontents qui veulent répandre du venin, est de fuir l'exageration, & de se tenir au murmure. La vieille Cour & la nouvelle y furent donc comparées, & déchirées doucement, à la Turque. Toute leur circonspection ne me déroba pas la connoissance des affaires generales ni des particulieres, & le peu qu'il me fut permis d'en attraper, fut amplement suppléé par le recit particulier de Gadissa. Comme les nouvelles que je vous

écrivay de la Theffalie seroient imparfaites & mal éclaircies, si ie ne les preparois par celles qui les ont precedées, il me prend envie de vous mander quelques particularitez du Serrail d'Andrinople.

Mais me voicy sur une matiere qui m'arreste tout d'un coup. Vous devriez craindre de m'exposer à de trop grands embarras, quand vous m'engagez à vous mander quelque chose de ce qui se passe dans l'Appartement secret des Filles du Serrail. Oubliez-vous qu'en nos quartiers on est prevenu de l'impossibilité qu'il y a d'en estre éclaircy, & qu'on croit que le secret y est gardé, sans comparaison, aussi exactement que dans nos plus austeres Convens de Religieuses ? Cependant personne n'ignore parmi nous, que dans ces saintes Re-

traites , la vie se consume tranquillement dans des mortifications volontaires , & dans des exercices de pieté qui ne nous sont pas inconnus. Et supposé qu'ils le fussent , ce ne seroit pas un détail fort propre à tenter puissamment nostre curiosité. Véritablement si on y voyoit regner l'intérest du monde , l'amour des grandeurs , l'esperance d'un riche mariage , la concurrence de cent Rivaux , la passion de se faire des creatures , le soin de procurer l'établissement de ses amis , & le desir inquiet d'asseurer sa propre fortune en ruinant celle de ses Compagnes ; En ce cas , de l'humeur dont nous sommes en France , il y auroit bien des obstacles à vaincre , si nous n'en sçavions des nouvelles. Et vous croyez donc que les Turcs vivent dans une letargie ridicule ? Ils sont en-

core

core plus curieux que nous, & leur curiosité est d'autant plus ardente, que comme ils ne voyagent gueres hors de leur païs, elle est reduite à ne s'attacher qu'à leurs propres affaires. Il faut mesme de necessité qu'elle se porte dans le Serrail; car tous ces grands interets qui s'y rencontrent parmy les Eunuques & les Odaliques, ont des enchainemens d'affaires qui se répandent au dehors, & qui ne peuvent estre ignorez par les personnes qui ont leur fortune attachée à ces sortes d'intrigues.

Vous ne manquerez pas de me dire que quand il seroit vray qu'on püst estre instruit de ces sortes de choses, apparemment nous ne les pourrions jamais bien apprendre que de la bouche des Ambassadeurs qui resident à la Porte. Et cependant nous voyons

N

qu'ils n'en disent mot , eux qui en devroient estre instruits les premiers par le commerce qu'ils ont avec les plus apparens & les plus éclairés du Divan. Mais tout au contraire, c'est ce qui vous trompe. Dès qu'un Turc sçait qu'il parle à un Ambassadeur, il se compose & pese ses paroles. Ce qu'il auroit revelé à un homme du bas ordre, ne seroit conté pour rien, & n'est point sujet à explication. Mais il est comptable de ce qu'il revele à un Ambassadeur, ou à un homme de qualité, qui pourroit le citer un jour, & l'engager à des discussions dangereuses. Avec un voyageur qui ne fera que passer, il n'y a point d'éclaircissement à craindre. Voyez comment Fornetti, Panagiotti, la Fontaine, & tous les autres Dragomans de la Porte sont circonspect, quand ils traittent avec

les Ministres des Princes Chrétiens, ou avec les gens de leur suite. Le fameux Renegat Polonois Haly-Bey, qui à l'Apostasie pres, & moralement parlant, est un des plus honnestes hommes du monde, ne s'explique pas mieux avec les Francs, quoy qu'il soit leur grand amy; & il le pourroit pourtant bien faire, luy qui parle dix-huit Langues différentes. Dans ces occasions tous les Turcs ont les mesmes reserves: & bien leur en prend. La sage politique des Othomans livreroit bien-tost ces Discoureurs évaporez au suplice des Espions, puisqu'en effet ils en feroient le mestier. Et ce n'est pas une politique qui soit particuliere aux Turcs. Considerer ce que font les Venitiens. Si un Noble de Venise a eu deux conversations particulieres avec un Ambassadeur, il est traité de

criminel d'Etat. Il ne se commettra pas ainsi quand il n'aura de société qu'avec un simple voyageur; Mais il y a voyageurs & voyageurs.

J'en connois qui s'imaginent que ce soit avoir veu une Ville, que de l'avoir regardée des yeux du corps sans aucun secours des lumières de l'Histoire ancienne, semblables en quelque façon à des soldats que j'ay pratiquez. Pendant vingt années de service, ils avoient passé dix mille fois sur toutes les parties qui composent la masse d'un Bastion. Cependant à leur égard, chacune d'entre-elles estoit le Bastion. Point de Flancs pour eux, point de Faces, point de Demy-gorges, point d'Angle Flanqué, ny d'Angle de l'épaule; ainsi un tel a esté à Thebes, cela suffit; un autre a passé dix ou douze iours à Argos; n'est-ce pas

assez ? on a bien affaire de l'Histoire ancienne. On y a veu des Grecs & des Turcs ; des Juifs & des Arnauts ; des maisons sur pied & de ruinées : Que demandez-vous de plus ? De qui voulez-vous que le voyageur en apprenne davantage , luy qui ne sçachant pas la Langue du pays est reduit à parler par signes à son *Agogiatis* , & au *Hangi* qui le loge dans le Carravasserail ? Quand il auroit mesme le talent des Langues , oseroit-il se produire ? La plupart n'ont pas si-tost veu l'ombre d'un Turban qu'ils fremissent ; & i'en ay veu tomber en deffillance , lors qu'à leurs yeux un Turc remüoit sa canne pour la changer seulement de main.

En verité on vous en fait bien à croire sur ces grandes reserves des affaires du Serrail. Entre cinq ou six moyens plausibles pour en

avoir des lumières, & que ie vous diray de temps en temps, en voicy déjà un qui est infailible. Le Sultan tire souvent des Filles du vieux & du nouveau Serrail pour les marier à des Grāds de la Porte. Ses Sœurs, filles d'Ibrahim, dont l'une a épousé le Bacha d'Erseron, n'ont pas esté élevées ny prises autre part. Nous voudroit-on persuader que parmy les tendres caresses & les assiduës conversations des Maris & des Femmes, ils ne se racontent pas avec une confidence reciproque ce qu'ils ont veu, ou ce qui leur est arrivé de plus curieux dans la vie. Et vous ne voulez pas qu'en suite, un mary en puisse raconter quelque chose à ses amis particuliers; qu'une mere en fasse part à ses enfans, & que de l'un à l'autre il s'en debite quelque chose? Y a-t-il quelque chapitre de l'Alcoran,

ou quelque delicateffe de l'honneur qui le leur deffende?

En un mot, c'est ainfi que les Anciens vouloient faire un myftere impenetrable des secretes ceremonies de Ceres : Cependant la chose eftoit fi generalement fceue, que s'il eft permis de parler ainfi, le petit peuple en faisoit des Vau-deüilles. Il falloit entendre là-deflus les railleries qu'en publioient les Poëtes Comiques d'Athenes, feignant de blasmer Alcibiades, Theodorus & Polition, qui en avoient raillé les premiers. Le pafse donc à ma nouvelle d'Andrinople.

La Sultane *Validé*, veuve d'Ibrahim, & mere du Sultan Mahomet IV. qui regne aujourd'huy, se rendit maistresse absoluë de l'Empire, en faisant étrangler Kioffem, qui eftoit l'ancienne Sultane *Validé*, mere d'Ibrahim, &

veuve d'Achmet II. L'ambition avoit broüillé ces deux Princeffes pendant tout le regne d'Ibrahim, & les Mécontens avoient pris party pour l'une ou pour l'autre, suivant leurs divers interests. Ces grands événemens font si recens, & les playes encore si sanglantes, qu'ils font capables de confondre beaucoup de gens, qui nient que les femmes ayent aucune part aux affaires de l'Empire Othoman. La faction de la mere de Mahomet ayant donc prevalu, il n'est rien que la prudence de cette Sultane n'ait tenté pour affermir son pouvoir. Coprogli Mehemet Pacha, Grand Visir, & pere du Grand Visir qui gouverne aujourd'huy, estoit sa creature, & n'agissoit que par ses ordres pendant la minorité du Prince. La Validé pour s'affeurer des affaires domestiques apres s'estre affeurée des genera-

les , fit en sorte que les affections du Sultan n'eussent point d'attachement particulier , ny dans le Serrail ny dehors , & qu'en general toutes les Favorites , & tous les Favoris fussent appellez à ses Divertissemens sans aucun choix , de peur d'une faveur Dominante. Elle estoit bien aise qu'il se fit de petites Cabales entre les Odaliques , pour se disputer le cœur du Prince ; & que les Eunuques noirs se partageassent pour entrer dans leurs interests. L'embarras de ces intrigues servoit de fondement à sa puissance. De deux partis opposez elle se plaisoit à n'en faire qu'un , & les reconcilioit pour balancer le pouvoir d'un troisiéme qui avoit plus de credit , & qui donnoit plus d'ombrage ; Mais aussi, elle les des-unissoit quelquefois pour les affoiblir, & les ruiner l'un apres l'autre. Ceux qui ne

prenoient point de party, de peur de s'attirer la haine de l'une ou de l'autre Faction, pensoient agir avec plus de prudence; mais par un effet contraire, cette indifférence leur nuisoit plus qu'une déclaration formelle, & les rendoit odieux à tous les deux partis; ce qui est la destinée des gens qui veulent demeurer neutres. Enfin, ce n'estoit que conférences secrètes entre ces jeunes Favorites, que défiances perpetuelles, & qu'engagemens nouveaux: Et tout cela pour briguer auprès du Sultan le Poste favorable, & les careffes de trois ou quatre nuits. La Validé les animoit par ces esperances, & détournoit adroitement sur les Eunuques le ressentiment de celles qui n'estoient pas heureuses. Vous estes bien folles, leur disoit-elle malicieusement, de vouloir estre les victimes de ces Monstres

qui sont les chefs & les boute-feux de toutes vos cabales. Ils veulent vous persuader qu'ils n'agissent que pour vous , & il est certain que vous ne travaillez que pour eux. Vous secondez leurs caprices & leurs haines particulieres. Vous vous sacrifiez pour faire reüssir les affaires des Bachas qu'ils veulent favoriser : Ils vous introduisent & vous donnent l'exclusion comme il leur plaist. Apres, feignant de se rendre Arbitre de leurs démeflez. Elle les fomentoit, & quelquefois pour flatter le party qu'elle jugeoit à propos d'appuyer , il y avoit quelque Eunuque chassé , & quelque Odalique éloignée pour aller peupler le vieux Serrail. Le jeune Prince avoit beau témoigner qu'il n'aimoit pas toutes ces broüilleries : Quand il luy arrivoit de faire connoistre que l'union de ces partis

contraires luy auroit soulagé l'esprit, il y avoit des Eunuques que la Validé avoit instruits à faire valoir & à embellir cette conduite, appellant cela une émulation generale, où chaque Favorite n'avoit pour but que le service du Prince, & l'ambition de luy toucher le cœur.

Mais ce qui n'estoit du commencement qu'un plaisir pour la Validé, luy est enfin devenu une affaire, & l'esprit des Odaliques s'est ouvert. Elles ont reconnu les artifices, & les pieges secrets qu'elle leur dressoit, & s'estant lassées de dépendre d'elle, & d'agir pour des interests étrangers, chacune a voulu travailler pour les siens propres; non seulement parce qu'il n'est pas possible à ce Sexe inquiet de vivre sans avoir quelque affaire dans le monde, & que naturellement leur esprit ne sçauroit de-

meurer long-temps en repos ; mais encore parce que c'est toujours un grand point d'avoir quelque entrée dans les affaires d'Etat , & qu'on se laisse aisément seduire par les esperances des plaisirs & de la faveur. Pas une des Odaliques n'a mieux trouvé les veritables moyens de s'établir sans dépendance dans l'esprit du Sultan , que la jeune Candiotte qui est aujourd'huy *Hunkiar Assaki* , ou premiere Sultane. Bien qu'elle ait esté choisie & placée de la main de la Validé, elle s'est éloignée de ses maximes ; plus heureuse que ses Compagnes, non seulement à se deffendre des ruses de sa politique ; mais encore à inventer des flatteries qui luy ont acquis le cœur du Sultan ; & surtout plus heureuse qu'elles, par l'avantage d'avoir mis au monde un jeune Prince qu'on regarde comme l'heritier de l'Empire. Aussi

la Validé en a pris de l'ombrage, & se souvenant que quand elle estoit dans le Poste où est aujourd'huy la Candiotte, elle se mit en estat de faire perir la *Validé* Kiofsem; elle craint que l'autre ne luy trame de bonne heure une pareille destinée. Ainsi pour susciter adroitement des affaires à cette nouvelle Favorite, elle luy a opposé une jeune & charmante Esclave, Georgienne de Nation, dont l'avanture a fait tant de bruit en Turquie au commencement de l'année 1666. La Validé la fit entrer dans le Serrail d'Andrinople, trois ou quatre iours avant que le Sultan y fut arrivé de sa Ville capitale. On n'a gueres veu d'esprit plus doux ny plus agreable que celui de la Georgienne. La premiere fois qu'elle parût devant le Prince il estoit avec la Candiotte. Apres qu'elle se fut jettée aux

pieds du Sultan avec cette posture
 d'adoration que gardent religieu-
 sement tous les Turcs à la veuë
 de leur Monarque, elle se défit de
 la timidité qui faisoit toutes les au-
 tres, & prenant un air familier,
 mais respectueux, elle attacha
 fixement les yeux sur luy, & en
 suite elle regarda la Candiotte.
 Seigneur, dit-elle au Sultan d'une
 maniere agreable, je ne haïrois
 pas une brune comme celle-là; &
 si vous m'en croyez, vous n'ai-
 merez jamais de blonde que moy,
 ny de brune qu'elle. Cette naï-
 veté, & son air insinuant plurent
 au Sultan qui se mit à sourire.
 Mais bien que dans ce compli-
 ment elle eût dit une douceur à la
 Candiotte, celle-cy ne luy en fçeut
 pas meilleur gré; Au contraire,
 elle commença à la craindre, & à
 la haïr. La Georgienne ne prît pas
 garde à des œillades fières & me-

naçantes que sa Rivale luy jettta,
& demeura dans son enjoûment.
Cependant elle ne s'empressa
point à revoir le Sultan, & on
eust dit mesme qu'elle se croyoit
au nombre des Filles inutiles. Son
humeur folâtre & enjoüée brilloit
toûjours parmy les Filles de son
Oda, & elle s'accommodoit sans
chagrin à l'austere conduite qu'on
fait tenir aux nouvelles venuës.
Vous avez peut-estre oui dire que
la coûtume des Odaliques qui
sont choisies pour donner une
nuit favorable au Sultan, est
d'entrer par les pieds du lit quand
elles se couchent, comme un pro-
fond témoignage de leur respect.
La Georgienne s'abandonnant à
son humeur enjoüée, se mettoit
au lit de cette maniere, pour di-
vertir ses Compagnes. Voicy mon
apprentissage, leur disoit-elle en
riant, & ie repasse ma leçon de
Sultane

Sultane pour un iour à venir; mais i'ay bien peur que ma science me demeure inutile. Cela fut redit au Sultan qui y prit plaisir, & qui la fit venir manger en particulier avec luy. L'*Assaki* en eut une douleur extraordinaire. Le Sultan fut plus d'un mois à ne parler d'autre chose que des charmes qu'il trouvoit dans les yeux de la Georgienne: Mais ses beaux yeux ne furent pas le seul obiet de ses loüanges. Vn iour comme il se separoit d'elle, il luy échappa dans son transport amoureux, de luy dire en la presence de l'*Assaki*, qu'il ne voyoit point de blancheur pareille à celle de son col. Il fut si long-temps à publier que la blancheur de la neige & celle de l'yvoire n'avoient rien qui luy fust comparable, que le dépit faifissant la Candiotte, elle se fit un obiet de haine, de ce qui estoit

O

l'objet des loüanges du Sultan.
Qu'il se iette donc à son col, di-
soit cette ialouse, ie m'y ietteray
aussi. Deslors elle fit preparer des
cordons de foye, & des nœuds
funestes pour se défaire de sa Ri-
vale, & ne songea plus au secours
du poison. L'heureux Empereur
me méprise, s'écrioit cette jalou-
se, le Roy supreme, & l'orne-
ment du Monde me veut oublier.
Il s'éloigne de la iustice du Sei-
gneur des Prophetes, en faveur
d'une nouvelle Odalique; Il ver-
ra dans peu si les traces du nœud
fatal laisseront sur le col de cette
malheureuse la blancheur de la
neige & celle de l'yvoire qu'il
nous a tant vantées. Les plaintes
& les menaces de la Candiotte
furent pourtant secrettes, & ne
vinrent point aux oreilles de la
Validé, qui protegeoit la Geor-
gienne, & qui fut alors tres-mal

fervie de ses espions.

Cependant la Georgienne estoit naturellement bonne, & n'avoit pas un esprit du caractere dont la Validé la fouhaittoit, tumultueux, entreprenant, & propre aux cabales. Instruite des maximes generales du Serrail, elle bor-noit son ambition à partager les caresses du Sultan avec les autres Favorites, & s'estimoit assez heureuse de pouvoir estre *Bask Assaki*, c'est à dire, la deuxiesme Maistresse, sans entreprendre sur les droits de l'*Hunkiar Assaki*, dont elle voyoit clairement la presceance fondée sur le titre de Mere du ieune Prince. Mais la ialouse Candiotte qui la craignoit, reiettoit bien loin sa déference, & de toutes les Odaliques c'estoit la seule qu'elle ne vouloit point associer à sa felicité. Le Sultan croyoit un iour réiouir bien l'*Assaki*, en luy

disant qu'il leur abandonnoit son cœur à elles deux. Et c'est là mon desespoir, s'écria l'*Assaki* avec impetuosité, le souverain Empereur s'imagine me flatter par là, & c'est par là qu'il me tuë. Sa nouvelle Amante ne me laisseroit véritablement que de fort beaux restes, mais ie m'en veux passer: C'est manquer au respect que ie dois au Roy des Rois, mais l'amour ne garde point de mesures; & si ce partage est le goust du Monarque des Musulmans, il vaut autant qu'il me fasse égorger. Cela fut redit à la Georgienne, qui surprise de la nouvelle tyrannie que sa Rivale vouloit exercer sur le cœur du Prince, sortit tout à coup de sa moderation; peut-estre fut-ce la première fois de sa vie qu'elle s'emporta. Prophete, l'Envoyé du Ciel, s'écria-t'elle, invoquant Mahomet, Flambeau qui éclaire

à la conduite des Fidelles , fais-
 moy raison de l'*Hunkiar Assaki* ;
 Que la benediction & le salut de
 Dieu soient sur moy , & que le
 Monarque Dispensateur des gra-
 ces du Serrail aneantisse les fol-
 les pensées de ma Rivale. Elle,
 qui n'a point d'autre avantage
 sur moy que d'estre plus ancien-
 ne en esclavage , merite-t'elle de
 posseder toute seule le cœur du
 souverain Empereur ? Pourquoy
 veut-elle renverser les loix de la
 sublime Porte ? Elle demande des
 impossibilitez , & cherche à estre
 trompée. Le Sultan a-t'il accou-
 tumé de se donner tout entier
 comme font les Giaours ? Pour
 moy , i'ay plus de soin de la gloi-
 re du Roy des Rois , & ne trou-
 ve pas à redire aux usages de
 l'auguste Serrail , plus brillant que
 les Etoiles du Ciel. Quand l'He-
 ritier des Prophetes , & le Monar-

que des Monarques aura bien promené son cœur & ses affections de costé & d'autre, il y aura plus de gloire pour l'Odalique qui sera capable de l'arrester, & il faut laisser cette esperance au merite, & non pas à la tyrannie. Que le Seigneur de l'Alcoran nous conserve, & qu'il me laisse goustier ma ioye. L'ignorerois le plaisir d'estre preferée, si le supreme Sultan ne s'estoit iamais attaché qu'à moy, & ie ne triompheray iamais plus agreablement de ma Rivale, que quand ie verray qu'elle l'appellera inconstant. Si elle estoit sage, me devroit-elle donner cette ioye?

On ne manqua pas de venir rendre compte de ce transport à l'*Assaki*, qui se confirma dans le dessein de faire perir la Georgienne. Vne nouvelle conioncture luy fournit à propos des ministres de sa vengeance, que sans cela elle

n'auroit pas trouvez facilement, & tout le monde remarqua cette circonstance. Le hazard voulut qu'on fit entrer dans ce temps-de deux nouveaux *Diltfis* dans le Serrail, pour remplir la place de deux autres qui estoient morts. Les *Diltfis* sont des muets dont on a fait des Eunuques, & qui accompagnent ordinairement le Sultan, quand il est dans l'Appartement secret des Odaliques. Lors que la colere ou la iustice du Prince a resolu d'y faire perir quelqu'un, ils sont les *Gellaks*, c'est à dire, les Bourreaux, qui employent les cordeaux du supplice pour executer ses ordres; car les Turcs ne répandent gueres le sang des Musulmans, que pour des crimes tres-énormes; & s'ils font couper la teste à quelque criminel, c'est apres qu'il a esté estranglé.

L'*Assaki* pour tirer de hauteur le service qu'elle pretendoit de ces nouveaux *Diltfis*, voulut qu'ils la distinguassent du reste du Serrail, par la magnificence & le credit où elle affecta de paroistre à leurs yeux, & par le soin qu'elle prit de les faire témoins des visites que le Sultan luy rendoit, & d'empescher qu'ils ne visissent celles qu'il rendoit à la Georgienne. Ebloüis de ce faste, & persuadez de son autorité, ils se disposerent à luy obeir sur l'exemple de tous les autres. Elle resolut de les déchaîner sur la malheureuse Georgienne, & prit le temps que le Prince devoit demeurer sept ou huit iours à la chasse. La veille de ce depart, l'*Assaki* feignit de se trouver mal, & garda le lit, de peur qu'on ne vit sur son visage les transports de sa fureur, & de la barbarie

barbarie qu'elle meditoit. Le Sultan, apres luy avoir fait visite, soupa en particulier avec la Georgienne. Que ne vous levez-vous, dit-on à l'*Affaki*? Vostre presence rompra ce dernier Teste à teste, & quand on ne déroberoit qu'un seul moment de plaisir à une Rivale, c'est toujours une grande consolation pour une Amante. Je ne veux pas faire un si grand plaisir au Sultan, repliqua-t'elle en colere, au contraire, ie pretens que les douceurs de ce dernier entretien demeurent dans sa pensée, pour luy déchirer le coeur à l'avenir, & qu'il juge de ce qu'il aura perdu par les plaisirs qu'il va gouter. Ce souvenir luy fera un bourreau éternel; & je n'emploieray que luy-mesme à me vanger de luy. Mais de ce costé-là, elle ne fut pas trop satisfaite. La dernière visite du Prince n'eut gue-

P

res de douceurs. Il prit une mélancolie à la Georgienne, qui luy arracha des soupirs pendant tout le soupé. Elle s'en fâchoit contre elle-mesme, & n'en pouvoit rendre de bonne raison. Le Prince l'imputoit au chagrin de le voir partir. Il luy jura que pour l'amour d'elle, il abregeroit de trois iours sa partie de Chasse; mais aussi il luy protesta que s'il apprenoit qu'elle fut toujours dans cette langueur, il ne reviendrait d'un mois. Il échappa des larmes à la Georgienne. Le Prince en l'embrassant; Voulez-vous estre malade, luy dit-il, & que cela fasse mourir de joye vostre Rivale?

Le lendemain matin, comme le Sultan voulut partir, l'*Assaki* vint à considerer qu'il pourroit peut-estre bien emmener la Georgienne à la Chasse. Cette crainte

la tira du lit. Elle vint trouver le Sultan qui luy avoit déjà dit adieu, & ne le quitta point qu'elle ne l'eut veu partir. Elle ne luy dissimula pas les raisons d'un soin si extraordinaire, & de la peine qu'elle se donnoit. Je ne pretens pas, luy dit-elle, qu'une autre soit plus heureuse que moy. Je demeure bien icy : pourquoy ma Rivale suivroit-elle le Puissant Empereur des Mussulmans? Elle fit ces plaintes sans éclat, & avec une tranquillité contrefaite, pour ne point donner de soupçon au Sultan, qui luy dit qu'à son retour il les vouloit reconcilier. Cependant il luy ordonna de vivre en paix. Elle contraignit donc sa colere en le quittant, & vint se remettre au lit ; mais quelque temps apres, elle envoya dire à la Georgienne qu'elle se trouvoit fort mal, & qu'elle la prioit de

la venir voir. Le compliment surprit la Georgienne, parce que depuis quelques iours ces deux Rivaux ne gardoient presque plus les mesures de la bienveillance l'une avec l'autre. Jusques-là que par fierté la Candiotte ne la saluoit plus, ou du moins elle accompagnoit sa civilité de quelque œillade méprisante. Vne fille esclave, qui avoit la confiance de la Georgienne, luy conseilla de n'y point aller. Mais celle-cy ne pouvant se figurer que l'*Assaki* fut capable d'une violence barbare, se rendit à l'appartement de cette feinte malade; toutesfois pour appaiser les allarmes de sa confidente, elle luy permit d'aller querir le *Kestav Agasi*, & de l'amener chez la Candiotte, afin que sa présence assurest leur entreveuë. En suite, accompagnée d'une autre fille, elle passa dans l'une des

chambres de sa Rivale où d'abord on la vint enfermer. Cela luy parut de mauvais augure ; mais elle rappella toute sa fermeté , & tâcha de rassurer sa jeune Esclave qui se crût morte. Pendant ces affreuses pensées, elles entendirent à la porte trois especes de hurlemens qui luy firent connoistre que c'estoit les Müets , qui pour tout usage de la voix , n'ont que ce glapissement clair & argentin qu'ils arrachent du gozier. Apres ces cris effroyables , ils parurent avec des cordons de soye à la main, marques funestes d'une mort infaillible. La Georgienne vit bien qu'elle estoit perduë , & l'Esclave s'estant écriée ; Taisez-vous, luy dit sa Maistresse d'un visage égal ; ce n'est pas icy une si grande affaire, il n'est question que de mourir. Alors regardant encore d'un œil tranquile un des Eunuques de

l'*Assaki*, qui accompagnoit les Müets, & qui estoit prest à la faire si elle eut fait quelque resistance. Ne craignez rien, luy dit-elle, moy-mesme je n'ay point de peur. Dites au Sultan que ie luy confesse mon dernier soupir, & que pour l'amour de luy ie souhaite que les enfans qu'il a de ma Rivale, n'ayent pas une destinée comme la mienne, & comme celle de leur Ayeul. Puis ayant obtenu un moment pour recommander son ame au Prophete, elle s'abandonna au nœud fatal, & quitta la vie avec autant de courage que les autres en témoignent pour la conserver. La cruelle Candiotte ayant sceu que le coup estoit fait; Excuse, Prophete, s'écria-t'elle, excuse les transports que l'amour m'a causez. Justifie ma jalousie devant l'Eternel: Songe que ie n'ay point d'autre moyen pour affermer la vie de

mon fils , & que si ie n'eusse fait perir cette insolente , l'Empire auroit esté déchiré de Guerres civiles. Là dessus elle envoya elle-mesme advertir le Sultan de ce qui s'estoit passé ; & apres luy avoir bien noircy la conduite de la Georgienne , qu'elle accusa de deux ou trois attentats sur la vie du jeune Prince , & mesme d'une intelligēce secrete avec Soliman, un des freres du Sultan, elle luy fit dire pour conclusion, que si son ressentiment ne vouloit pas recevoir ses raisons , elle estoit preste à tendre le col au mesme cordeau qui avoit fait perir sa Rivale.

Le Sultan n'a i jamais témoigné tant de douleur ny de colere qu'à lors qu'il apprit cette nouvelle. Tous les Grands de la Porte essayèrent de l'appaiser. Le Caimacan , & Koulogli Moufaip s'y employèrent particulièrement , & la

Validé mesme y travailla, dissimulant son indignation, & le prejudice que cette violence faisoit à son Authorité. Mais ce ne fut pas tout cela qui guerit le Prince; Ce fut le Genie feroce de la Nation; & le coup auroit esté mortel dans un autre cœur que celuy d'un Turc. Au bout de quinze iours, luy & l'Assaki furent les meilleurs amis du monde.





LACEDEMONE

A N C I E N N E

ET NOUVELLE.

LIVRE SECOND.

P A R M Y les Voyageurs qui estoient chez Gadiffa Aphendina , j'en vis un qui avoit esté employé à lever le tribut des enfans Chrétiens de la Zaconie. Les Turcs appellent ceux qui exercent cette commission *Dek chirma Agasi*. Il nous dit que quantité de malheureuses Meres , sensiblement affli-

gées de la perte irreparable qu'elles avoient faite , estoient venu chercher la consolation de luy en demander des nouvelles¹, particulièrement les femmes Chrestiennes de Misitra. Mais ce fut un soin inutile , ces Enfans passent par des mains differentes , & sont distribuez d'un costé & d'autre pour une nouvelle discipline.

Il n'y a point de Pays dans la Grece où les peres & les meres ayent plus d'horreur pour cette violence, qu'à Misitra. La tendresse n'y est peut-estre pas plus forte qu'ailleurs, mais le courage & le zele y sont plus grands. C'est peu de chose que de cacher & de détourner les enfans dans ces occasions; c'est peu mesme que de les estropier afin qu'on les rebute. Il s'est trouvé des Meres qui par une pieuse barbarie les ont poignardez entre les mains des Commis-

saïres Turcs, & qui se sont tuées sur le corps palpitant de leurs Fils. La ferveur des Calogers & des Papas, donne à ces grandes actions le nom d'un glorieux Martyre. Ils considerent que l'Eglise a mis des Vierges au nombre des Saintes, pour avoir prevenu par une mort illustre une prostitution violente, où la chasteté n'avoit pourtant point receu d'atteinte: Ils soustien-
nent que le merite est sans compa-
raison bien plus grand d'empes-
cher que le sacré caractere de Chré-
tien ne soit veritablement prosti-
tué aux abominations de l'Alco-
ran, & qu'on ne peut verser son
sang pour une meilleure cause.

Les Turcs pour surmonter une
partie des obstacles qu'ils rencon-
trent à lever ce tribut dans la Za-
conie, se sont avisez d'une ruse.
Les enfans mâles, qui dans les
autres Provinces de la Grece, ne

commencent à payer les impôts ordinaires qu'à l'âge d'onze ans, les payent dans la Zaconie dès le iour de la naissance, afin que la pauvreté & l'oppression des parens leur diminuë le regret de se les voir arracher du sein. Pour flatter & endormir la douleur de ces déplorables enfans, le Commissaire Turc leur fait present de dix piastras à chacun. Vne de ces malheureuses Meres, qui estoit fort pauvre, m'a raconté que son fils luy avoit envoyé ses dix piastras; mais bien qu'elle fust reduite à la derniere indigence, elle les employa en aumônes, & à faire prier Dieu pour luy.

Le *Dek Chirma Agasi*, ou Officier Turc que ie vis chez Gadissa Aphendina, n'avoit pas fait sa commission avec une grande rigueur. Il en avoit laissé soustraire quelques-uns, & relâché luy-mes-

me quelques autres, pour peu de pretexte que l'adresse & la pieté des parens luy en eussentourny. Comme ie vous ay dit, la précaution la plus commune est de faire venir quelque infirmité au corps de l'enfant, & de montrer qu'il est incapable de servir aux fonctions où le Sultan les destine.

Ce tribut n'a pas esté levé à Misitra depuis l'année 1666. C'est cette miserable servitude qui met une estrange difference entre la condition des anciens Spartiates & des modernes. Autrefois les plus honnestes gens des autres Villes de la Grece faisoient élever leurs enfans à Lacedemone, pour y prendre les impressions d'une exacte vertu. Deux celebres Atheniens, Xenophon & Phocion le pratiquerent de la sorte. Lors que Pirrhus, à la suscitation du Spartiate Cleonime, mena son armée:

contre les Lacedemoniens, il fit entendre à leurs Deputez, que sa pensée estoit d'envoyer ses enfans à Lacedemone, pour estre élevez sous leur discipline.

Bien plus, comme les veritables dispositions à la Morale de Lycurgue se trouvoient dans la vigueur du corps, & dans l'endurcissement à la peine, on envoyoit querir des Nourrices à Sparte, parce qu'elles excelloient dans ces premiers soins de la vie, & que mesme elles avoient une maniere d'emmailoter les enfans, propre à leur rendre la taille plus dégagée. Ce fut ainsi qu'Amicla vint de Lacedemone à Athenes pour allaiter Alcibiade.

Aujourd'huy les Chrestiens de cette déplorable Ville sont contrains d'envoyer leurs enfans ailleurs; Et Constantinople, qui sous le nom de Bizance a esté une des

conquestes de leurs ayeux, & le champ fameux de leurs victoires, est presentement un témoin de l'esclavage de leurs descendans, & la source d'où viennent leurs malheurs.

Si vous en exceptez le déplorable changement de Religion qui suit ce changement de sejour, vous trouverez quelque rapport dans l'austere education de la jeunesse de ces temps opposez. Les Spartiates pour éprouver en naissant le temperamment de leurs enfans, avoient accoûtuméz de les laver dans du vin, parce qu'à leur opinion, cette liqueur avoit la propriété d'augmenter la force de la bonne constitution, ou d'accabler tout d'un coup la langueur de la mauvaise, & qu'elle agissoit en particulier sur ceux qui estoient menacez du haut mal. Ceux qui sortoient heureusement de cette

épreuve, avoient leur portion des Terres que la République assignoit pour leur subsistance, & entroient dans le droit de Bourgeoisie. Les infirmes estoient exposez à l'abandon; & pour rendre raison de cette inhumanité, ils disoient qu'un Lacedemonien ne naissoit jamais ni pour soy-mesme, ni pour son pere, mais seulement pour la République, dont ils vouloient que la gloire & l'interest fussent toujours preferez aux devoirs du sang. Athenée assure que de dix iours en dix iours, les Enfans passaient en revue tous nuds devant les Ephores, pour examiner si leur santé & leur vigueur pouvoit rendre à la République le service qu'elle en attendoit.

Auiourd'huy les Enfans du Tribut sont encore pris entre les mieux faits, & mesme ils ne sont pas si-tost arrivez à Constantinople,

ple , que le *Kapi-agasi* , Chef des Eunuques blancs, en fait une seconde revue , pour prendre l'élite des plus vigoureux. Ceux qu'il trouve dignes de son choix sont appellez *Ichoglans* , & reservez pour servir dans le Serrail, où l'on les élève avec une austerité incroyable , à tous momens en butte aux coups de canne , s'ils n'apprennent avec soin la Religion, la langue & les exercices des Turcs: C'est delà qu'on tire avec le temps les principaux Officiers de l'Empire. Mais les enfans que le *Kapi-agasi* rebute ne sont employez qu'à des offices abjets , sur tout aux Jardinages. Ils s'appellent *Agemoglans*.

On accuse les *Ichoglans* de brûler l'un pour l'autre d'une amour abominable, & sur cette mauvaise opinion le *Kapi-agasi* les fait coucher dans des *Odas* faites en forme de galeries, chacun dans un

Q

lit particulier, séparé des autres par des cloisons de planches qui ostent la liberté de la vue. Il y a toute la nuit dans ces Odas quantité de lampes allumées, & l'on poste dix ou douze Euniques dans des Tribunes ou galeries hautes pour faire sentinelle, & voir s'il ne se passe rien contre la pudeur. Mais comme on y garde rigoureusement le silence, s'il arrive que quelque Ichoglan soit pressé de se lever pour des necessitez secretes, il touffe trois ou quatre fois, tournant la teste vers la Tribune. Alors deux ou trois Euniques viennent vers l'endroit où l'on a touffé, & touffent aussi. Par ce moyen, ayant discerné l'Ichoglan qui a fait le signal, ils l'accompagnent où il veut aller, & usent de toutes les précautions imaginables, pour empêcher les entreveuës criminelles.

Je ne sçaurois m'imaginer que les enfans de Misitra, qui pour leur malheur sont releguez parmy les Ichoglans, soient capables de ces abominations. De tous les Peuples de la Grece, les Zacconiens sont ceux qui en sont le moins accusez. Les cruelles apprehensions de ce fâcheux tribut n'empeschent pas les peres d'élever sagement leurs enfans. Ils se soumettent pieusement à l'ordre de la Providence, & ne laissent pas de leur donner les semences du Christianisme, quoy qu'ils ne soient pas assurez d'en recueillir le fruit. Que si malgré ces soins, & contre le loüable genie de la Nation, il s'en trouve qui soient noircis de ce crime, il le faut imputer aux corruptions du Serrail, & croire que ce sont les suites & le chastiment de l'Apostasie.

Mais que direz-vous des manieres du vieux temps? Chaque La-

Q ij

cedemonien avoit une liaison pu-
dique & une amour innocente
pour un enfant de Sparte. C'estoit
un commerce d'esprit, d'où l'on
bannissoit jusqu'à l'ombre du cri-
me, & une émulation reciproque
entre l'amant & la personne aimée,
telle que le divin Platon l'a defi-
nie en plusieurs endroits. L'amant
avoit un soin continuel d'inspirer
des sentimens de gloire à l'obiet de
ses affections. Xenophon compa-
roit l'ardeur & la modestie de cette
amour mutuelle des Lacedemo-
niens aux enchainemens du cœur
qui sont entre le pere & les enfans.
Mais ne trouvez-vous pas que Ma-
xime de Tyr ait bien rencontré,
quand il a dit, *Amat vir Sparta-
nus adolescentem, sed amat tan-
tùm ut pulchram statuam.* Il est
vray, dit-il, que chaque Spar-
tiate aime un enfant, mais il
l'aime avec la mesme innocence

qu'on aime une belle statuë.

Malheur à l'Amant qui n'eust pas donné un bon exemple à l'enfant qu'il aimoit, & qui ne l'eust pas corrigé des fautes qu'il luy voyoit faire. Voicy ce qu'Ælian en a dit : *Il y a une Loy dans Lacedemone , qui porte que si un enfant vient à faillir, on le pardonne à l'imprudence & à la foiblesse de l'âge ; mais la punition tombe sur son amant , qui est obligé d'estre le surveillant & le garant de l'Enfant qu'il cherit.* Aussi Plutarque rapporte que dans les combats à outrance que ces Enfans faisoient dans le Platanistas, il y en eust un qui laissa échapper une plainte lâche & indigne d'un Lacedemonien. Ce qui fut cause qu'on s'en prit à son Amant , qui fut condamné à l'amande. Mais Ælian dit bien davantage ; Si quelque amant concevoit des desirs criminels pour

Q iij.

l'objet de ses affections, il n'y avoit point de seureté pour luy à Sparte, & il ne se pouvoit sauver d'une mort infame, que par une fuite honteuse.

N'écoutons point ce qu'Hesychius & Suidas ont dit contre la pureté de cet amour. Le mot de *Laconizin*, doit estre pris comme l'ont pris Demosthene & Athenée, qui l'expliquent de l'imitation des habits, & des mœurs des Lacedemoniens.

Chaque pere de famille avoit droit de chastier les enfans d'autrui comme les siens propres, & s'il le negligeoit on tournoit encore contre luy la peine que les auteurs du mal avoient meritée. Tout cela, pour les tenir dans une vigilance perpetuelle, & faire souvenir les enfans qu'ils appartenoient à la Republique. Ils se soumettoient eux-mesmes à la censure de tous

les Vieillards de la Ville, & iamais ils ne rencontroient un homme d'âge dans les ruës, qu'incontinent ils ne s'arrestassent par respect jusqu'à ce qu'il fut passé; & s'ils estoient assis, ils se levoient à son abord. C'est ce qui faisoit dire aux autres Grecs, que si la vieillese avoit quelque chose d'agrea-ble, ce n'estoit que dans la ville de Lacedemone.

Quelle admirable Discipline! chaque Enfant de Lacedemone estoit proprement un Eleve de la vertu; Et il ne faut pas s'estonner s'ils sont devenus de si excellens Hommes.

On les chastioit dans le bas âge quand on les avoit surpris dans l'oisiveté, qui estoit un crime pour les jeunes gens, & une marque d'honneur pour les Hommes: car elle servoit à discerner les Lacedemoniens de leurs Esclaves.

Avant que de goustier les douceurs de l'oïfiveté, il falloit s'estre continuellement exercé à la Lutte, à la Course, au Saut, aux Combats à outrance, aux Evolutions militaires, à la Chasse, à la Danse, & quelquefois au petit Brigandage. Le chastiment qu'on leur faisoit souffrir estoit singulier. On mordoit le doigt à celuy qui avoit failly. Hesychius vous dira les noms differens qu'on leur donnoit selon l'ordre de l'âge, & des exercices.

Aujourd'huy le nom des enfans de Misitra, n'est remarquable que par une delicateffe qui a du rapport avec nos manieres de France. Quand les Grecs flattent leurs enfans, ils mettent dans leurs noms une mignardise, & un radoucissement affecté. Ils ont la particule *Kis*, qui leur sert de *Diminutif*. De sorte que quand il faut

faut careffer le petit Demetrios, ou le petit Stamatios, ils prononcent mignardement Demetrikis, & Stamatikis, & ainsi des autres. Nous avons en France de ces flatteuses diminutions dans le nom de nos enfans.

Le Mercredy matin 29. May, les voyageurs de Lariffa prirent congé de Gadiffa Aphendina, & sur le soir elle se trouva obligée à faire un petit voyage vers le Korion de Magula, qui n'est qu'à cinq quarts de lieuës de Misitra. Vn Eunuque noir la vint advertir qu'une parente qu'elle avoit auprès de ce Korion, estoit malade à l'extremité, & luy demandoit la consolation de la voir avant que de mourir.

Le Jeudy dès le grand matin, Gadiffa monta à cheval suivie de cinq ou six Esclaves, & prit la route de Magula. Je me meslay

R

parmy son train , & pris la mesme route , puisque c'estoit celle de Mifitra. Je trouvay le pays remply de maisons de campagne, & il y en a tant de disperſées par cy par là , qu'il ne faut pas s'étonner si on y voit peu de Korions, ou de Bourgades. Autrefois il n'en estoit pas de mesme , ils assembloient leurs habitations en un corps de Ville , d'où vient que pendant la splendeur du pays on contoit jusqu'au nombre de cent Villes dans la Laconie , ce qui luy fit donner le nom d'*Hecatompolis*, & quand les Geographes en décrivoient quelqu'une , ils disoient presque toujors *Vna ex centum*. Strabon dit que chacune avoit accoustumé d'immoler un Bœuf pour le salut commun du pays , d'où vient l'institution du celebre sacrifice de cent victimes appellé *Hecatombe* , autrefois tant vanté par

Homere. Du temps de Strabon qui vivoit sous l'Empire de Tibere, vers le commencement de l'Époque Chrestienne, ce nombre de cent Villes estoit reduit à trente Bourgades, dont l'Empereur Auguste en avoit affranchy dix-huit, qui en consideration de leur bienfaicteur, furent surnommées les Villes des *Eleuthero-Laconiens*. Aujourd'huy la Province ressemble à ce qu'elle estoit dans les vieux siècles, lors que les Doriens qui s'y établirent l'appellerent *Tetrapolis*; parce qu'il n'y avoit que quatre villes.

Les murailles des maisons de campagne, les hayes, & les fosses qui forment les enceintes des heritages de chaque particulier, & qui les forment bien différentes les unes des autres, montrent bien aujourd'huy le renversement d'une des plus celebres Loix de

Lycurgue ; & par où ie passay ie vis trois ou quatre Monasteres de Saint Basile , qui joiïissent d'un quart du pays. Ainsi les possessions des particuliers n'y sont plus d'une égale étenduë, telles que les déterminâ ce Legislatteur, lors que pour fixer une veritable Republique, il obligea les Lacedemoniens à mettre en commun toutes les terres du Pays , & puis les divisa en trente-neuf mille portions égales , qu'il leur disttibuâ comme à des freres qui feroient leurs partages.

Il semble que dans ce partage ils faisoient fraude à la Loy , & qu'ils s'attachoient à l'égalité du terrain , au lieu de s'attacher à celle de la fertilité. Du moins Isocrate leur a reproché qu'ils avoient distribué aux pauvres gens les plus méchantes terres du pays ; mais c'est un Athenien qui

parle, & qui se laissant entraîner à la hayne irreconciliable des deux Nations, se plaist à noircir la conduite des Lacedemoniens.

Les Voyageurs ne voyent presque autre chose que bestes noires, & bestes fauves dans ce pays autrefois si fameux pour la Chasse. Ces dernières y sont si communes que les Chasseurs ne se mettent gueres en peine d'en maintenir la race. Ils donnent aux chiens la Biche aussi-tost que le Cerf. Les Grecs s'attachent aux Sangliers que les Turcs negligent, parce qu'ils n'en mangent point. Ce n'est pas qu'il ny ait aussi quelques Grecs qui s'en abstiennent par superstition, ou pour faire les complaisans envers les Mahometans. Il faut que les Chrestiens aient permission de chasser de l'Aga, ou du Mula de Misitra.

Quand les Chrestiens courent

R iij

la beste fauve ; c'est sans aucun choix, sans ruse, & sans plaisir. Ils s'attachent à la premiere qui est à la portée de fusil, & la tuënt. A vous dire la verité, ils se foucient peu de deshonorer la memoire des celebres Heros de leur pays, Castor & Pollux, dont l'un fut le premier des humains qui monta à cheval pour courre le Cerf, & l'autre le premier qui se soit étudié à dresser des Chiens de Chasse.

Tous les Turcs ne sont pas si grossiers. Quelques-uns chassent dans les formes, & sont curieux de dresser les chiens du pays qui ont toujours passé pour excellens, & qui ne se sont point démentis. Vous ne rencontrez point de Turcs à la campagne, qui ne soient suivis de deux ou trois de ces chiens. Les noirs, *quatroüilles* de blanc, y sont admirables, mais ils en ont de fauves qui valent

bien autant ; sages , quoy que tres-ardans ; le nez fin , la menée belle. Il les faudroit voir dès qu'on les a découplez sur les voyes , & admirer comment ils les démeflent , & comment ils s'y attachent fans iamais couper ny prendre les devants. Ce n'est pas assez que de garder & de maintenir le change ; tous pays leur font bons , pays fourrez , pays clairs , & pour battre les eaux , ils font incomparables. Ils ne se rebuttent point de celles du Vasilipotamos , quoy qu'elles ne foyent gueres moins froides en Esté que celles de nos Rivieres en Hyver.

Je pense que vous vous étonnez de m'entendre louer si fort les chiens de Zaconie. Je vous advertis que le *Zeyman-Bacchi*, ou grand Veneur du Sultan , en tire tous les ans un grand nombre pour les plaisirs du Prince. Ce n'est pas

R. iiij

seulement dans la Terre ferme de la Grece qu'ils sont recherchez; mais encore dans les Isles de l'Archipel, où l'on ne trouve pas un Grec considerable qui n'ait un chien de Zaconie; Ils les appellent *Laconici*. Ceux qui restent dans le pays pour garder les Troupeaux, quoy qu'ils ne foyent que le rebut de ce qui en a esté enlevé, meritent bien encor qu'on die aux Bergers qui s'en servent; ce que Virgile a dit dans ses Georgiques.

*Veloces Sparta catulos, acremque
Molossus*

Pasce sero pingui.

Mais Horace a distingué les bons par leur Pelage.

*Nam qualis aut Molossus, aut fut-
vus Lacon,*

Amica vis Pastoribus.

Voicy le portrait qu'en a fait Seque le Tragique, au commencement de l'Hipolyte.

*At Spartanos (genus est audax,
 Avidumque fera) nodo cantus
 Propiore liga. Veniet tempus,
 Cùm latratu cava saxa sonent:
 Nunc demissi nare sagaci
 Capient auras, lustraque pressò
 Querant rostro; &c.*

Cette description est si belle, qu'elle merite bien d'estre renduë en François. Mais comme les chiens Lacedemoniens sont ardens, & qu'ils ne font gueres durer la Beste, prenez garde à les tenir bien couplez, & fermes sur le trait. Dans peu, on connoitra au resonnement des rochers qu'ils ont la menée belle, & sçavent bien chasser de gueule. Qu'à present ils s'attachent bien à la Voye, pour prendre le vent de la Beste, & que d'un nés fin ils la questent dans les cavernes.

Je laisse quantité d'autres Poëtes Latins qui ont vanté les chiens de Lacedemone.

Si vous apprehendez les Auteurs Grecs, vous devriez trembler : car il y en auroit une infinité à citer sur cette matiere. Il ne faut que voir le Traitté que Xenophon a fait de la Chasse ; il ne faut que lire differents endroits de l'Histoire des Animaux d'Aristote, ou bien la Traduction de Pline, qui sur cette matiere suit Aristote pas à pas.

Mais les Lyces estoient preferables aux masses, & le sont encore. Aristote n'a garde de l'oublier, non plus que Julius Pollux: Et Sophocle le sçavoit plustost qu'eux : car voulant vanter une Lyce de Lacedemone, dans le commencement de la Tragedie d'Ajax, il la furnomme *Eurin*, comme s'il vouloit dire : *Bonis naribus pradita*, & signifier qu'elle avoit le nez fin.

Platon ne s'en éloigne gueres.

Voicy ce qu'il en dit parlant de Parmenides. *On diroit que vous tenez quelque chose des Chiennes de Lacedemone, tant vous estes prompt à fureter, & à trouver ce qu'on a déjà dit.* Je laisse beaucoup d'autres Autheurs qui ont publié les bonnes qualitez de ces chiens.

Les anciens Spartiates avoient tant d'amour pour les bōnes Meutes, qu'ils apprivoiserent des Renards, & leur firent couvrir des Lyces, s'estant imaginez que pour la vitesse & la ruse, rien ne seroit cōparable aux chiens de cette race. Ils les appellerent *Alopecides*. Ils furent aussi curieux d'en avoir de l'accouplement d'une de leurs Lyces avec un Chien de Molossie; c'est un pays qui est compris sous l'Albanie d'aujourd'huy. Mais ils y furent trompez, les chiens purement de la race du pays estoient infiniment meilleurs.

Je m'informay des proprietéz
 fingulieres , qu'Aristote attribuë
 aux chiennes de Laconie. Il dit
 qu'elles mettent huit mois d'in-
 tervale d'une portée à l'autre ; sur-
 quoy Pline qui l'a copié , dit aussi
 que par tout ailleurs l'intervale
 n'est que de six mois. En quoy il
 s'abuse , car ie sçay qu'il y a en
 France des *Lyces ouvertes* , qui
 font des chiens trois fois l'année.
 Aristote dit encore qu'elles por-
 tent environ soixante iours , plus
 ou moins d'un iour ou deux ; que
 le lait leur vient treize iours apres
 l'accouplement , mais qu'aux au-
 tres chiennes , c'est avant que faire
 leurs chiens , seulement quatre ,
 cinq , ou sept iours. Enfin ce Phi-
 losophe assure , que le nombre des
 petits qu'elles portent par tout
 ailleurs , est de douze , de cinq ,
 de quatre , & quelquefois d'un
 seul. Mais que dans la Laconie il

est ordinairement de huit. Il y eut des Turcs qui me protefterent qu'il y en avoit encore de semblables du costé de la Vatica , & proche de l'Arcadie. La Vatica est aupres du Cap San-Angelo. Mais enfin le mélange continuel des chiens de la veritable race avec ceux des especes étrangères, a fait dégenerer ceux que ie vis ; ce qui me fait croire que les qualitez dont parle Aristote estoient également attachées à la temperature du pays , & à l'espece de l'Animal.

Ie ne croy pas que vous soyez dans l'erreur de ceux qui tiennent que les Turcs haïssent les chiens ; Au contraire , ces Animaux servent de matiere à exercer la charité Musulmane ; & les Turcs malades qui font leur testament, laissent souvent des sommes considerables pour alimenter des

chiens. Quand les Dames Mahometanes en peuvent avoir de beaux, elles n'en font pas moins entestées que nos femmes, & il y en a de fort petits qu'on leur apporte de Malthe & de Pologne, qu'elles caressent incessamment, & qu'elles achettent bien cher. Il est vray que les hommes n'aiment pas à les flatter ; mais pour cela ils ne les haïssent point, & ne souffrent pas qu'on les maltraite.

Peut-estre ferez-vous bien aise que là dessus je vous raconte un petit événement qui s'est passé depuis deux ou trois ans sur la route de Magula. Il faut bien délasser un peu vostre imagination.

Vn Turc qui alloit se faire recevoir *Mula*, c'est à dire Juge souverain de Misitra, rencontra un Chasseur Grec dans la campagne suivy d'un fort bon chien, qui fit sortir un Sanglier de son fort. Le

Grec tire un coup de fuzil sur le Sanglier, & luy rompt une cuisse. Le chien court encore sur le Sanglier, qui animé de sa blesseure donne de sa deffence dans le ventre du chien, & le tuë. Le Turc arrive comme le chien est aux abois, & cherchant à faire une avanie au Grec; Giaours, luy dit-il, homme de meschante conscience, qui contes pour rien l'ame & la vie que Dieu a données à ce pauvre chien, tu as la cruauté de le lâcher luy seul sur une maudite beste qui seroit capable d'en devorer dix ou douze comme luy. Laisse, laisse-moy faire, je te rendray meilleur ménager du sang innocent de ses creatures. Le Grec le prenoit pour un homme ordinaire: car il ne luy voyoit pas sur sa teste le gros Turban qui distingue les Mulas des autres Turcs; parce que celuy-cy ne s'en

devoit parer que le iour qu'il entreroit en Charge; il luy répondit donc brusquement, Qui vous a fait le tuteur de mon chien pour prendre son fait & cause contre moy qui suis son maistre? Je vous aprens que mon chien est nourry & payé pour s'exposer à tous les dangers que ie voudray. Pendant cela, le Grec rechargea son fuzil, & voyant le Sanglier qui traînoit sa cuisse rompuë pour tâcher de se sauver, il luy tira un second coup & le tua tout roide. Protecteur de mon chien, s'écria le Grec parlant au Mula, vous voila maintenant satisfait. J'ay vangé sa mort par celle de la maudite beste qui l'a tué. Dy plûtoft que tu es coupable de deux meurtres, luy répondit le Mula; Mais dans peu ie te feray connoistre que le dernier sang que tu viens de verser est un sang qui est en

abomi-

abomination , & qu'il ne peut payer celuy du chien. Et bien, repliqua le Grec , je vay donc vous contenter & vanger pleinement mon chien ; car avant qu'il soit deux heures , ie mangeray à belles dents celuy qui l'a tué. Là-dessus s'estant tous deux rendus à Mitra par des chemins separez , le Mula croyoit faire de cela une meschante affaire au Grec ; mais celuy-cy ayant montré par écrit sa permission de chasser qu'il avoit obtenuë de l'*Aga* , le Mula fut raillé ; Et veritablement à prendre l'interest de sa Religion , il devoit donner luy-mesme une recompense au Grec pour avoir versé le sang impur d'un Sanglier.

Mais il me prend un scrupule à moy-mesme dans le temps que ie vous exaggere celuy des Turcs ; l'ay peine à vous écrire ces évenemens folastres , & vous avez bien

S

fait de me citer Saint Augustin, & Sozomene, pour m'y engager. J'aurois peur qu'on ne traitast ce-cy de minuties sans ces grands exemples. C'est donc avec une tres-grande satisfaction que j'ay veu dans vostre Lettre le fragment d'une des premieres Epistres de Saint Augustin, où ce sçavant Docteur raconte si agreablement l'histoire enjouée de ce lourdaud qui tomba dans un puits. J'ay leu encore ce que vous avez cité de son premier Livre *De Ordine*. Mon imagination me represente avec un plaisir nompareil cette Souris incommode, qui ronge, qui fait du bruit, & qui vient mesler agreablement ses importunitiez aux sçavans discours de Licentius, & de Trigetius. J'ay veu le trait enjoué de l'Abbé Moyse, tiré de Sozomene. Ces grands hommes n'ont pas crû qu'il fut deffendu

de se recréer quelquefois au milieu des lectures les plus serieuses. Apres cela ie puis bien hazarder icy quelque chose de semblable.

Il y avoit dans la compagnie de Gadiffa Aphendina un Turc qui estoit *Naep* de Magula. Les *Naeps* sont des Iuges subalternes, établis dans les villages par les *Cadis*, ou *Mulas* des grandes Villes, pour estre comme leurs Lieutenans. La Malade chez qui nous allions n'ayant pas sceu si Gadiffa auroit la commodité de la venir voir, ou si elle arriveroit assez à temps pour la trouver encore envie, avoit envoyé ce *Naep* avec l'Eunuque noir pour dresser quelques Actes de Justice, & regler quelques affaires que ces Dames avoient ensemble. Nous nous entretenions, le *Naep* & moy, tandis que l'Eunuque parloit d'une grande affaire à Gadiffa. Il luy

proposoit une riche Veuve en mariage pour l'aîné des deux fils qu'elle avoit en Candie. Les Eunuques sont tres-capables de ces fortes de negotiations, eux qui gouvernent entierement les femmes de qualité, & qui ont leur confiance. Gadiffa trouva d'abord le party avantageux, & appella le Naep qui connoissoit la Veuve pour consulter la chose avec luy. Elle eût la prudence de faire éloigner l'Eunuque afin que l'autre s'ouvrit plus librement; ce qu'il fit aussi, & il découvrit de bonne foy à Gadiffa de certains manquemens dans la conduite de la Veuve, qui la rebuterent du mariage.

Il n'y a point de gens en Turquie qui connoissent mieux les affaires des familles que les Mulas, les Cadis, & les Naeps. Leur fonction leur donne lieu d'en pene-

trer tous les secrets. S'il arrive une broüillerie domestique, & s'il y a quelque divorce à faire, ils en reçoivent les plaintes, & en sçavent tous les motifs. Quand ils sont d'un temperament amoureux, comme cela se rencontre assez souvent, ils fomentent ces desordres si bon leur semble, & il ne tient qu'à eux d'en profiter de toutes les manieres.

Les Mahometans ont beau dire pour la reputation de leurs mariages, que leurs femmes estant élevées avec une severité extraordinaire, il est impossible qu'on les trouve capables d'une galanterie. Mais pour peu qu'un Turc ait de l'esprit & de l'intrigue, il luy est aisé de confondre cette opinion, & de decouvrir tous les incidens que l'amour fait naistre dans le pays. Il n'a qu'à ménager l'étroite amitié, & la confidence du Cady

de la Ville, ou du Naep de la Bourgade. Ces Magistrats qui sont toujours appelez aux mariages qui se contractent, & instruits de ceux qui se rompent, connoissent tout; Et quand ils seroient assez discrets pour n'en rien dire à leurs meilleurs amis, ils ont chez eux de bas Officiers qui ont les mesmes lumieres, & qui se declarent à des confidens, ou à ceux qui les savent seduire. Pendant un Bayram que j'ay passé à Smirne, un Turc de ma connoissance verifia par le moyen d'un amy qu'il avoit chez le Cady, qu'il s'y estoit fait treize divorces, & qu'au Bayram precedent le Cady avoit accordé la dissolution de trente mariages. Sur ce nombre, il en falloit du moins imputer la moitié aux motifs de quelques amourettes. Cela arrive ordinairement dans le Bayram, ou bien pendant les réjouiss-

fances publiques qui se font pour la conquête de quelque Ville; parce qu'alors la liberté est plus grande parmy les femmes, qui sortent la pluspart, ou reçoivent visite de leurs parens, & d'un amy s'il est adroit. Vn mary malheureux a pour lors recours au divorce, & ils n'ont pas tous l'inhumanité de consentir à la mort de leurs femmes: car la Loy le remet à leur choix, quand on les a convaincuës d'adultere.

Il est permis aux Turcs d'avoir en un mesme temps jusqu'à quatre femmes legitimes, sans parler des filles Esclaves; Ce qui est general par toute la Turquie; car il y a trop d'uniformité dans leurs coûtumes pour vous laisser douter que ie veuille parler seulement de ceux de la Zaconie.

La pluspart des Mahometans negligent le privilege d'avoir

quatre femmes , & il ne sert gueres que pour les Officiers confiderables , ou pour les Marchands ; parce que les Charges de ceux-là , & le trafic de ceux-cy, les obligent à passer d'un pays à l'autre , & que ces deux fortes de gens sont bien aises de trouver une famille toute établie , & une retraite toute assurée dans les differens endroits où leurs affaires les appellent. S'il y en a quelques autres que la pluralité des femmes ait pû tenter , ce sont ceux qui ont une forte passion d'avoir des enfans ; car lors que la premiere femme qu'ils ont prise ne leur en donne point, ils en épousent une seconde , & ce n'est que la sterilité des deux premieres , & bien souvent que la sterilité des trois, qui les fait passer à un quatriéme mariage.

Mais de ce costé-là, ils sont dans une erreur considerable. Le trop grand

grand usage des femmes est un obstacle à la fécondité, & à la multiplication. Rien ne ruine tant la vertu naturelle que ces excez ; Et c'est d'où vient que la Turquie est tres-mal peuplée, en comparaison de la Chrestienté, contre l'opinion de ceux qui n'ont pas voyagé, & qui pensent mal à propos que l'avantage d'épouser plusieurs femmes à la fois soit une source perpetuelle d'enfans.

Ils m'ont quelquefois apporté une autre raison pour justifier la Polygamie. Ils disent que Mahomet l'a ordonnée pour attacher l'amour d'un Mary aux legitimes carettes de ses femmes, & luy oster la criminelle pensée de suborner celles de son voisin ; mais ie les faisois bien taire là-dessus. Tout au contraire, leur disois-je, celuy d'entre vous autres qui a accoustumé de choisir parmy trois ou

T

quatre femmes , a déjà dans l'ame des dispositions au libertinage , & des semences de brutalité , & en un besoin il iroit suborner cinquante voisines.

Mais quand mesme la Poligamie osteroit du cœur des Maris la pensée d'un Adultere , elle la fait naistre dans le cœur de leurs femmes. Ils demeurent bien d'accord eux-mesmes , que cette coûtume n'est pas avantageuse au beau sexe ; & quand ie leur disois en riant qu'une seule femme estoit capable de faire enrager le plus raisonnable Mary du monde , & qu'ils n'aimoient gueres leur propre repos d'en vouloir épouser quatre , ils me repliquoient aussi en riant , que si quatre femmes faisoient enrager un Mary , elles en estoient assez punies de n'avoir qu'un Mary pour quatre.

Ils ont ordinairement un bon

mot à la bouche, quand ils parlent de leur Mariage avec un esprit d'enjoûment, & qu'ils le comparent avec le mariage des Chrétiens. Ils disent assez plaisamment, que la reputation du leur est plus solide, & moins sujette à estre noircie que celle du nostre; parce qu'entre les Chrestiens, tout l'honneur d'un Mary est entierement attaché à la conduite d'une seule femme; mais que pour les Turcs qui en épousent quatre, il faut du moins quatre infidelitez pour oster tout à fait l'honneur d'un Mary; de sorte qu'il est aisé de faire parmy nous le deshonneur complet d'un homme, au lieu qu'ayant chez eux quatre femmes depositaires de la reputation conjugale, la banqueroute d'une seule ne peut donner d'atteinte à la bonne foy des trois autres.

Pour peu qu'une Chrestienne

T ij

de Mifitra ait de conversation avec un Turc du pays, elle ne manque pas de luy faire la guerre sur cette pluralité de femmes; & c'est là que les Turcs se piquent de galanterie & de politesse: car voicy la réponce qu'ils ont à la bouche. Nous n'aurions iamais qu'une femme, si les Mahometanes pouvoient estre aussi belles que vous. Mais comme j'ay dit, c'est une espece de fleurette qu'ils debitent ordinairement à une Chrestienne, quand elle s'avise de leur faire ces reproches: car les Mahometanes de Mifitra n'y font pas moins belles que les autres.

En general elles sont de belle taille, ce qui estoit assez le goust des anciens Spartiates. Vous en excepterez pourtant ce capricieux dont parle Plutarque dans le Traité de l'amitié fraternelle. Ce

Lacedemonien affecta d'épouser une femme de petite taille, disant qu'entre plusieurs maux il falloit toujours choisir le plus petit.

Encore faut-il bien vous donner le Portraict d'Helene puisqu'elle a porté plus loin la reputation des beautez de son pays, qu'aucune autre femme ait jamais porté la sienne. Dictys de Crete donne ce Portraict de la sorte. Elle avoit les cheveux blonds, les yeux grands & touchans, le teint extrêmement net, les traits du visage d'une proportion admirable, la bouche petite, une petite marque entre les sourcils, la taille déliée & libre, mais les jambes un peu grosses.

Comment n'auroit-on pas eu de beaux enfans en ce pays-là, apres les soins qu'ils y apportoient? Admirez ce que le Poëte Oppian en a publié. Les Spartia-

V iij

tes persuadez que dans le temps de la conception , l'imagination d'une Mere contribuë à former les beautez de l'enfant si elle se represente vivement quelque objet agreable , avoient le soin d'étaler aux yeux de leurs femmes les Portraits des Heros les mieux faits du pays , de Castor , de Pollux , du charmant Hyacinthe , sans negliger le Tableau des étrangers , d'Apollon , de Bacchus , de Narcisse , & de l'incomparable Nireus Roy de Naxe , qui au rapport d'Homere fut le plus beau des Grecs qui combattirent à Troye.

Il semble qu'à l'égard du Mariage, les deux Legislaturs Lycurgue & Mahomet , ont esté poussez du mesme esprit : car tous deux l'ont formellement ordonné dans la veüe de peupler promptement les Nations soumises à

leurs Loix. Iulius Pollux rapporte que les Lacedemoniens puniffoient les hommes qui ne se marioient point ; & il y avoit auffi des peines pour ceux qui se marioient fur l'âge avancé ; & mefme pour ceux qui se marioient mal , & qui faisoient des alliances peu assorties. Athenée ajouste qu'en un certain iour de Feste , les Femmes de Lacedemone traînoient autour d'un Autel les hommes qui fuyoient le Mariage , & que là elles leur donnoient force soufflets , pour leur inspirer par la honte encor plus que par les coups , un penchant à l'union conjugale. Mais apres ce que les Auteurs publient de la beauté des Lacedemoniennes , il n'y avoit gueres moyen de garder le Celi-
bat aupres d'elles ; & leurs attraits suffisoient pour y rendre le Mariage necessaire. Cependant

T iiij.

elles avoient une si grande passion pour leurs Maris , qu'elles n'oublioient rien pour leur donner de l'amour. Plutarque en parlant du Fleuve Eurotas , dit que le Mont Taygetus produisoit une herbe appelée Charision que les femmes de Sparte s'attachoient au col pendant le Printemps ; parce qu'elle avoit la propriété de redoubler l'affection conjugale. Il a copié ce Passage mot pour mot d'Aristote. J'aurois bien voulu connoître ce simple pour en porter aux femmes de nos quartiers. Enfin il n'estoit pas permis à Sparte d'y vivre dans le veuvage, & le Mariage n'estoit interdit qu'à ceux qu'ils appelloient *Tresantes* ; c'est à dire, ceux que la lâcheté & l'effroy avoient fait fauver d'une bataille , & cette ignominie passoit jusqu'à leurs filles que personne n'osoit épouser.

A moins que de s'y marier, tous les autres remedes contre les tentations de la lascivité y estoient ou dangereux, ou rares. Quiconque y violoit une fille y estoit puny de mort. Voicy la version Latine de ce que Marcellinus en a écrit en Grec à Hermogene. *Lex est Lacedemone, qui virginem violaverit ut morte mulctetur.* Et à l'égard de l'adultere, il ne faut que se ressouvenir du bon mot de Geradas. Vn Etranger demanda à ce Lacedemonien comment on punissoit à Sparte les gens qui faisoient galanterie avec une femme mariée. Il ne s'y en fait jamais, repliqua Geradas; Mais supposons qu'il s'y en fit, ajouta l'Etranger. En ce cas, dit le Spartiate, il faudroit que le coupable payast un Taureau d'une grandeur si énorme, qu'il pût boire de la pointe du Mont Taygetus dans

la Riviere d'Eurotas. Mais, reprit l'Etranger, vous ne songez donc pas qu'il est impossible de trouver un si grand Taureau? Le Spartiate se fouriant: Mais vous ne songez donc pas vous-mesme, qu'il est impossible de faire une galanterie criminelle avec les Dames de Lacedemone?

Vous croyez peut-estre que les anciens Autheurs se contredisent eux-mesmes, quand ils assurent qu'on ne voyoit point d'adulteres à Sparte. Car Xenophon témoigne, & Plutarque aussi, qu'un Mary qui se croyoit sterile, appelloit souvent un homme de bonne mine à sa couche Nuptiale, pour en avoir des enfans bien faits. Mais ils n'appelloient pas cela un Adultere. Les Spartiates croyoient que dans le partage d'un bien si precieux, le consentement où la repugnance d'un

Mary fait ou détruit tout le crime , & qu'il estoit de cela comme de ces tresors qu'un homme donne de son bon gré quand il luy plaist , mais qu'il ne veut pourtant pas qu'on luy vole. Dans ces rencontres , la femme ne trahissoit pas son mary , & toutes les personnes interessées estant d'accord ; comme on n'y sentoit point d'offence , on n'y trouvoit point de honte. Le mary ne demandoit point à une femme des voluptez , il luy demandoit des enfans. Ces facilitez reciproques estoit un veritable secret pour déraciner la jalousie , & empescher les divorces. Aussi l'Histoire qui marque que les Divorces estoient frequens parmy les autres Nations , ne parle que de celuy du Roy Ariston chez les Spartiates. Herodote le rapporte. Les Lacedemoniens avoient si grand

peur que le sang Royal des Heraclides , ne se meflast à quelque sang étranger , que les Ephores avoient charge expresse de garder les Reynes de Sparte , & répondoient de leur conduite. Ainsi de toute la Nation il n'y avoit que les Roys seuls qui eussent droit de repudier leurs Epouses sur des pretextes legitimes. Mais enfin, il faut regarder ce partage des femmes de Sparte comme une tolerance , & la chose estoit volontaire. La Loy le permettoit, & ne le commandoit pas.

Il y a aujourd'huy parmi les Turcs de Lacedemone, & en general par toute la Turquie , une espece de second Mariage , qui est pour le moins aussi ignominieux que le seroit parmi nous ce desordre des anciens Spartiates. Les Turcs nomment ce Mariage *Houk Talak*. Il se contracte lors qu'un

mary & une femme qui se sont repudiez, veulent renouïer ensemble. Les conditions en sont si bizarres qu'il n'y a que des Maris extravagans, ou de petites gens qui s'y puissent refoudre. Quelquefois le Bacha de la Province les y contraint pour se donner du divertissement. Mustapha-Bey, qui estoit Bey de Misitra, avant que Durac-Bey eut esté pourveu de cette Charge, voulut contraindre un particulier à contracter cette sorte de Mariage il y a sept ou huit ans. Avant que de venir à cette reünion, il faut qu'un homme emprunté couche de l'aveu du mary mesme, avec la femme qu'il veut reprendre. Ce Turc estant donc separé d'avec sa femme, en redevint amoureux. Le bon de la chose estoit, qu'elle ne vouloit pas seulement permettre qu'il se montrât devant elle; & luy qui

pendant leur mariage avoit esté quelquefois un an sans jeter deux fois les yeux sur elle, ne pouvoit plus obtenir la permission de luy parler autrement que par des Entremetteurs. A la fin, touchée du repentir qu'il témoignoit, elle fut au Mula, qui par l'avis du Bey leur ordonna le *Houk Talak*. Mais quand ce fut à choisir l'homme emprunté, il y eut contestation entre le mary & la femme, à qui feroit ce choix. Par pudeur, elle le deferoit au mary. Le mary par jalousie le deferoit à sa femme, pour voir malicieusement si elle avoit quelque galant secret, qu'elle voulut favoriser à la barbe mesme du pauvre époux. La femme se doutant de la malice du mary, voulut absolument qu'il en ordonnast, & ce fut un autre embarras pour luy. S'il empruntoit un homme laid & dégoûtant, il n'auroit que des re-

stes fâcheux. S'il en choifissoit un beau, le souvenir en feroit toujourns cher à l'Epouse. Enfin, ils se furent jeter aux pieds du Bey qui leur fit grace, & moyennant un present qu'ils donnerent au Mula, ils obtinrent une dispense entiere de la ceremonie. Ainsi le secours d'un tiers fut rejetté.

Les Turcs disent qu'ils n'ont imposé cette rude condition à ces seconds Mariages, que pour empêcher la des-union des premiers, & obliger les maris à vivre tranquillement avec leurs femmes. Mais ie voy bien que vous ne vous payerez pas de cette raison, & qu'après avoir condamné hautement le peu d'honesteté du *Houk Talak*, & la ridicule simplicité de quelques maris de l'ancienne Lacedemone, vous admirerez les sages coûtumes de nos Traittez de Mariage.

Vous ferez bien étonné si ie vous fais remarquer une chose, où peut-estre n'avez-vous jamais pensé. N'est-il pas vray que parmy nous une fille qui cherche à estre mariée, doit étaler sa vertu, & faire fond sur sa conduite reguliere; cependant nous en voyons qui prennent le contrepied, & qui ne sçauroient estre pourueuës qu'après auoir justifié publiquement qu'elles sont indignes de l'estre; cela n'arrive-t'il pas à celles dont la vertu a succombé sous les efforts d'un lâche suborneur? Car si elle peut le faire saisir, elle est obligée à raconter elle-mesme les honteuses circonstances de son malheur, & nous voyons qu'elle est la premiere à jurer qu'elle a manqué de vertu, quoy que le suborneur luy soutienne qu'elle est sage. Plus il s'efforce à le prouuer, plus elle travaille

travaille au contraire. Songez-vous à quelles exagérations elle est alors reduite ? Que diriez-vous donc d'un Turc qui voudroit prendre cette matiere pour insulter à nos mœurs, & juger de tous nos Mariages par les circonstances de celuy-là ? Qui doute que cet usage ne soit pourtant fondé sur des necessitez indispensables. Mais les Turcs pretendent aussi avoir raison, & les anciens Spartiates le pretendoient encore. La pluspart des choses ne paroissent ridicules que selon le tour qu'on leur veut donner.

Je ne voy donc pas qu'il faille tant crier contre le peu de modestie de leurs coûtumes. S'il estoit possible que quelques anciens Spartiates se trouyassent parmy nous dans la saison des débauches, que ne diroient-ils pas contre la folie de nos Spectacles. Eux qui

n'estoient conduits que par les simples lumieres de la Nature, n'auroient-ils pas raison de nous demander quel avantage nous tirons d'avoir esté élevez sous la sainte Discipline du Christianisme, & d'avoir eu depuis leur siecle iusqu'au nostre, une experience de plus de deux mille années, pour pouvoir faire reflexion sur les fâcheux exemples qu'ils nous ont laissez?

Tandis que nos chevaux repaissoient, ie me promenay aux environs de cette Forge, & ie fus étonné de voir que dans un quartier où il y a tant de Fer, la plupart des maisons ne se fermoient qu'avec des ferrures de bois: car ie n'avois pas esté surpris d'en voir de pareilles en d'autres endroits de la Grece. Il faut vous dire comment elles sont faites. Ils font un trou à la porte, à peu près comme

celuy de nos ferrures, & attachent par derriere vis à vis du trou, & proche de la Gache, deux petits morceaux de bois percez, que nos Menuisiers appellent des *Tourillons*. Ces deux petites pieces de bois en soustiennent une autre qui a des dents, & qui coule en liberté par le trou des *Tourillons* pour entrer dans la Gache, & pour en sortir. Nos Artisans appellent cette petite piece une *Cremillere*. Chaque Lacedemonien porte sur soy un petit crochet, tantost de fer, tantost de bois, & le passe par le trou de la ferrure, afin de luy faire attraper une des dents de la petite *Cremillere*, qui par ce moyen jouë en liberté dans la Gache, selon que le crochet la conduit pour ouvrir ou fermer la porte. S'ils n'étoient honnestes gens, il leur feroit aisé de se voler l'un l'autre, & il ne faudroit pas de ces ser-

tures chez les Magnottes.

Pour les Clefs dont on se servoit dans l'ancienne Lacedemone, Suidas a dit formellement qu'elles estoient tres-celebres. En effet, le Poëte Menandre en a parlé. Aristophane témoigne qu'elles avoient trois dents, & qu'elles estoient dangereuses & propres à crocheter. Plaute en fait aussi mention; & Theon dans son Commentaire sur Aratus, dit qu'elles ouvroient par dedans.

Mais comment pensez-vous qu'étoient faites les portes des anciens Spartiates? Auriez-vous cru en trouver la figure dans le Ciel, & que les Etoilles en eussent formé les traits? Que le temps soit serain en vos quartiers, où l'élevation du Pole est plus haute qu'icy, vous aurez le plaisir de les voir toutes les nuits, vous n'aurez qu'à regarder la Constellation de Cassiopée, elle est

de *perpetuelle apparition* à Paris. Cela est de vostre fait & du mien. Apres que vous aurez démefflé l'Etoile Meridionale, qui est à la teste de *Cassiopee*, & la Septentrionale, qui est à la *Chaise*, remarquez bien les deux autres qui sont situées entre celles-là. Toutes quatre vous traceront la figure d'une porte des anciens Spartiates, coupée par le milieu, & qui s'ouvre des deux costez. Voicy la traduction d'un Passage de Theon, tiré de son Commentaire sur les Phœnomenes d'Aratus. *Quarum stellarum quæ est maximè Septentrionalis in sede existit, quæ vero maximè Meridionalis in capite: Duæ autem quæ in medio, januæ biforis Laconica figuram faciunt.* Ceux qui n'ont pas encore pû s'élever iusques au Ciel, n'ont qu'à chercher les excellentes figures de Bayerus, pour voir si elles leur aideront à trouver les

V iij

antiquitez de Mifitra dans le Firmament.

On ne conte que trois lieuës de la Forge où nous dînâmes , iufqu'à Mifitra ; Et fi j'euffe eu le loifir de monter fur une Colline prochaine que i'avois à main gauche vers le Nord , i'aurois pû defcouvrir le Chafteau , & une partie de la Ville.

La pluspart des Terres qui font aux environs de la Colline venoient d'estre dépoüillées d'*Erevinthos* , car il y en a beaucoup en ce quartier-là. J'ay oublié de vous advertir que ie vous donne le mot d'*Erevinthos* , & quantité d'autres termes de la Langue Grecque vulgaire , comme s'ils estoient *indeclinables*. Je le fais à la maniere des Francs qui ne s'amufent iamais à *conjuguer* , ny à *decliner* les mots qu'ils entendent dire aux Grecs, quoy qu'aujour-

d'huy les gens du pays l'observent
 toujours.

Je vis au pied de la Colline une
 petite Eglise Grecque , où ie fus
 faire mes prieres. Elle est dédiée à
 Saint Basile , & dépend du Mona-
 stere d'*Agios Ianis tou Mestigri*.
 L'Image de Saint Basile y est pein-
 te comme les Grecs ont accoût-
 mé de le representer ; car ils ont
 huit ou neuf Saints que leurs
 Peintres figurent toujours avec
 des marques particulieres , qui les
 font discerner par les enfans mes-
 mes. Je vous ay dit autrefois
 qu'ils reiettent les Images en bos-
 se. Ils peignent Saint Basile fort
 attenué , avec une barbe fort lon-
 gue. Ils font aussi Saint Jean Chry-
 sostome avec un visage fort mai-
 gre , mais sans barbe. Saint Atha-
 nase est toujours peint avec de la
 barbe ; mais ils luy donnent de
 l'embonpoint , & mettent à costé

de son Image quantité d'offrandes ; car ils l'invoquent particulièrement pour la Peste. Saint Georges, Saint Mennas, & Saint Demetrius, y sont representez à cheval. Saint Georges porte un valet en croupe qui luy presente à boire. Saint Mennas attaque un Dragon avec la Lance ; & Saint Demetrius qui est en veneration extraordinaire par toute la Grece, paroist simplement à cheval. Les Turcs, & particulièrement les Spahis, ou Cavaliers de leur Milice, disent que ces trois Saints sont du nombre de leurs *Euflias*. C'est ainsi qu'on appelle les Saints de la Loy Mahometane, & ils sçavent bon gré aux Chrestiens de l'honneur qu'ils leur rendent. I'en ay pourtant veu quelques-uns qui disoient que c'estoit bien à faire à des lâches comme les Grecs, d'avoir des Saints si vaillants, & qu'en

qu'en particulier Saint Georges avoit esté trop brave pour vouloir exaucer leurs indignes prières. Les Turcs appellent Saint Georges *Tereletz Bosatlik*. Ils disent qu'il est encore plein de vie, & qu'il va errant par toute la Terre pour proteger les gens de bien qu'on veut opprimer.

Il n'y a qu'un seul endroit de la Grece où les Chrestiens de l'Eglise Grecque souffrent & reverent une Image en bosse. C'est celle de la Pan-agia, ou de la Toute-Sainte, qui est placée sur une des pointes du Mont Athos, appelé aujourd'huy *Agios Oros*, ou la Montagne Sainte. L'Image est de Marbre blanc; & quoy que la pluspart du temps elle soit environnée de neige, & élevée sur un Rocher fort escarpé, les Grecs ne laissent pas d'y monter avec une grande devotion, & de faire leurs

prieres à ses pieds. Quand on agite avec eux la controverse des Images en relief, on ne manque pas de leur opposer l'exemple de celle-là, & on les fait demeurer court. Je vous en parleray une autre fois, elle est à costé du Monastere de *Labra*, car c'est ainsi qu'ils prononcent, & non pas *Laura*.

Si des Images sacrées qui sont aujourd'huy dans les Eglises de *Misitra*, on peut passer sans profanation aux Statuës des Divinites fabuleuses qu'on y adoroit autrefois, ie vous diray que ce peuple belliqueux representoit toutes ses Deitez avec un habillement de guerre. Bacchus qui par tout ailleurs tenoit un Thyrsé à la main portoit un Dard à Lacedemone, à ce que dit Macrobe. Venus mesme y estoit armée.

Pour ne pas charger ces Memoires d'écriture Grecque, ie ne

mettray point icy des vers de l'Anthologie sur la Venus armée des Lacedemoniens; mais en voicy d'Aufone qui ne vous déplairont peut-estre pas.

*Armatam vidit Venerem Laceda-
mone Pallas :*

*Nunc certemus , ait , iudice vel
Paride.*

*Cui Venus : Armatam tu me teme-
raria temnis ;*

*Que , quo te vici tempore , nuda
fui ?*

Aufone a encore imité cette Epigramme de la sorte.

*Armatam Pallas Venerem Laceda-
mone visens ,*

*Vis-ne , ut iudicium sic ineamus ?
ait.*

*Cui Venus arridens ; Quid me
galeata laceffis ?*

*Vincere si possum nuda , quid ar-
ma gerens ?*

X ij

Pour un Poëte Bourdelois , le tour de ces Epigrammes est assez galant , & sa pensée merite bien de vous estre donnée en vers François.

*Vn iour la Guerriere Pallas
 Trouvant Venus à Sparte avec le Casque en teste,
 Veux-tu renouveler nos anciens debats,
 Luy dit-elle ; A combattre on te voit toute preste,
 Et ce Casque t'oblige à ne reculer pas.
 Et de quel orgueil prevenüe,
 Répond en souriant la Mere des Amours,
 Esperes-tu me vaincre avec un tel secours,
 Puisque tu ne l'as pû quand i'estois toute nüe ?*

Quintilien, Lactance, & Pausanias ont encore parlé de cette Venus armée, & vous avez peut-estre bien veu dans Dion Cassius,

que Iules Cefar qui rapportoit la source de fon fang, & l'origine de fa famille à cette Déesse, & qui fe vantoit de luy reffembler de vifage, avoit à l'emprainte de fon cachet la figure d'une Venus armée; ce qui apparemment devoit estre conçu sur celle des Lacedemoniens.

Trois Heros fameux, Castor, Pollux, & Vlyffe, qui avoient des Temples dans Lacedemone, y estoient figurez avec des marques particulieres. Outre l'habillement de guerre, Castor & Pollux, qui estoient du pays, portoient des Casques embellis d'Etoilles, & qui reffembloient à la moitié d'une coque d'œuf, les Etoilles pour fimbole du rang qu'ils tenoient parmy les constellations du Firmament, & la reffemblance de la coque d'œuf pour fimbole de leur naissance. Voyez les Dialogues de

Lucien. Ulyſſe eſtoit repreſenté avec un bonnet à la Lacedemouienne ; & les Spartiates avoient une grande vénération pour luy, parce qu'il épouſa Penelope dans Lacedemone. Jugez ſi les Lacedemoniens n'eſtoient pas nez pour la Guerre, & ſ'ils pouvoient manquer d'eſtre vaillans. Ils n'alloient jamais dans leurs Temples, qu'ils n'y trouvaſſent une eſpece d'Armée, & ne pouvoient prier les Dieux, qu'au meſme temps la devotion ne réveillât la bravoure. A leur dire, les Dieux aimoient trop la gloire, pour oſer paroître autrement qu'en habillement de Guerre.

Mais ie voudrois bien ſçavoir quel habillement de Guerre ils pouvoient donner à la Peur, & comment elle eſtoit repreſentée dans la Chapelle qui luy eſtoit conſacrée auprès du Palais des

Ephores , à ce que dit Plutarque dans la vie de Cleomene. Car de représenter la Peur armée de pied en cap , & tremblante sous le Bouclier , c'estoit une étrange figure pour des gens aussi braves que les Lacedemoniens. Ils figuroient aussi Apollon avec quatre mains & quatre oreilles ; ce qui estoit bien mystérieux.

Il faut dire un mot des Prières qu'ils adressoient aux Dieux , elles n'estoient pas longues : car ils leur demandoient seulement , *Vti pulchra bonis adderent* ; c'est à dire , qu'ils pussent ajouster la Gloire à la Vertu. Ils appelloient cette priere *Euphemia*.

C'est sur le sujet de cette Priere que le divin Platon fait l'Eloge des Lacedemoniens , & que bien loin de seconder la jalousie que sa Patrie avoit conceüe contre eux , & d'imiter la malignité des Orateurs

& des Poëtes d'Athenes , il prononce hautement à l'avantage des Spartiates , & montre que pour la Pieté & la Valeur ils l'emportoient sur les Atheniens : Voicy comment il en parle.

„ Je veux te raconter quelque
 „ chose qu'il me souvient d'avoir
 „ ouï dire à des personnes fort
 „ âgées. Pendant les querelles or-
 „ dinaires, & les Guerres sanglan-
 „ tes des Atheniens & des Spar-
 „ tiates, nostre Ville ne donnoit
 „ point de Bataille qu'elle ne per-
 „ dit, & i jamais elle ne pût rempor-
 „ ter de Victoire sur eux. Nos Ha-
 „ bitans outrez de colere, & cher-
 „ chant les moyens d'arrester le
 „ cours de leurs disgracés, resolu-
 „ rent à la fin d'interroger l'Oracle
 „ de Iupiter Ammon, & luy en-
 „ voyerent demander pourquoy
 „ les Dieux ne leur accordoient
 „ pas plûtoft la Victoire qu'aux

„ Lacedemoniens ; puis qu'Athe-
„ nes estoit la Ville de Grece , où
„ l'on immoloit le plus grand nom-
„ bre de Victimes choisies , où les
„ Temples estoient plus magnifi-
„ ques & plus enrichis d'offran-
„ des , & où le culte estoit plus
„ pompeux , plus auguste , & de
„ plus de dépence que celuy des
„ autres Grecs. Cependant tous
„ ces pieux devoirs estoient negli-
„ gez à Lacedemone, & les offran-
„ des y estoient imparfaites, & mé-
„ prisables ; quoy que nostre Ville
„ n'eût pas plus de richesse que la
„ leur. L'Envoyé d'Athenes ayant
„ representé tout cela au Ministre
„ qui servoit le Dieu , & luy de-
„ mandant ce qu'il falloit donc
„ faire pour détourner toutes ces
„ infortunes , il n'eut que cette ré-
„ ponce à porter aux Atheniens.
„ Jupiter vous avertit que l'*Eu-*
„ *phemia* des Lacedemoniens luy

est plus agreable que tous les sacrifices des Grecs. On assure qu'il ne s'expliqua pas d'avantage : Pour moy ie croy que par le mot d'*Euphemia*, le Dieu voulut parler de la priere des Lacedemoniens que ie trouve assurément la meilleure de toutes. Voila ce que dit Platon.

Il est certain que l'*Euphemia* des anciens Spartiates comprend en deux mots toute la Morale des Philosophes Grecs. Mais lisez avec respect une priere de cinq ou six mots, que la pieté des Chrestiens de Misitra fait retentir tous les jours dans leurs Eglises. *Agios ô Theos ; Agios Iskiros , Agios Athanatos , eleison imas.* C'est à dire, *O Dieu Saint , Saint & Fort , Saint & Immortel , ayez pitié de nous.*

Ce n'est pas assez qu'elle ait des avantages infinis sur l'*Euphemia* ; Elle passe toutes les Prieres que

les saintes Meditations des Chre-
 stiens ont imaginées. Elle a esté
 faite dans le Ciel, & les Anges la
 dicterent aux Grecs sous l'Empire
 de Theodose le jeune. Vn des plus
 effroyables tremblemens de terre
 dont on ait iamais oüy parler
 avoit duré quatre mois, & ren-
 versé la meilleure partie de Con-
 stantinople. Chacun s'estoit sau-
 vé dans la campagne, l'Empereur
 le Patriarche, le Clergé, le Peu-
 ple, attendoient à genoux la se-
 couffe fatale qui les devoit abis-
 mer, lors qu'un Enfant fut mira-
 culeusement enlevé en l'air, &
 après avoir disparu revint au mi-
 lieu de la multitude. Il leur dit
 que les Anges luy avoient ordon-
 né de les avertir qu'au lieu du
Kyrie eleison, ils chantassent ces
 paroles sacrées, & les employas-
 sent à flechir le Ciel, & à affermir
 la Terre. Comme ces tremble-

mens sont frequens à Misitra, ils en divertissent les funestes effets par le frequent yfage de cette priere, & voila leur *Euphemia*.

Au sortir de la petite Eglise de Saint Basile, je montay à cheval, & suivis Gadiffa Aphendina. Apres avoir fait une grande lieüe, nous nous trouvâmes au bord de la Riviere de Vasilipotamos; c'est à dire de l'Eurotas, que nous passames à guay. Les Turcs de nostre suite jettoient des morceaux de pain, & des poignées d'avoine à quantité de Cygnes qui sont accoustumez de venir par bandes à ce passage, attirez par ces largesses ordinaires de la pieté Mahometane; qui veut qu'on exerce particulièrement la charité envers les oyseaux. L'avoine est une friandise pour les Cygnes; & quoy que ce grain soit cher en Zaconie, on leur en faisoit alors une distribu-

tion avec d'autant plus de zele qu'on la croyoit efficace , pour obtenir du Ciel quelque soulagement à la maladie de la Mahometane que nous allions visiter. Il échappa mesme à nostre Eunuque une reflexion pieuse dont il nous fit part d'une maniere fort édifiante. Au nom de Dieu misericordieux , s'écria-t-il , la benediction du Prophete , son Envoyé , soit dans nos cœurs. Tâchons à ne pas tromper Dieu , comme la blancheur de ces oyseaux trompe nostre veüe. Rien n'est plus beau, ny si pur que ces apparences ; cependant elles cachent une chair dont la noirceur est effroyable.

Tant que l'Astronomie sera florissante , & que les *Observatoires* subsisteront , il y aura des occasions de se souvenir de Lacedemone. Pensez-vous que la constellation du *Cygne* ne me revint

pas alors dans la memoire , & qu'elle ne me fit pas songer au Ciel , & au soin que prit Iupiter de placer cet oyseau parmy les Astres, en consideration des amourettes qu'il eut sur le bord de cette Riviere avec la charmante Reyne Leda ?

Cette Reyne de Sparte s'appelloit auparavant Mnesinoë. Les Spartiates changeoient souvent de nom : Ainsi le premier nom de Penelope avoit esté Arnea. Le fameux Oreste se nommoit auparavant Achæus ; car le reste des Grecs ne s'éloignoient point de cette coustume. Le propre nom de la belle Phriné estoit Mnesarete ; celui de Phriné n'étoit qu'un sobriquet pour luy reprocher la jaunisse. Mais que direz-vous de la Mere du Grand Alexandre ? Son premier nom fut Polixene , en suite Myrtale ,

puis Olimpia , & à la fin Stratonice. Voyez Plutarque dans son Traitté de la Prestresse Pythie.

Pour en revenir au Vasilipotamos , je croy que je le traversay au mesme endroit où la Déesse Venus le passa autrefois quand elle vint à Sparte : car elle venoit de Cythere , & moy de Cerigo, qui est la mesme Isle. Quoy qu'il en soit , les Lacedemoniens publioient qu'aussi-tost que cette Déesse se vit au delà du Fleuve, elle jetta ses brasselets , & les ornemens de femme dont elle estoit parée , & prit vistement la Lance, & le Bouclier , pour se montrer en cet état à Lycurgue , & se conformer à la magnanimité des Dames de Sparte. La Riviere y est encore tellement semée de Roseaux; mais de Roseaux si droits & si beaux , que ie ne m'étonne pas si Euripide dans son Helene,

surnomme l'Eurotas *Callidonax*, pour exprimer la beauté des Roseaux que le Fleuve produit.

A une demy-lieuë de là, je vis une petite Riviere qui porte le nom de Mifitra. Apres qu'elle a roulé ses ondes autour d'une Montagne appellée aussi Mifitra, elle va se décharger dans le Vasilipotamos, aupres de la Ville mesme de Mifitra. Tellement qu'il y a aujourd'huy une Ville celebre, une Montagne, & un Ruisseau, qui s'appellent Mifitra, tout cela à demy quart de lieuë l'un de l'autre. La petite Riviere est celle que les Anciens appellerent premiere-ment *Oenunte*, & en suite *Cnacion*; & la Montagne est celle qu'ils appelloient *Menelaion*, qui fait une des branches du Taygetus, ou du Portais, comme ils le nomment aujourd'huy.

Par tout le Terrain qui regne
entre

entre la Ville de Mifitra , & la petite Riviere du mefme nom , il n'y a jamais eu d'autre Ruisseau , bien qu'Amiot l'ait assureé dans sa Traduction de la vie de Pelopidas , où il nomme le Ruisseau de Babyce. Voicy ses paroles : *Ce n'est point la Riviere d'Eurotas seule , ny le lieu qui est entre les Ruisseaux de Cnacion , & de Babyce , qui porte de belliqueux hommes , &c.* Plutarque trace en ce lieu-là le Plan de Lacedemone ; mais le Ruisseau de Babyce est une pure imagination d'Amiot. C'estoit le Pont mesme de Lacedemone basty sur l'Eurotas , qui s'appelloit Babyca , car ce mot en Langue Dorique , signifie un Pont. Amiot s'en estoit bien mieux tiré en traduisant la Vie de Lycurgue , où il est encore fait mention de *Cnacion* , & de *Babyca* ; & Plutarque y allegue mesme un Passage d'Aristote. Je ne sçay

Y

comment les Traducteurs Italiens s'en sont démeslez ; & si au lieu de s'attacher à l'original Grec, ils n'ont pas fait leur Version sur la Latine, qui a eu peur de nommer Aristote, comme Plutarque le cite dans le Texte.

Nous laissâmes à la main gauche du costé du Nord le Korion Magula, qui est basti entre la Ville de Lacedemone, & les ruines de l'ancienne Sellasie, si fameuse par la déroute de Cleomene. A une demy lieuë de Magula, nous entrâmes dans la maison de la Malade que nous allions voir. La vieilleffe estoit son plus grand mal. La visite de Gadissa la consola beaucoup. Elle s'appelloit Haskia Aphendina, veuve d'un des plus riches Turcs de la Zaconie. Elle avoit eu une Mere d'une beauté si rare, qu'elle avoit esté envoyée dans le Serrail sur la fin du

regne de Mahomet III. qui mourut l'année 1604. Les Turcs la nommerent Fateima , qui est un nom aussi commun entre eux, sans comparaison, que celuy de Marie parmy nous.

Il sembloit qu'en ce temps-là l'Empire de la beauté fut écheu aux filles de la Grece, & que l'Etoile favorable du pays les appellast à la possession du cœur des Sultans. La Bapha qui a tant fait de bruit en Turquie, & qui y a causé tant de tragiques Revolutions, tantost comme Favorite d'Amurat III. tantost comme mere de Mahomet III. estoit Grecque de l'Isle de Cypre. Philatra qui fut aimée si tendrement du mesme Sultan Mahomet, & qui se contenta toujours des affections du Prince, sans se vouloir iamais embarrasser des affaires d'Etat, estoit née dans la mesme Isle. La

Zaconienne Fateima , & l'Athénienne Iohahi , monterent à leur tour au premier rang de l'Empire , & vinrent vanger en quelque façon la querelle & l'esclavage de leur malheureuse Patrie, en prenant un pouvoir absolu sur le cœur des Tyrans de la Grece.

Le *Sangiac-Bey* de la Morée envoya la Zaconienne Fateima au Kestlar Agasi , sur le grand bruit que sa beauté faisoit dans le pays. Les affaires du Serrail , & celles de l'Empire Othoman , estoient alors dans un étrange defordre , & elle s'y trouva embarrassée un peu plus que les autres Odaliques.

L'autorité suprême estoit entre les mains de la Cypriote Bapha , qui , comme ie vous ay dit, avoit esté *Hunkiar Assaki* , ou Sultane Favorite d'Amurat I. Dès qu'elle vit son fils Mahomet élevé à l'Empire , elle se vangea inhu-

mainement des Rivaies qui luy avoient disputé le cœur d'Amurat, & par une cruauté sans exemple, en fit jeter douze des plus belles dans la Mer. Elle inspira une barbarie plus horrible à son Fils, en l'obligeant de faire mourir en un iour dix-neuf de ses Freres, que sa fureur & sa politique choisirent entre les cinquante enfans qu'Amurat avoit eus de differens lits. Ce fut cette fécondité extraordinaire qui ayant consumé la vigueur, & ruiné la santé d'Amurat, fit dire par toute la Turquie qu'il s'étoit détruit luy-mesme de plus d'une façon, ayant sacrifié sa santé pour produire des enfans qui se devoient exterminer les uns les autres. Mais quoy que la Bapha eut signalé sa Regence par quantité de cruautéz, elle n'approuva pas toutes celles de son fils Mahomet. Sur tout, elle

eust une douleur extrême de ce que l'ayant voulu dissuader d'un voyage de Guerre contre la Hongrie, & s'estant servie des caresses d'une belle Odalique pour le retenir à Constantinople, rebuté de cet obstacle & irrité de ces flateries, il tua luy-mesme à coups de coûteau cette belle Esclave entre les bras de la Bapha. C'estoit-là de grandes leçons pour la Zaconienne Fateima, à qui l'on raconta toutes ces ferocitez quand elle arriva dans le Serrail. Elle ne laissa pas de s'attacher aux interests de la Bapha, ne voyant point de meilleur party à prendre. Elle se trouva à la suite de cette Validé, dans la celebre Cavalcade qui se fit à Constantinople, en réjouïssance d'un avantage remporté sur les Chrestiens à Canissa. Ce fut ce jour-là que la Bapha méprisant les modestes cou-

tumes du Pays, parut à cheval, & se montra sans voile aux yeux de toute la Ville, jettant des poignées d'Aspres sur le peuple. Cependant de quelque beauté que Fateima fut pourveuë, elle n'attira pas les regards favorables du Sultan. Il avoit si peu de santé, qu'insensible à l'amour, il n'écouloit plus que les chagrins de sa maladie, & les fureurs de son temperament. Quelques iours avant que de mourir, il fit étrangler son fils aîné Mamut, sur les craintes ordinaires d'une usurpation de la Couronne, & laissa l'Empire à Achmet. Celuy-cy changea d'abord toute la face du Gouvernement, & fut si mécontent de la Regence de la Bapha, qu'il la relegua dans l'*Eski Serrai*; c'est à dire, le vieux Serrail. Fateima fut aussi contrainte de la suivre avec les autres Favorites de Mahomet,

presque la seule qui avoit mérité les caresses du Prince sans les avoir encore obtenues. Ce furieux revers effraya la Zaconienne, qui vit évanouir en un moment toutes les esperances dont elle s'estoit flattée. Mais enfin le temps, & un peu de reflexion luy remirent l'esprit, & elle fut assez sage pour s'accommoder patiemment à cette mauvaise fortune. Il fallut se réduire à de mediocres pretentions, & se borner aux simples esperances des Odaliques du vieux Serrail, qui attendent que quelque Bacha les vienne tirer de cet exil, en les épousant. Fateima donna avis de son malheur au Sangiac-Bey de la Morée, son bienfaiteur, qui l'avoit placée à la Cour Othomane. Il l'avoit toujours aimée en secret, & il luy manda que si elle le croyoit encore assez son amy, & assez hon-
 neste

neste homme pour la pouvoir con-
 soler de sa disgrâce, il estoit prest
 à luy faire part de sa fortune &
 de son lit. Cependant il arriva
 une aventure singuliere dans le
 vieux Serrail. Le nouveau Sultan
 Achmet ayant passé agreablement
 une matinée à la promenade avec
 une ieune Favorite qu'il aimoit
 fort, écouta une proposition
 qu'elle luy fit d'aller faire un tour
 dans le vieux Palais. Vne folle cu-
 riosité de voir les filles surannées
 qu'on y confine, & de s'en moc-
 quer un peu, les engagea à cette
 partie. Comme le Sultan y en-
 troit, il dit en riant qu'il amenoit
 une Odalique de rebut qu'il vou-
 loit laisser avec les autres. Il pa-
 rut bien qu'il n'y estoit appelé
 que par un esprit de débauche :
 car il ne daigna s'informer de la
 Bapha son ayeule, qui estoit mala-
 de dans un appartement de ce Ser-

Z

rail. Au bruit de l'arrivée du Sultan , les plus vieilles Odaliques furent les premières à tâcher de reparer l'éclat effacé de leur teint , & à chercher les moyens de plaire. L'esperance ressuscita dans le cœur des plus ieunes. Celles qui avoient la voix belle preparerent des chansons pour divertir le Prince , & les autres repasserent quelque Danse agreable pour faire leur Cour. Il n'y eut que Fateima qui se tint froidement dans son Oda , & qui ne voulut point venir trouver le Sultan. Faites-le souvenir , dit - elle à l'Eunuque qui la venoit appeller , que ie serois bien sa Mere à juger de mon âge par le triste sejour où il m'a confinée , & que ma beauté estant sur le retour il n'a plus que faire de moy. Ayant renvoyé l'Eunuque elle se tourna vers une fille esclave qui la servoit ; Quand

j'aurois veu le Sultan, luy dit-elle, cela ne releveroit pas les malheurs de ma fortune. Il s'amusera peut-estre sept ou huit iours aupres de moy pour passer son caprice, & puis il me quittera-là, sans Amant & sans Mary. J'ay à ménager le Sangiac-Bey. Mais son refus picqua le Sultan de curiosité. Il voulut absolument qu'elle vint, & il la trouva si charmante qu'il s'accusa d'aveuglement & d'injustice de ne l'avoir pas separée des malheurs & de l'exil de la Bapha. Dans ce premier entretien, Fateima n'eut pas la force de luy celer qu'il y avoit déjà un projet de mariage entr'elle & le Sangiac-Bey de la Morée, & elle le supplia de l'agrée. Le Sultan luy dit en colere qu'il rompoit le traité, & voulut qu'elle revint au nouveau Serrail. Mais voicy ce qu'il y eût de rare : La ieune Odalique qui

luy avoit conseillé cette promenade s'estant présentée pour sortir avec luy, il luy commanda de demeurer là, par un caprice qui luy prit. La Belle toute interdite eût beau pleurer, & beau se ietter à ses genoux, il luy dit qu'il la laissoit en ostage iusqu'à ce qu'il y remenast Fateima. Sa folle curiosité fut ainsi payée. Le Sultan ayant conduit Fateima dans le nouveau Serrail, cette aventure qui n'avoit point d'exemple y ietta l'étonnement & la ialousie. Toutes les Belles se concerterent pour donner des chagrins à la nouvelle Favorite. Elles ne luy parloient que du sejour d'où elle sortoit, pour y trouver matiere de la railer sur son âge. De forte que trahissant la verité & le témoignage de leurs yeux, elles ne l'appelloient plus que la Sultane Validé, comme qui diroit la Reyne Mere. El-

les ne se trouvoient iamais avec elle aupres du Sultan, qu'elles ne tournassent malicieusement la conversation sur ce qui s'estoit passé de remarquable dans les Regnes precedens, & s'adressant toujours à elle, tantost elles luy demandoient si elle n'avoit pas un souvenir confus du nom des cinquante enfans d'Amurat III. tantost du pays des douze Favorites, que la Bapha avoit fait ietter dans la Mer; comme pour luy reprocher qu'elle estoit assez vieille pour avoir veu tout cela, où comme s'étonnant de ce qu'on ne l'avoit pas noyée avec ces malheureuses. Une ieune Favorite appellée Nafissa qui la vouloit tourner en ridicule, la pria un iour devant ses Compagnes, de leur apprendre une vieille chanson qui avoit eu grand vogue dans le Serrail sous le regne du Grand Soliman, parce qu'elle

Z iij

avoit esté faite sur la Conqueste de Rhodes. Fateima s'apperçeut de la malice. Elle ne fit point difficulté de chanter la chanson. Nassissa feignant de la vouloir apprendre correctement faisoit expres de faux tons pour obliger l'autre à recommencer l'air sept ou huit fois, & faire durer les railleries de l'âge. La patience échappa à Fateima, qui leva la main en colere, & relevant le nez de la ieune Nassissa, ie vous trouve bien hardie, luy dit-elle, de vouloir corriger vostre Mere, chantez l'air comme ie vous le dis. Elle vit alors que le Sultan s'approchoit, & vint se jeter à ses genoux, luy demandant pardon du ressentiment qu'elle avoit eu pour les railleries qu'on luy faisoit. Elle luy conta la chose en presence d'une ieune Odalique qui venoit avec le Prince. Celle-là pouvoit prendre

quelque interest à ce démestlé ; parce que c'estoit la fille de Turquie qui chantoit, & qui dansoit le plus agreablement, & qu'à cause de ces belles qualitez elle avoit esté envoyée au Serrail par le Bassa Mehemet Girà, Sangiac-Bey de la Bosnie. C'est cette fameuse Kioffem Ayeule de Mahomet IV. laquelle à causé de nostre temps de si grandes revolutions en Turquie.

Le Sultan & Kioffem se mirent à rire de l'avanture, & le Sultan commanda qu'à l'avenir on vécut en paix. Mais il fut mal obey, & Nassiffa qui venoit d'estre maltraitée, conçeut autant d'averfion pour Fateima, que Fateima en conçeut pour elle. Le partage des faveurs du Sultan, qui en ce temps-là ne se répandoient que sur elles deux, redoubla cette haine de iour en iour. Il arriva qu'elles se trouverent grosses en mesme

Z iiiij

temps , & elles ne manquerent pas de le publier hautement dans le Serrail. Chacune y avoit ses partisans d'Eunuques, & de Filles, qui selon leurs divers interests firent des vœux pour les couches de l'une & de l'autre. Comme la succession de ce grand Empire estoit destinée au petit Prince qui naistroit le premier, & qu'une mort barbare est ordinairement le partage des cadets , il est aisé de se figurer avec quelle ardeur chacune se souhaittoit les avantages de l'ordre de la naissance , & du sexe de l'Enfant. Ce n'estoit que craintes & que ialousies, & dans les differens mouvemens qui leur déchiroient le cœur, il estoit mal aisé de iuger s'il y entroit plus d'ambition pour l'Empire, que de haine l'une pour l'autre. La jeune & artificieuse Kiossem qui commençoit à esperer une agreable

alternative, irritoit secrettement leur averfion. Mais le Sultan qui n'aimoit alors qu'elles deux, eftoit également fufpendu entre elles. Il flattoit les eſperances de Naſſiſſa quand elle le venoit voir, & ſecondoit les vœux de Fateima quand il l'envoyoit querir. Comme elles ne ſe pouvoient regarder ſans une eſpece d'horreur, elles furent long-temps à s'éviter. Vne fois elles ſe rencontrèrent à la porte de l'appartement du Sultan, malgré les precautions qu'elles y avoient apportées. Naſſiſſa ſaiſie de fureur & de crainte, tomba évanoüie à la veuë de ſa Rivale, qui ne ſouffrant pas moins qu'elle dans l'ame, ſceut pourtant mieux ſe contraindre, & regardant les Eunuques qui la ſuivoient, leur commanda de ſecourir Naſſiſſa. On croira peut-eſtre que la pitié la faiſoit agir, c'eſtoit la fureur

& l'ambition. Ayez soin de la Mere & de l'Enfant, leur dit-elle toute émeuë; Je ne veux pas que le Prince que j'ay dans mes flancs perde par leur mort les deux principaux de ses Esclaves.

Pendant le temps de ces grossesses, le Sultan tout absolu, & tout violent qu'il estoit, n'eut osé donner une marque d'amour à une Odalique en presence de Fa-teima, & dès qu'elle luy surprénoit quelque œillade infidelle, elle luy demandoit fierement s'il vouloit faire comme son Ayeul, mettre au monde cinquante enfans, non pas pour peupler la terre, mais pour remplir des Tombeaux; Mais ce qu'il y eut de bien particulier, c'est que pendant les six premiers mois de leur grossesse, chacune d'elles souhaitoit avec ardeur d'accoucher la premiere pour affermer le droit d'aînesse, & la

succession de l'Empire au petit Prince qu'elles esperoient mettre au monde. Mais dès qu'elles entrèrent dans le septième mois, terme dangereux pour la vie de l'enfant, elles changerent de vœux sans changer d'ambition, & tant que dura ce terme fatal, chacune souhaittoit de bon cœur à sa Rivale l'honneur d'accoucher la première.

Enfin toutes deux estant heureusement à terme, Fateima fut la première en travail. Sa Rivale en eut de mortelles allarmes. Mais par malheur Fateima se délivra d'une fille. Ses Esclaves luy voulurent celer le sexe de l'enfant jusqu'à ce qu'elle fut hors du danger de ses couches, & c'estoit l'ordre secret du Sultan. Mais Fateima s'en estant apperceuë; Ce n'est pas à moy qu'il le faut celer, dit-elle en pleurant, c'est à ma Ri-

vale : Du moins ne luy en découvrez rien d'un iour ou deux, afin que ie la fasse trembler durant ce temps-là. Puis s'estant fait apporter cette petite Princesse, & la mouillant de ses larmes; Innocente cause de ma douleur, luy dit-elle, pourquoy n'as-tu pas tué ta mere quand ce ne seroit que pour la punir de l'injuste déplaisir qu'elle a de t'avoir mise au monde? Nassissa instruite de ce qui en estoit, eut la malice de l'envoyer visiter, & par une maligne joye luy fit faire un compliment sur ses couches. Mais elle ne fut pas plus heureuse que sa Rivale. Elle n'accoucha que d'une fille, encor fut-ce apres un si rude travail qu'elle faillit à mourir, & demeura long-temps sans connoissance. Dès qu'elle fut revenue de cette foiblesse, elle commanda, d'un esprit préoccupé, qu'on luy apportast le petit Prince qu'el-

le venoit de mettre au monde , tant elle s'estoit flattée de l'esperance d'avoir un fils , & quand on crut la desabuser , elle s'écria avec transport qu'on luy faisoit une fourberie , & que la fille qu'on luy monroit estoit celle de Fateima qu'on pretendoit luy supposer. De sorte que pour la tirer d'erreur , Fateima luy fit porter son enfant , disant avec un esprit de ioye , que toute fiere qu'elle estoit , elle ordonnoit de bon cœur à la petite Princesse sa fille , d'aller faire en cette occasion les premieres civilitéz à celle de Nassissa. L'égalité de leur fortune les consola toutes deux , mais elle ne les reconcilia point. Les années suivantes furent encores moins heureuses pour Fateima. L'amour & les caresses du Sultan luy furent continuées , mais elle n'en eût plus d'enfans , & elle eut la douleur de voir Nassissa

mere d'une autre fille. Si c'eût esté d'un fils elle se seroit desesperée. Tout ce que son cœur avoit de disposition à la haine, & à la vengeance, n'estoit que pour la personne seule de cette Rivale, & pourveu qu'elle vit Nassissa malheureuse, le bon-heur des autres Odaliques ne luy faisoit point d'envie. Au contraire, elle leur souhaittoit chaque iour un heritier de l'Empire pour détruire les esperances de cette ennemie irreconciliable par un secours étranger, puisqu'elle ne le pouvoit plus attendre de soy-mesme. Cette opiniâtre antipathie luy fit donc voir avec joye la prosperité naissante de Kiossem, qui par ses chansons & sa Danse, se rendit Maistresse du cœur du Sultan. Fateima, soit par l'impossibilité de prendre un meilleur party, soit par le seul dessein de faire dépit à Nassissa, fut la

premiere à se ietter dans les inter-
ests de Kiossem , & la premiere
à la traiter d'*Hunkiar Assaki*, c'est
à dire de Sultane Favorite , lors
qu'elle l'eût veu accoucher du petit
Prince Osman , fils aîné d'Ach-
met , & l'un de ses Successeurs à
l'Empire. Quelque temps apres
Kiossem se trouva enceinte. Fa-
teima qui d'une amitié de politi-
que en avoit fait une veritable
amitié , luy donna mille marques
de ses soins , & en receut mille té-
moignages de reconnoissance pen-
dant ces deux grossesses ; mais ce
fut particulièrement durant la der-
niere que Kiossem eut besoin des
consolations de Fateima. Kiossem
a esté la femme du monde qui a
eu le plus de tendresse pour ses en-
fans. On ne sçauroit croire avec
combien de transports elle cares-
soit Osman , & il parut bien que
cette affection excessive se devoit

attribuer à la seule force du Sang, & non pas à l'ambition de flatter l'héritier de l'Empire : car lors qu'elle crut estre encor grosse, elle ne se réjoüit point d'une esperance qui auroit charmé toute autre qu'elle, en se promettant un second Prince pour affermer la Couronne à son Sang. Au contraire, elle devint inquiète, & témoignoit moins d'empressement à voir le petit Osman. Fa-teima vit bien que cette froideur luy venoit d'une funeste reflexion sur les dix-neuf Freres que Mahomet III. avoit fait égorger, & qu'en cette rencontre elle craignoit les parricides qu'autorise la cruelle Politique des Princes Othomans. En effet, cette chere Amie remarqua que Kiossem ayant pris un iour le petit Osman entre ses bras avec quelque espece de repugnance, elle l'approchoit

choit froidement de son sein , & le baiſoit ſans transport. Mon Fils, luy diſoit-elle d'un œil preſt à verſer des larmes , ſi d'avanture c'eſt un frere que ie vous donne, l'aimerez-vous ? Ne le mal-traitez-vous point ? Helas ! mon fils, ajoûtoit-elle , celui que j'ay dans les flancs pouvoit eſtre voſtre ainé ; & ſi le Ciel luy eût accordé ce bon-heur , il vous auroit aimé chèrement ; il n'auroit pas eſté capable de maltraiter ſes cadets. Elle avoit la bouche ouverte pour dire qu'il n'auroit pas eſté capable de les étrangler. Cette funeſte penſée la tourmentoit de plus en plus , & Fateima à qui elle ſ'en expliqua , fit ce qu'elle pût pour luy oſter des terreurs trop avancées , & dont le temps pouvoit empêcher l'effet. Kioſſem fit véritablement tous ſes efforts pour ſe remettre l'eſprit. Cependant eſtant

A a

accouchée d'une petite Princesse, on ne peut comprendre la joye qu'elle en fit éclatter au milieu des chagrins qu'en témoignoit le Sultan, qui eût esté ravy d'avoir encore un fils. Louié soit le Prophete, s'écrioit-elle, j'ay maintenant deux enfans qui se peuvent aimer sans se craindre : Et redoublant alors ses carettes pour Osman, vous ne ferez pas jaloux de Vostre Sœur, luy disoit-elle, & le Prophete obtiendra de l'Eternel que vous foyez toujours fils unique. Mais chaque fois qu'elle se croyoit grosse, sa mélancolie luy reprenoit; & quand elle le devint de l'infortuné Orcan, elle eût un combat de joye & de douleur de voir qu'Osman son aîné tomba malade, comme si elle eût eu quelque certitude de la vie du Cadet, en voyant languir celuy qu'elle regardoit comme son Bourreau. Si le Sultan

doit avoir encor des fils , disoit-elle , avec transport , ie supplie le Prophete qu'il luy en procure d'un autre sang , & qu'une autre Favorite les luy donne. Les pressentimens de Kioffem ne furent que trop iustifiez. Ósman ayant esté élevé à l'Empire , & se voyant sur le point de partir de Constantinople pour aller faire la Guerre en Pologne , fit étrangler son Cadet , l'infortuné Orcan ; & sans les obstacles qu'y apporta le Mouphti , il auroit fait le mesme traitement à ses autres freres , Amurat , Bajazet & Ibrahim. Mais sans prévoir les choses de si loin , Kioffem n'avoit tous les iours que trop de sujet de concevoir ces funestes apprehensions. Elle fut témoin pendant ses grossesses du dessein que forma le Sultan Achmet , de faire perir son frere Mustapha , le dernier des enfans de Mahomet III.

A a ij

Les prieres , & les sages remon-
strances de Kiossem , & de Fatei-
ma n'avoient pû divertir ce cruel
attentat , & il fallut deux coups
du hazard pour empescher deux
fois la perte de Mustapha. La pre-
miere fois que le Sultan comman-
da de l'étrangler , il donna cet or-
dre en montant sur une Galiotte
pour se promener sur Mer ; & com-
me il attendoit la nouvelle de cet-
te execution , un orage effroyable
s'estant élevé , la peur du naufrage
toucha le Sultan , & luy fit revo-
quer l'ordre. Quelque temps
apres , il le renouvela ; mais il ne
l'eût pas si-tost donné , qu'il fut at-
taqué d'une cruelle colique. Il
crût que cette maladie inopinée
& violente estoit un chastiment
du Ciel qui n'approuvoit pas ce
parricide. Il combatit pourtant
ce scrupule , mais ses douleurs de
ventre s'estant redoublées , il chan-

gea l'ordre , & la vie fut encore sauvée à Mustapha. Ce fut alors que la spirituelle Fateima dit ce bon mot que les Turcs ont si souvent repeté. Mustapha ne doit plus la vie au ventre de sa mere, c'est à celuy de son frere. Environ le mesme temps, cette Zaconienne tomba dans une sombre melancholie , qui fut suivie d'une langueur extraordinaire. Le Sultan & Kiossem n'épargnerent rien pour la guerir. On creut que l'air du pays natal la restabliroit; & comme l'amour du Sangiac-Bey de la Morée continuoit encore, il s'offrit à prendre soin de sa santé & de sa fortune. Le vieux projet de mariage fut suivy d'un traité, & les nopces se firent en Zaconie, où ils passerent leur vie avec beaucoup de douceur, sans avoir d'autres enfans de ce second lit, que Haskia Aphendina la fidele

amie de Gadiffa.

Fateima avoit pourveu avantageusement sa fille aînée, qu'elle avoit eu du Sultan Achmet. Elle l'avoit mariée à un Bacha qui fut eslevé à de grands emplois en consideration de ce mariage. Vous pouvez bien vous imaginer avec quelle ardeur les Turcs recherchent l'alliance du sang Othoman. Elle entraîne pourtant avec elle une servitude domestique que beaucoup de gens n'aimeroient pas. Le mary de ces Princesses ne differe guere de leur esclave. S'il manquoit de respect à son épouse, il seroit perdu sur la moindre plainte qu'elle en feroit au Sultan. Quand ce mary se presente pour entrer dans l'appartement où elle est, il faut que l'Eunuque qui est de garde à la porte, aille sçavoir de la Princesse si elle trouve bon que le ma-

ry luy rende visite ; & bien sou-
 vent il a pour toute réponse,
 qu'il revienne dans une heure ou
 deux, quoy que la Dame ne soit
 occupée qu'à quelque bagatelle :
 mais elle veut conserver la fierté
 du rang. Quand elle luy accor-
 de la permission de venir coucher
 avec elle, elle se met toujours la
 première au lit. Parmi nos Da-
 mes, ce seroit empressement d'a-
 mour ; parmi celles-là, c'est mar-
 que d'autorité. Lors qu'elle est
 couchée, il y a vers les pieds du
 lit deux filles esclaves, qui pre-
 nant le bout de la couverture &
 le bout des draps, chacune par
 son coin, les soulevent pour don-
 ner moyen au mary de baiser avec
 respect les pieds de sa femme ; &
 cette ceremonie faite, il entre mo-
 destement par les pieds du lit, &
 se couche. Qui y manqueroit,
 auroit peine à se justifier auprès

du Sultan s'il arrivoit quelque broüillerie entre les Mariez, qui vint jusqu'à sa Hauteſſe.

Le matin du 3. Iuin 1669. je fus attaqué d'une douleur extraordinaire. Sur le ſoir j'eus un frifſon de deux heures, qui fut ſuiuy d'un accez de fièvre tres-violent. Le lendemain le mal redoubla, & je ne pûs quitter le lit. Dès qu'on s'en aperceut dans le logis, l'hospitalité Turque ſe ſignala en ma faveur, & l'on me traita avec les meſmes ſoins, qu'on avoit pour Haskia Aphendina. Sur tout Gadiffa ne manquoit pas de me venir voir deux fois le iour. On avoit fait venir de Miſitra un Medecin Iuif, qui paſſoit pour habile homme. Il ne ſortoit jamais d'avec Haskia, qu'il ne me vint offrir ſes ſervices; mais j'apprehendois les Docteurs de ſa Faculté, beaucoup plus que

que mon mal mesme. D'ailleurs j'ay toujourns eu tant d'averfion pour les remedes, que je ne fçay pas fi je me ferois fié à luy, quand mesme il auroit eu la connoiffance des Simples excellens qui naiffent dans la Laconie. Theophraste dans fon Histoire des Plantes, dit qu'elle en produit de tres-salutaires. *Nafcuntur verò etiam multa in Laconica; & ea profert medicamenta multa.* Pline afseure la mesme chose.

Nostre Juif se connoiffoit un peu en feuilles de Sené, incertain de la doze, & peu assure de l'infusion. Je croyois qu'il me vouloit guerir avec des paroles, j'entens avec des complimens; & celuy qu'il me difoit à tout moment n'estoit pas mauvais. *Sapreila*, me crioit-il en Turc, quand il me tafloit le poux, & m'expliquant ce mot par la tra-

Bb

duction Arabe *Hospour*, ajoûtoit-il; Mais pour faire l'habile homme, il me rendoit ces deux mots en Italien, me disant gravement, *Pigliate pazienza*, qui est leur véritable signification. Cette ordonnance estoit véritablement mon recours, & j'estois bien contraint de m'en tenir là.

Il connoissoit tres-particulièrement le fameux Hain, Juif de Ligourne, qui est presentement Medecin dans Hierusalem; plus habile que celuy de Misitra, quoy que beaucoup de gens m'ayent assureé qu'il ne vaut gueres mieux qu'un simple *Frater* de nos Boutiques de Chirurgien. Je ne voulus donc pas qu'on me fit des remedes, & m'opiniastray à laisser agir la force de ma constitution.

Je connus bien que ma maladie seroit plus longue que dange-reuse, & pour peu que ie me fusse

senty empirer, j'estois resolu de
 quitter le logis de cette Maho-
 metane, & de me faire porter
 chez un Chrestien Grec de Misi-
 tra qu'on m'avoit indiqué. L'en
 avois desia fait avertir Haskia,
 feignant que je voulois fortir par
 un sentiment de discretion, &
 par la crainte que j'avois de l'in-
 commoder, mais cela me venoit
 d'un sincere desir de faire une fin
 de Chrestien avec des Chrestiens,
 si j'avois à mourir. Mon mal ne
 s'augmentant point, je ceday fa-
 cilement à la priere qu'on me fit
 de rester, & ie n'eus plus d'autre
 soucy que celuy des affaires d'Os-
 man Cheleby, qui avoient besoin
 d'une prompte sollicitation, &
 qui pouvoient estre ruinées par
 la longueur de ma maladie.

Nostre Medecin me trouva un
 Juif à qui ie confiay cette com-
 mission. Il estoit homme d'esprit,

Bb ij

& tres-agissant. Je le chargeay d'instructions & de lettres pour Mustapha-Bey, avec ordre de passer par Athenes, & de me donner des nouvelles des voyageurs que j'y avois laissez. J'eus soin aussi d'envoyer de costé & d'autre les lettres que j'avois apportées de Candie pour des particuliers.

Plusieurs Mahometanes de qualité firent des visites à Haskia-Aphendina, & lors que son mal luy donnoit un peu de relâche, elles s'estudioient à la divertir, & à combattre les noirs chagrins d'une melancholie qui l'accabloit. Elles ne venoient jamais qu'elles n'amenaissent leurs filles avec elles, comme plus propres à réjouir la malade.

Tout le divertissement des femmes Mahometanes, quand elles sont ensemble, consiste à faire des quyrages à l'aiguille, ou bien à

prendre un de leurs livres de Devotion, qu'elles nomment *Mehe-met Dia*, c'est à dire les paroles de Mahomet. Elles choisissent dans la compagnie celle qui a la plus belle voix. Elle en lit quelque Chapitre en chantant; Les autres l'écoutent avec une respectueuse attention, & de temps en temps elles luy répondent en chantant aussi.

Pour les jeunes filles, elles ont le divertissement du *Hoinar*. Voycy ce que c'est. Elles s'assemblent vingt ou trente pour danser. Elles ont une espece de grand bassin de cuivre en forme d'un Tambour, appelé *Tepsi*, qu'elles battent des doigts, & il y a de l'adresse à le bien battre. Celle qui a la voix la plus belle, chante & s'accorde au son du *Tepsi*. Les autres sont assises sur des carreaux partagées en deux rangs. Tour à

tour il y en a deux qui dansent au milieu de ces deux rangs, face à face, comme à nostre Bourée d'Auvergne, s'esloignant & s'approchant l'une de l'autre en cadence; & quand elles sont prestes à se rencontrer, elles se glissent à costé, & tâchent de s'éviter en affectant de se joindre. Souvent il y en a qui essayent de surprendre un baiser à leur compagne. Après cinq ou six passades, elles se tournent vers celles qui sont assises, & il leur est libre d'en choisir deux autres, pour venir danser à leur place. Cette preference est une grande preuve d'amitié. Elles parlent en chantant à celles qu'elles vont choisir. Voicy leurs paroles; *Guel boine*, allons danser. Mais ce signal ne suffit point; il y en a un plus agreable. Elles prennent un mouchoir, & dansant toujours, elles le presentent à celles qu'elles

cherissent , & leur font signe de se venir ietter à leur col, leur tendant les bras. Elles changent les paroles de la chanson , & disent *Guel vbenem* , venez me baiser ; C'est la marque du choix. Il y a de ieunes Folaftres qui brûlent de danser , & qui ayant peur de n'être pas choisies , previennent le signal ; Elles se iettent en badinant sur celles qui dansent pour attraper le mouchoir , *Ben fara bir chek tali vererem*. En verité ie vay vous baiser , disent-elles. Le plaisir est de les voir quelquefois qui sautent avec tant d'action qu'elles font tomber leur *Tchember* , c'est un linge blanc & delié qui enferme leurs cheveux comme une espece de coëffe , & qui en tombant les laisse flotter agreablement sur les épaules. Alors les éclats de rire se meslent au son du Tambour , & quelquefois celle

Bb iiij

qui a laissé choir son *Tchember* est condamnée pour sa punition à battre le *Tepsi*.

Les Mouchoirs servent à toutes les Danses de *Mifitra*. Quand les jeunes filles Chrestiennes dansent aux Noces de quelques Parents, elles ne donnent jamais la main aux garçons; Elles la donneroient nuë : car les Grecs ne portent jamais de gands. La fille & le garçon se tiennent donc par un mouchoir que la fille luy presente modestement. Si le garçon prenoit la liberté de glisser la main, il n'y a pas une fille qui ne luy appliquast la sienne sur le visage. Il s'est veu des Noces troublées, & des Mariages rompus pour cela. Ils dansent toujours par figures, & comme ils ont l'oreille bonne, ils les font avec beaucoup de justesse. Tantost ils forment un cercle, &

dansent en rond ; tantost ils font
 deux longues files opposées qui
 vont à la rencontre l'une de l'au-
 tre. Quelquefois les garçons dan-
 sent d'un pas grave , & d'un air
 imperieux. Quelquefois ils iet-
 tent les iambes en arriere & en
 avant ; mais les filles les suivent
 toûjours d'un pas modeste , les
 yeux baiffes , & le mouchoir pen-
 dant à la main pour se rejoindre
 aux garçons, selon que les airs le
 demandent. Ils dansent souvent
 aux chansons. Quelque iour ie
 vous en diray des plus agreables.
 Quelquefois c'est au son de la
 Flûte. On y iouë fort bien de cet
 instrument, quoy qu'il n'y soit pas
 dans la mesme vogue que quand
 Lycurgue ordonna que chacun en
 sceut jouër.

Vous voila satisfait maintenant,
 & me voila dégagé de ma parole.
 Vous avez voulu sçavoir avec em-

pressement, si les filles dansent à present dans un pays où la danse a esté plus en reputation qu'en aucun lieu de l'Vnivers. Pollux & Athenée vous definiront quinze ou vingt especes de dances qui estoient particulieres aux Lacedemoniens. Ce qui n'empeschoit pas qu'ils ne se servissent encore de celles de leurs voisins. Les plus fameuses de Sparte estoient celles qu'ils appelloient *Gymnopædia*, *Bibasis*, & sur tout la *Pyrrique*.

Leur sage Legislatteur voulant rendre les corps plus vigoureux, plus sains, & plus propres à la Guerre, les obligeoit aux exercices de la Chasse & de la Dance. Ils avoient appris l'une & l'autre de Castor & de Pollux, & l'on tenoit que la Guerriere Pallas avoit montré la Dance Pyrrique à ces deux Gemeaux. Athenée l'a assuré. Du moins il est certain que

les enfans de Sparte estoient obligez d'apprendre la Pyrrique dès l'âge de cinq ans. On la dançoit en habillement de Guerre, chacun frappant de l'épée sur le bouclier de son Compagnon, & meflant dans la gravité de leurs pas toutes les postures Martiales qui pouvoient représenter un Combat. La Dance n'estoit pas seulement entre eux l'image de la Guerre, elle en estoit un Mouvement effectif. Ils alloient à la charge, & attaquoient l'Ennemy avec des démarches compassées, mais fieres & belliqueuses, quoy que mesurées au son de la Flûte qui estoit leur seul instrument de Guerre. Diriez-vous donc que c'est en dansant qu'ils ont gagné tant de celebres Batailles? Eclairciffons la chose. C'estoit un secret pour faire tenir les rangs & les files droites; ce qui est l'essentiel de l'Exercice.

Militaire : car il n'estoit pas possible que leurs Soldats ne gardassent bien leurs distances, & ne gagnassent leur terrain en mesme temps, apres s'estre concertez pour cela dès l'âge de cinq ans.

Mais enfin, ils nous ont inventé le spectacle des Balets, & les leurs estoient sans comparaison bien plus ingenieux que les nostres. Avec des pas reglez ils enseignoient l'histoire; Les pieds, & les mains y parloient, & il y avoit un si grand Art, & une si vive expression dans leurs postures, que les Spectateurs déchiffoient intelligiblement les circonstances les plus mystérieuses des actions de leurs divinitez. Ayez le plaisir de voir ce que Lucien en a dit.

A l'égard de la Dance, qu'ils appelloient *Bibasis*, on comptoit le nombre des sauts qu'on y faisoit, & pour y exceller il falloit lever

les pieds bien haut, & donner du talon beaucoup au dessus du iaret. Elle estoit si peu grave en comparaison des autres, que le sçavant Cragius coniecture qu'on la laissoit pour les Heilotes, & pour les autres Esclaves. Mais ie ne sçay si ce qu'Aristophane en a dit dans la Comedie de Lyfistrate, s'accorde bien à cette coniecture. Pour la Gymnopœdie qui leur estoit particuliere, elle estoit composée de deux Chœurs. Les hommes dansoient tous nuds dans l'un, & les enfans de mesme dans l'autre. Ils chantoient tous des Hymnes à la loüange d'Apollon, & celuy qui estoit à la teste de sa Quadrille avoit une couronne de Palmier.

Ie ne vous parle point de cette Danse remarquable des Lacedemoniens, où les enfans, les hommes faits, & les Vieillards paroissent distinguez en trois Chœurs

differens , & venoient chanter les loüanges de ces trois âges. Plutarque , Libanius , & plusieurs autres en parlent amplement.

Mais le beau sexe de Lacedemone s'attachoit aussi à la Danse. Plutarque dit que Thesée y devint amoureux d'Helene, la voyant danser avec les autres Filles de Sparte devant l'Autel de Diane, surnommée *Orthia* , & que ce fut apres cette Danse qu'elle fut enlevée pour la premiere fois.

Si en faveur des Lacedemoniennes , il faut rendre une raison de leur application à la Danse , elle ne seroit pas seulement à leur donner de la grace , & le bon air. Il y entroit de la Morale. Les corps qui demeurent ensevelis dans un lâche repos , & qui faute d'exercice se chargent de beaucoup de graisse , ont naturellement plus de disposition aux voluptez , & aux

déréglemens de la vie, que ceux qui sont souvent en action.

Mais voicy la grande question. Les Filles de Sparte dansoient toutes nuës en public, & peu de gens sont persuadez qu'il y eut de la modestie à ce Spectacle. Je m'imaginer que les Lacedemoniens avoient pourtant leur raison, & que la chose estant toute commune parmy eux, elle ne faisoit pas dans leur ame une impression dangereuse & criminelle. Il se fait une habitude de l'œil & de l'objet, qui dispose à l'insensibilité, & qui bannit les sales desirs de l'imagination. L'emotion ne vient que de la nouveauté du Spectacle. Vne coutume perpetuelle rebute plus les yeux qu'elle ne les tente; & si vous vous mettez une fois dans l'esprit l'integrité des mœurs de la Nation, vous demeurerez persuadé de ce bon mot. *Les Filles de Sparte n'é-*

toient point nûes , l'honnesteté publique les couvroit.

Generalement parlant , ie ne vous diray pas que leur excuse fut une excuse pour nous ; Mais enfin il y a encore aujourd'huy quantité de lieux dans l'Amerique Septentrionale , où les femmes paroissent touûjours dans l'estat de celles qui danfoient à Sparte , & cependant tous nos Voyageurs assurent que le crime en est entierement banny.

Mais ie serois bien icy dix ans entiers à plaider la cause des filles de Sparte ; je voy bien que ie ne vous donnerois iamais bonne opinion de leur modestie. Vous en croirez bien plustost les Satyres piquantes des Atheniens , & mesme celle d'Aristore , qui tout Macedonien qu'il estoit , avoit demeuré trop long-temps à Athenes pour n'y avoir pas contracté la haine
conta-

contagieuse qui y regnoit contre les Spartiates. Voicy ce qu'il a dit des Lacedemoniennes dans le second Livre de ses Politiques. Quand Lycurgue a entrepris d'introduire à Sparte la fermeté & la patience, c'est une chose evidente qu'à l'égard des hommes il y a reüssi; Mais il s'y est pris plus negligemment du costé des femmes: car elles y vivent dans une mollesse & un déreglement general. Il ajoûte que Lycurgue essaya vainement de les reformer; en quoy il est démenty par Plutarque.

Les Dames s'y exerçoient aussi à la Course, à la Lutte, & à lancer le Javelot. Ces occupations violentes sont-elles compatibles avec les moles voluptez?

Mais ie ne veux pas oublier là-dessus une chose tres-curieuse. Entre les differentes especes de

jeux qui estoient en usage parmy les Damēs de l'ancienne Lacedemone, il y en avoit une où elles tiroient au sort avec les doigts pour disputer de bon-heur l'une contre l'autre, & mesme contre leurs Amans. Vous sçavez bien que nous avons un jeu tout semblable en nos quartiers, & que nous ioüions quelquefois à Pair ou Non, avec les doigts. Il est vray que ce ieu n'entre gueres dans nos divertissemens galans; Mais c'est dommage, & vous en demeurerez d'accord quand ie vous auray nommé la personne qui l'inventa à Lacedemone, & qui y ioüa la premiere: ce fut Helene. Elle y ioüa contre Paris & le gagna. Meursius l'asseure sur un Passage de *Ptolemeus* fils d'Hepestion, dont voicy la Version: *Helena prima excogitavit sortitionem per digitos, & cum Alexandro*

sortiens vicit. Auriez-vous crû qu'Heleine eût inventé le ieu de *la Mourre*. Vous sçavez bien que les Latins appellent ce ieu-là *Micare*.

Il y a aujourdhuy à Misitra le mélange qui regne par toute la Terre. On y trouve du bien & du mal, de la pudeur parmy le beau sexe, & du libertinage aussi. Mais au moins les filles y sont élevées dans une retenue, & une circonspection extraordinaire. Bien loin d'y paroître dans l'estat indecent des siècles passez, celles des Chrétiens ne vont pas trois fois l'année dans les Eglises de la Ville; & elles n'entrent dans les Eglises de la campagne, que quand il n'y a point d'apparence de rencontrer en chemin quelque Turc, qui pourroit estre tenté d'une curiosité insolente. Pour les Mahometanes, elles ne vont pas mesme dans la

Mosquée lors qu'elles sont sous le pouvoir d'un Mary.

Vn Turc me raconta que sa femme ayant esté un iour faire visite chez une Chrestienne de Misitra, qui estoit des bonnes amies de la Mahometane, celle-cy rencontra dans une Sale deux petites filles Chrestiennes, qui n'avoient pas encore deux ans, & qui couroient toutes nuës dans la Sale, en se ioüiant. Elle remarqua d'abord les effets de la modestie naturelle dans l'innocence de cet âge. La honte d'estre veuës ne laissa pas de leur faire baisser la teste; Elles s'embrasserent d'une maniere à se vouloir cacher l'une de l'autre, & s'estant rangées contre la muraille, combattirent à qui des deux se feroit un rempart de sa Compagne. Cette pudeur n'estoit point étudiée; mais le secours d'une austere education redouble encore

bien ces modestes sentimens, que la Nature seule inspire aujour-
d'huy aux filles Chrestiennes de
Misitra.

Ce mesme Turc me raconta
aussi, que depuis quelques années
un Aga de Misitra avoit épousé
une fille Mahometane de la Ville,
qui estant accouchée d'un fils le
voulut nourrir elle-mesme. Elle
estoit si pudique, qu'elle ne souf-
froit iamais que ses Eunuques
fussent aupres d'elle quand elle
donnoit le teton à son enfant.

L'habit des Mahometanes de
Misitra ne differe point de celuy
que portent toutes les femmes
de Turquie. On vous l'a décrit
tant de fois, que ie ne vous le re-
peteray point icy. Mais quand el-
les sont dans les ruës, cet habit les
cache d'une telle maniere, que les
Turcs disent en riant, que c'est une
prison de linge & de broccard.

C c iij

L'habit des Chrestiennes de Misitra n'est pas tout d'une longueur comme celuy des Mahometanes. Elles portent des corps & des jupes ; le corps est ordinairement de Satin par bandes de plusieurs couleurs , chaque bande de deux ou trois pouces ; mais il est court , & leur dérobe la beauté de la taille ; les manches sont longues & étroites.

La jupe est aussi par bandes de trois ou quatre piéces d'étoffe , de couleurs différentes , qui font le tour de la jupe. Le rouge & le bleu sont les couleurs ordinaires. Comme leurs corps sont courts , les jupes montét fort haut , & ne descendent qu'à my-iambe ; mais elles sont chaussées tres-proprement. Elles laissent tomber un peu de cheveux à chaque costé du visage , le reste est renfermé dans un bonnet de Satin de couleur , toujous

tres-propre, qui est couvert d'un voile blanc, de toile tres-fine, pendant un peu derriere la teste, tel que vous le voyez dépeint dans les Tableaux sacrez de la Vierge.

Je n'oserois vous décrire l'habit des filles de l'ancienne Lacedemone. Sophocle vous l'apprendra si vous voulez voir comment il a d'écrit celui d'Hermione, dans un Fragment que Plutarque rapporte; Il estoit si court, que le Poëte Ibycus en s'en mocquant, les appelloit *Phænomerides*. Cragius dit apres Julius Pollux, qu'estant destinées aux exercices de la Course & de la Lutte, il leur falloit des habits qui donnassent de la liberté au corps. Lycurgue pour les iustifier, disoit que s'agissant d'élever les filles au dessus des coûtumes de leur sexe, & de faire enforte que pour la force du temperament, & pour la grandeur du courage, elles

ne cedassent point aux hommes, elles se devoient mettre au dessus des opinions populaires, & mépriser ce que les autres Nations en diroient. Les femmes y portoient un voile sur le visage, mais non pas les filles; & quand un Etranger en demanda autrefois la raison à Charilaus, il répondit, que les Filles en cet estat devoient chercher un Mary, & les femmes se conserver pour le leur. Clement Alexandrin écrit, que l'or & les étoffes de plusieurs couleurs n'y estoient souffertes qu'aux femmes de mauvaise vie. Ainsi sur le témoignage de cet illustre Precepteur d'Origene, tout le beau sexe n'y estoit pas corrompu comme on le dit.

Les femmes Grecques sont toujours tres-propres, & fort curieuses de linge blanc. Mais en cela rien n'approche des Mahometaines.

nes. La Religion des Turcs enseigne que le salut eternal dépend aussi bien de la pureté du corps que de celle de l'ame. Ils croyent que la conscience est souillée par les saletez qui sont indispensables, & dès qu'ils ont satisfait aux necessitez qui suivent la digestion, ils lavent promptement avec de l'eau claire ce qui a besoin d'estre lavé. Qui feroit sa priere sans avoir eu soin de cette netteté, passeroit pour un pecheur abominable. Les femmes Mahometanes obeissent si ponctuellement à ce devoir, que le linge sale qu'elles quittent est aussi propre que le linge blanc que prennent les Chrestiennes de nos quartiers.

C'est aux femmes veuves de la Grece qu'on peut reprocher la saleté, & particulièrement à celles de l'Archipel. Les femmes

D d

mariées & les filles sont fort propres ; mais les veuves pour marquer la vive douleur que la perte de leurs maris leur cause , laissent pourrir sur elles le linge qu'elles portoient le iour que commença leur veuvage. Et j'en ay veu qui s'imaginoient y avoir trouvé un temperament ; parce que n'ayant point quitté leur chemise depuis quinze ans , elles en avoient mis tous les iours une blanche par dessus.

La maladie de Haskia Aphendina redoubloit , & la mienne ne diminuoit gueres. Cinq ou six personnes du logis tomberent aussi malades. On croyoit d'abord que c'estoit simplement l'effet de quelque fièvre maligne ; mais à la fin on eut des soupçons de Peste. Gadissa Aphendina prit de là occasion de retourner chez elle ; & les autres Mahometanes

des environs se retirèrent aussi; car tous les Turcs ne bravent pas tant la Peste que l'on s'imagine, quoy qu'en general la croyance de la Predestination leur persuade que personne ne peut mourir dans les plus grands perils, si le Ciel ne l'a déterminé, & qu'ainsi nos precautions sont inutiles.

Haskia Aphendina qui craignoit extrêmement la mort, fit des Vœux & des Legs pieux à la maniere des Turcs, pour sa guerison. Elle promit la liberté à ses Esclaves, & ordonna des Pelerinages vers le Tombeau de quelques Santons qui estoient morts en reputation d'*Eusfi*as, ou de Saints Mahometans. Mais quoy qu'en ces occasions la plupart des Turcs ayent encore recours à la Devotion des Chrestiens, & attendent leur santé

des Pelerinages & des pieuses invocations de l'Eglise Grecque, Haskia en fit un scrupule, & ne voulut jamais permettre qu'on la recommandast aux prieres du celebre Kiri Ionnas, Hyeronomonakos, Caloger de Misitra, homme d'une sainte vie, que les Grecs regardent aujourdhuy comme le digne imitateur des Antoines, des Machaires, & des Hilarions; le vous en parleray cy-apres.

Le Medecin Juif estoit le premier à conseiller l'usage des remedes divins à la Malade. Ce qui estoit de fort bon sens; & au travers de toute son ignorance, ie voyois briller un trait de precaution pour sauver la reputation de son Art, & asseurer sa propre personne contre l'iniustice de la pluspart des Turcs, qui veulent rendre le Medecin comptable de

la vie de son Malade. En les renvoyant d'abord à la devotion, il leur fermoit la bouche : car apres des Pelerinages inutiles, & des vœux reiettez, où feroit le téméraire qui oseroit murmurer du mauvais evenement de la Maladie? Puisque le Ciel ne vouloit rien faire pour les Prieres ny pour les Fondations charitables, il ne falloit pas s'étonner qu'il ne voulut rien faire pour les potions ny pour les simples. Je dis au Juif ce que ie pensois de sa timide Politique, & de son abaissement à flatter la Religion des Turcs. Devant moy il ne pust s'empescher d'en sourire ; mais il ne se démentit pas devant les gens de Haskia ; & comme il en vit entrer quelques-uns qui me venoient voir, il me proposa tout haut de me rendre Deruis, si Dieu benissoit ses remedes &

Dd iij

me renvoyoit la santé.

Cette proposition me faisoit d'une secrète horreur, & me redoubla l'envie d'aller loger chez des Chrestiens. La nature se trouva d'accord avec la raison, & me redonna assez de forces pour me pouvoir tenir à cheval. Je pris donc le temps que le Medecin devoit aller faire un tour à Misitra; & apres que j'eus fait mes remercimens à Haskia, & pris congé d'elle, ie partis avec le Juif, le douzième iour de Juin.

Nous laiffâmes au Nord de Magula une Montagne que les Anciens appelloient Thornax, & que les Modernes nomment simplement *Vouni*. Meursius s'est trompé evidemment, quand il a dit que ce fut sur cette Montagne que Jupiter prît la figure d'un Coucou, pour faire reüssir quelque amourette & tromper la ialousie de

Iunon. Il confond deux Passages de Pausanias, qui a distingué dans ses Corinthiaques, que ce déguisement de Iupiter se passa sur une Montagne du mesme nom située auprès de la Ville d'Hermione, à plus de trente lieues du Thornax de Laconie.

A costé de Magula il y a un autre petit Korion, appelé Agathotos, qui est tres-agreable par la quantité des Arbres fructiers qui y sont.

En chemin nostre Medecin me proposa plusieurs logis dans Misitra, tantost chez des Iuifs, tantost chez des Mahometans de sa connoissance. Mais comme i'avois déjà pris Langue, & que ie sçavois que le quartier d'*Agios Nicolaos*, estoit presque tout plein de Chrestiens, ie luy répondis que i'avois dessein d'y aller loger. Tellement que luy-mesme il me dit

Dd iiij

qu'il me donneroit à choisir en ce quartier de cinq ou six chambres chez des Grecs de ses amis. A son compte ie devois estre bien receu par tout.

Voila comment il n'y faut plus craindre la severe Loy de Lycurgue , qui en bannissoit rigoureusement les Etrangers, de peur que leur commerce & le mélange des coûtumes opposées ne corrompissent la discipline & les bonnes mœurs des Habitans , & ne renversassent ces mesmes Loix qui faisoient le salut de la Republique.

Ayez-vous veu dans une des Lettres de Philostrate , comme il donne un tour de galanterie , & un air de fleurette, à cette coûtume des Lacedemoniens , lors qu'il introduit un Amant étranger qui cajole une Maistresse ? Le Latin l'a ainsi traduit : *Ne Laconicè agas,*

mulier, nec Lycurgum imiteris; amor peregrinos non ejicit. Comme s'il disoit; Cruelle que vous estes, ne suivez point les usages de Lacedemone, & n'imitiez point Lycurgue; souvenez-vous que l'amour n'est pas si farouche, & ne rejette point les Etrangers.

Lycurgue deffendoit aussi aux Lacedemoniens de voyager, si ce n'estoit par la necessité de porter la Guerre dans les Estats étrangers, ou d'envoyer des Ambassadeurs chez les Princes éloignez. Cette exception ne laissa pas de faire un pernicieux effet. L'Armée qu'Agefilaus ramena de l'Asie, & le sejour que les Troupes de Lyfander avoient fait à Athenes, porterent à Lacedemone la moleste & les Vices de ces Peuples effeminez.

Mais c'est cette exclusion des Etrangers qui a déchaîné les Ecri-

vains d'Athenes contre les Lacedemoniens. Poëtes , Orateurs , & Philosophes , ils ont tous crié que cette coûtume estoit contraire à la civilité , & à l'humanité. Les Capitaines s'en sont plaints aussi; Et vous voyez dans Thucydide , que Pericles proposa d'envoyer des Ambassadeurs à Lacedemone , pour demander entr'autres choses , qu'on y souffrit le seiour des Atheniens , des Alliez , & des Etrangers. Il n'y a que Platon , qui dépoüillé des interests & des preventions de sa Patrie , s'est conformé à ce Reglement de Lycurgue dans une des Loix de sa Republique , voulant qu'on n'y souffrit les Etrangers qu'en de certains iours.

Et c'est aussi comment il faut entendre la Loy de Lycurgue. Les Etrangers estoient receus à Sparte pendant les solemnitez des Festes,

des Combats publics, des Jeux & des Spectacles; & mesme on les plaçoit sur des sieges à couvert, tandis que les Habitans se mettoient où ils pouvoient. Le Magistrat des Proxenes, n'estoit establi dans Lacedemone que pour cela. Xenophon & Plutarque font l'Eloge du Spartiate Lychas, sur son hospitalité envers les Estrangers. Et vous voyez dans la vie d'Agefilaus, que quand on porta à Lacedemone les premieres nouvelles de la bataille de Leuctres, toute la Ville estoit pleine d'Estrangers.

Comme ie m'entretenois un iour avec un Turc dans Misitra, sur la dureté & la barbarie des Mahometans envers les Estrangers, il me repliqua que les Chrestiens sont bien injustes de leur faire ce reproche. Au contraire, me disoit-il, ie ne vois

pas qu'il y ait au monde gens plus sociables que les Turcs. Il nous vient tous les ans vingt mille Estrangers de la Chrestienté: D'esclaves qu'on nous les amène, il ne tient qu'à eux qu'ils ne deviennēt plus puissans que nous. Nous leur donnons les mesmes prerogatives qu'aux Turcs naturels; Ils sont appellez aux principales Charges de l'Estat, à l'exclusion mesme des Mahometans de vingt races. Enfin, nous les recevons dans nos familles, pour en faire comme autant de membres de nostre corps; Que peut-on faire de plus obligeant pour des Estrangers?

Les Turcs ont à tout moment l'insolence de nous faire valoir ces pretendus avantages. Ils ne disent pas qu'ils y mettent une condition qui détruit tout le merite

du bienfait , & qu'une horrible apostasie est le prix de cette adoption. Ils sentent bien dans l'ame que nous trouvons du venin à ces fausses bontez , mais il n'y auroit pas de seureté à leur en reprocher la malice.

A mesure que j'approchois de Misitra , ie sentoie redoubler ma curiosité & mes impatiences. Il faut vous avouër tout. Il m'arriva ce qui m'estoit arrivé le premier iour que ie mis le pied dans Athenes. Si proche de Lacedemone, mon imagination se fit un tableau de son ancienne splendeur. Je ne la consideray pas seulement comme une des plus celebres Villes de l'Europe ; mais comme la seule de l'Vnivers qui se peut dire singuliere pour les nouveutez de ses Coûtumes. Dans cette pensée i'estois comme enchanté, & pour me servir des termes de vos

Lettres , il me prit une de ces *Convulsions spirituelles*, où l'amour de l'Histoire Grecque me iette souvent. Je faisois tant de questions precipitées à mon Medecin, & l'obligeois tant de fois à repeter le nom, des Antiquitez de Misitra, & à m'avertir de celles qui s'offriroient les premieres à ma veuë, qu'il reconnut mon entestement, & ie luy en avoüay une partie. Il n'estoit mal habile homme qu'en Medecine, & il eut assez d'esprit pour profiter agreablement de mes préoccupations. Il me fit passer par des chemins creux qui me cachotent la Ville; & lors que nous commençâmes à gagner une hauteur, il amusoit mes regards, & s'empressoit malicieusement à me montrer des valons, des montagnes, & quelques vieux edifices épars à droit & à gauche sur nostre route. Je

luy dis avec une espece de chagrin, que ie ne voulois voir que Mifitra; & dans ce transport, ie traversay de vieilles maifures, fans daigner seulement demander si cela avoit un nom; De forte que nous les avions desja laiffées derriere nous, lors qu'il arresta mon cheval par la bride. Vous méprifez bien ce que vous aimez, me dit-il en riant, voila Mifitra que vous avez laiffé derriere vous, fans avoir eu la complaisance de vous y arrefter un moment. Quoy, c'est là Mifitra, m'écriay-ie en me tournant & devorant des yeux ce que i'avois foulé aux pieds? Là-dessus ie vis effectivement à deux cens pas de moy le Caravasserail neuf que la coline m'avoit caché; Je vis le Chasteau presque au dessus de ma teste; ie vis les magnifiques Dômes des Eglises de Pana-

gia, de Pandanessi, & de Perileptos, & les Minarets des Mosquées. Et comme ie tournois la bride de mon cheval pour courir à la porte de la Ville, le Juif me montra à cinquante pas de là un Cemetiere où des Papas mettoient des corps morts en terre. La Peste est violente dans Misitra, me dit le Medecin, & voila peut-estre le centième pestiferé qu'on enterre aujourd'huy dans ce Cemetiere. Voyez si le retour ou la demeure vous plaist. Je vous avouë que la peur de la Peste dissipa ma curiosité. Je m'éloignay pourtant, mais doucement, & avec une repugnance effroyable; car mon cœur sembloit y estre attaché. D'abord ie voulus gagner une petite coline pour découvrir du moins la Ville, lors que tout honteux de ma lâcheté, ie repris courage, & revins rejoindre

dre

dre le Medecin, qui riant de ma surprise & de mes irresolutions, me mena dans la Ville. Nous gagnâmes le Quartier d'*Agios Nicolaos*, où ie me logeay chez un Chrestien Grec appellé *Dimitrios*, qui estoit veuf & fort honneste homme. Son logis estoit sur une hauteur d'où ie découvrois la Ville, & le *Vasilipotamos*.

Ie vis d'abord dans la muraille de ma chambre, car il ne faut pas parler dans ces maisons-là de tapifferies, ie vis, dis-je, les bras & les jambes d'une statue de marbre, qui faisoient partie du gros mur. C'est ainsi que la pluspart des materiaux qui ont servy à bastir l'ancienne *Lacedemone*, sont encore employez de costé & d'autre à bastir les maisons de *Misitra*. Jamais une mesme pierre & un mesme marbre n'ont passé par tant de differens usages.

E e

Cela paroist chaque fois qu'une muraille vient à s'ébouler. Les Eglises, les Mosquées, les Sinagogues, les Serrails, & mesme les Chaumieres des petites gens, étalent de tous costez des morceaux de Statuës, des Colomnes, & des Entablemens d'Architecture. Les Payens ont laissé leurs debris aux Chrestiens, qui ont esté contraints d'abandonner une partie des leurs aux Mahometans; & sans cette facilité d'y trouver des Materiaux, la Ville ne seroit pas de l'étendue dont nous la voyons.

Enfin voila comment j'arri-
vay à Lacedemone. Je me sou-
vins alors de ce grand mot de
l'Antiquité, *Spartam nactus es, hanc
orna*; c'est à dire, vous avez ren-
contré une Ville de Sparte, son-
gez à luy servir d'ornement. Com-
ment me dois-je appliquer cette
maniere de parler? Les Anciens

s'en servoient quand il se presentoit une grande occasion de se signaler, & de faire dignement son devoir. C'estoit comme une exhortation pour se souvenir qu'il falloit alors remplir l'attente publique, & se regler sur les grands sentimens, & sur la sage conduite des Spartiates. Mais le sens mysterieux de ce Proverbe ne convient gueres à l'estat de ma fortune, ny à la nature de mes affaires. Il n'y a que vous qui me le pourriez dire dans un autre sens, & presentement que ie me propose de vous décrire Lacedemone, & de vous en donner le Tableau avec tous ses ornemens, vous me pourriez adresser ces paroles avec justice : *Spartam nactus es, hanc orna*, mais ie doute si ie maquit-teray bien de ce devoir.

Deux ou trois iours de repos, & un bon regime, me rendirent une par-

E e ij

tie de mes forces, & de ma santé. Je veux croire aussi que mon ardente curiosité y contribua beaucoup ; Du moins ce fut elle qui m'ôta la peur de la Contagion ; & le Ciel en détourna le mal, par une continuation de ses graces. Il faut avouer qu'après cette protection, il n'y a point de meilleur Antidote pour la Peste, que de ne se pas effrayer, & de ne point faire d'excez.

Le quinzième de Juin, ie commençay à sortir, & fus voir *Tartarogli Cheleby*, un des principaux Mahometans de Misitra, pour qui j'avois apporté des Lettres de Candie. Bien que ce soit un homme fier & severe, il receut avec assez de courtoisie les visites que ie luy rendis. Vous pouvez croire que ie n'épargnois ny civilitez ny soumissions pour me le rendre favorable. De sa conyersation, ie pas-

fois à celle de Pausanias ; car peut-estre n'y aura-t'il point d'exageration , quand ie vous diray que j'ay parcouru le terrain de Lacedemone un Pausanias à la main. Cet Auteur se plaint dans la description qu'il en fait , que les ravages de la Guerre avoient étouffé le souvenir des Monumens de Gloire de la Ville de Messene. Il diroit bien autre chose de Sparte, mesme s'il voyoit aujourd'huy Misitra.

L'ordre naturel voudroit que ie décrivisse la Ville avant que de parler de ses Habitans. Je le ferois si c'estoit une autre Ville que que celle-là ; Mais parce qu'ils disoient eux-mesmes qu'elle n'avoit point d'autres Murailles que les Boucliers de ses Soldats , je commenceray par descrire la Gloire de ses Armes , afin de conduire plus

agreablement vostre imagination
sur le Tableau de ce qu'elle est, &
de ce qu'elle a esté.

Fin du second Livre.

Gravob Zna





Obs. er

B

Núm.

68

LACEDÉ
ANCIEN
ET
NOUVEI

TOI

TOI

Observatorio de Marina
BIBLIOTECA

08001

Túm.